

Diary
OF REBIRTH

BRIDGET PAGE

DIARY OF REBIRTH

Tome 2

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des événements réels ou personnes, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Tous droits réservés © 2016

Brigitte LEGRAND ROBARDEY

.

Correctrice : Anne Ledieu

ISBN 13 : 979-10-95823-03-2

Bridget PAGE

***DIARY OF
REBIRTH***

Tome 2 : Chérir

ROMAN

Chapitre 1

Le calme

avant la tempête

Vendredi 15 mai

Ces derniers jours ont été parfaits. Pas la moindre ombre au tableau. Je n'osais plus l'espérer. Juste elle, moi et notre quotidien de couple installé. Chaque matin, nous partons pour le travail, je la serre dans mes bras pendant tout le trajet, puis nous nous mettons au boulot. Elle apprend incroyablement vite, elle s'intéresse à tout et j'ai vraiment beaucoup de plaisir à partager mon univers professionnel avec elle.

Elle instaure une légère distance entre nous, au bureau, distance que je franchis parfois pour lui voler un baiser, lorsque nous sommes un peu seuls. Mais je n'en abuse pas. Je sais qu'elle préfère que l'on ignore que nous sommes un couple, alors je respecte son choix, pour le moment.

Je ne suis pas un homme de compromis, je découvre la manœuvre. Accepter de transiger, c'est perdre un peu du contrôle qui m'est tellement nécessaire. Pourtant, avec elle, il est sérieusement mis à l'épreuve.

De son côté, elle n'est pas non plus un modèle de maîtrise de soi. Annabelle est un être à vif, oscillant sous les forces, parfois contraires, des éléments. Elle fait de son mieux pour stabiliser son humeur, je le sais. Mais elle reste fragile, psychologiquement parlant. Elle a une piètre image d'elle-même, et je travaille énormément sur cet aspect afin de la mettre en valeur, tant au niveau

professionnel qu'au niveau personnel. Elle doute et doit être régulièrement rassurée sur les sentiments que j'éprouve pour elle, mais aussi sur l'image que j'ai d'elle.

Chaque soir, nous nous couchons, dans mon lit, ce lit que j'avais pourtant juré de ne jamais partager avec personne. Chaque soir, je la caresse, embrasse sa peau, lèche ses plaies, apprivoisant doucement son corps qu'elle m'abandonne avec de plus en plus de confiance, et chaque soir, je réclame d'elle la pareille, ce qui est un peu plus compliqué.

Mon corps est l'ennemi, j'en ai bien conscience. Je ne veux pas l'obliger à l'aimer, je veux que cela vienne d'elle, alors je la laisse faire à son rythme. Je n'impose rien, je suggère. Je ne réclame pas, je guide. Chacun de ses pas dans ma direction est un enchantement, et je fais en sorte qu'elle ne fasse jamais marche arrière. Ses mains, tout d'abord timidement posées sur mes hanches, prêtes à prendre la fuite au premier frémissement, ont fait des progrès.

Allongée sur le ventre, près de moi, elle parcourt désormais mon torse, mon ventre, du bout de ses doigts. Un temps observatrice, elle m'a prouvé, hier soir, qu'elle pouvait également me toucher pour me donner du plaisir. Du plat de la main, elle a caressé mon ventre, tandis que ses lèvres s'aventuraient sur mes mamelons, les léchant l'un après l'autre, en guettant mes réactions. Je ne lui ai bien entendu rien caché des sensations qu'elle me procurait, lui exprimant mon bien-être, l'en remerciant et l'encourageant à poursuivre. Lorsque le dragon s'est réveillé et qu'elle a eu un mouvement de retrait, je l'ai doucement rassurée et l'ai engagée à continuer, sans lui prêter attention.

Elle n'a pas pu s'empêcher de le guetter, comme s'il avait une vie propre et risquait à tout moment de l'entraîner dans le fond du lit. Je la trouve cocasse, même si je ne le montre pas. Elle pourrait s'en vexer et ce n'est pas ce que je veux. J'imagine qu'elle se demande à quoi il ressemble, s'il lui rappellera les LEURS, s'ils sont similaires. Je n'ai pas la moindre maîtrise sur ce sujet. Pas moyen de changer de modèle. Je n'en ai qu'un et il va devoir faire l'affaire. Nous serons fixés ce week-end.

J'ai en effet prévu un petit séjour en amoureux, à l'abri du monde extérieur. J'ai loué une jolie maison, nichée à flanc de montagne, au pied d'une source chaude. Je suis déterminé à profiter de ces eaux accueillantes pour l'aider à se détendre et à assimiler la nudité, notre nudité à tous les deux. Je n'ai pas d'intention triviale, je veux juste tenter de lui faire accepter mon corps, dans sa totalité, ennemi compris. Dompter ses peurs prendra du temps, j'en ai conscience mais, même si je ne veux pas la brusquer, je ne souhaite pas non plus la laisser s'installer dans ses peurs.

Si nous voulons devenir un couple comme tous les autres, je vais devoir la convaincre, doucement, que je n'ai rien à voir avec les monstres de ses cauchemars, que tous les hommes ne sont pas des animaux et que le sexe peut être une source de plaisir intense. Vaste programme ! Pourvu qu'il ne nécessite pas des années d'études...

Il est midi passé, elle observe une série de schémas qu'elle va devoir scanner et mettre en page pour une présentation prévue ce lundi. Ils sont posés sur une petite table, à deux mètres à peine de mon bureau. Elle réfléchit à la meilleure façon de les présenter de manière claire et ludique. Ses sourcils froncés, mordillant sa lèvre inférieure, elle est l'incarnation parfaite de la concentration, mais aussi de la tentation.

Légèrement penché en avant, son corps parfait, moulé dans une robe bleu électrique, s'arrêtant au-dessus du genou, réveille en moi des instincts primaires. Lentement, je quitte mon bureau et m'approche d'elle. Du coin de l'œil, elle me voit arriver, mais ne bouge pas. Je viens me positionner juste derrière elle et dépose un baiser délicat dans son cou.

— Je ne peux pas me concentrer, si tu fais ça, dit-elle.

— C'est l'heure de déjeuner, mon ange, et j'ai bien l'intention de t'emmener dans ce petit restaurant thaï dont tu m'as parlé hier.

— Pas aujourd'hui, Greg. Tu sais bien que certains de tes collaborateurs y organisent justement une petite sauterie pour le départ de je ne sais plus qui, d'ailleurs. Nous ne pouvons décemment pas nous y présenter ensemble.

— Et pourquoi cela, M^{me} Delcourt ?

— Je ne suis pas ta femme, Greg.

— Mais tu vas le devenir, fais-moi confiance, je ne renonce jamais.

— Greg, je pensais que nous avions réglé la question...

— Toi, tu as réglé la question. Pas moi.

Elle ne me connaît pas encore très bien, à ce que je vois. Même si je comprends ses réserves, même si j'ai remis mon projet à plus tard, je l'ai toujours en tête et je saurai le mener à bien.

— Tu es vraiment infernal quand tu veux !

— N'est-ce pas une des choses qui te séduisent chez moi ?

Je poursuis mes caresses, tandis que nous nous chamaillons gentiment. Mon nez court le long de sa jugulaire tandis que mes lèvres baisent sa clavicule.

— Peut-être, dit-elle dans un soupir.

C'est le bon moment pour passer à l'attaque.

— Alors, l'affaire est réglée, prends ton sac, nous allons déjeuner. Au

diabole les ragots, je me fiche que l'on sache que je t'aime, j'aurais même plutôt envie de le crier sur la place publique. Donc... nous allons déjeuner thaï !

Et tandis que je saisis sa main et l'entraîne vers les ascenseurs, je songe au week-end surprise qui nous attend, dans quelques heures, et au jet qui patiente déjà sur le tarmac.

Je m'appelle Greg, et même si j'aime follement cette femme, je ne la laisserai pas me mener par le bout du nez... du moins pas à chaque fois.

Chapitre 2

En plein vol

Vendredi 15 mai

Depuis sa demande en mariage, Greg se comporte comme un... amoureux transi, voire même parfois comme un adolescent.

J'avoue que ce nouveau lui a de très bons côtés. Il m'apprivoise chaque jour par sa douceur, sa délicatesse, sa gentillesse... son amour. J'ai encore beaucoup de mal à me faire à l'idée qu'il m'aime. J'ai un peu peur de ce changement brutal de personnalité. Va-t-il s'inscrire dans le temps ou bien, au contraire, le Greg d'antan reviendra-t-il à un moment ou à un autre ?

Je n'oublie pas l'homme qu'il était à notre rencontre : arrogant, sûr de lui, jouisseur né, consommateur compulsif de femmes jetables, manipulateur, cruel même parfois. Peut-on réellement changer aussi radicalement ? Quel sera mon sort lorsqu'il se rendra compte à quel point je suis incapable de combler ses attentes, lorsqu'il comprendra que je serais inapte à lui offrir ce que toutes ces femmes lui ont donné, toutes ces années ? Et quand bien même tout ceci arrivait, que fera-t-il de moi lorsqu'il m'aura enfin eue ?

— Qu'est-ce qui te tracasse, Annabelle ? me demande-t-il, tandis que je suis perdue dans mes pensées, dans ses bras, à l'arrière de la limousine qui nous conduit au restaurant.

— Rien, rien, tout va bien, dis-je dans un souffle.

— Je le sens lorsque tu me mens, tu sais... Tu t'inquiètes vraiment pour ce déjeuner au restaurant ? Tu veux que nous allions ailleurs ?

— Non, ce n'est pas ça, je...

— Dis-moi ce qui t'inquiète. Tu te tortures sans doute pour rien, alors laisse-moi te détromper et mettre fin à tes craintes.

J'ai une boule à l'estomac qui grossit à mesure qu'il attend ma réponse. Son singulier regard est posé sur moi, insistant et bienveillant tout à la fois. Je suis en panique, je ne peux tout de même pas lui dire... Soudain, il m'attrape par la taille, me soulève comme un fétu de paille et m'installe sur ses genoux. Il faut croire que c'est la position de crise, avec Greg Delcourt. Mais ça me va, je me sens en sécurité, contre lui.

— Dis-moi. Je sens que ça te dévore et je ne veux rien de tel entre toi et moi, ma puce. Ça n'est certainement pas aussi terrible que tu sembles le penser.

— Si je te le dis, tu pourrais bien être fâché et me rejeter et je n'ai pas envie de cela.

— Pas la moindre chance que cela arrive. Vas-y, balance !

Je le scrute avec attention, je le jauge, je pèse le pour et le contre, comme à chaque fois, et puis je me lance.

— Il se passera quoi quand...

— ... quand quoi ?

— Quand nous l'aurons fait et que tu découvriras immanquablement que je ne suis pas faite pour toi, que je suis gauche et nulle, timorée et craintive, totalement inexpérimentée. Que se passera-t-il lorsque tu te rendras enfin compte que je ne suis pas à même de te donner ce que toutes tes maîtresses t'offraient ?

Il me regarde longuement. Il ne sourit plus, il n'est plus ni amusé ni bienveillant. Son œil noisette ne rit plus, son œil bleu est glacial. Il me fixe un long moment et je suis totalement incapable de déchiffrer le fil de ses pensées. Il me réinstalle sur le siège, à côté de lui, et appuie sur le bouton de l'interphone qui lui permet de converser avec le chauffeur de la Bentley :

— Marc, changement de plan. Nous rentrons à la maison.

La voiture fait demi-tour. Il est visiblement en colère.

— Je suis désolée, Greg, je n'aurais pas dû...

Il pose un doigt sur mes lèvres, marmonne un « chut » et saisit son téléphone portable.

— Véronique, avez-vous eu le temps de faire ce que je vous ai demandé, ce matin ? Très bien, nous serons à la maison dans quinze minutes et nous

repartirons aussitôt. Oui, parfait, merci.

Il raccroche et compose un autre numéro.

— Greg Delcourt. J'ai changé mes projets, nous partons dans moins d'une heure. Tenez-vous prêts !

Je me recroqueville de mon côté de la voiture. J'ai tout gâché. Il va me demander de faire mes valises et me fera raccompagner chez moi. Je n'en reviens pas d'avoir tout fichu en l'air. Je me sens misérable.

— Viens là, dit-il en me tendant la main.

Je la saisis et il m'attire contre lui. Je ne me fais pas prier. Je pose ma tête sur son épaule, il m'entoure de son bras et le silence se fait. Je ne comprends rien à ce qui est en train de se passer. Est-il en train de me chasser de sa vie ? Cette étreinte est-elle la dernière ? Le fait-il simplement pour que je reste calme, pour que je ne le supplie pas ? Je me sens toute prête à le faire, tout plutôt que de le voir s'éloigner de moi.

Quinze minutes plus tard, la voiture se gare devant la maison de Greg.

— Ne bouge pas d'ici, nous ne faisons qu'une brève escale.

Il rentre dans la maison et en ressort rapidement. Des bagages sont chargés dans le coffre. Se pourrait-il que ce soient les miens ? Il me rejoint et m'attire de nouveau contre lui.

— Est-ce que tu me ramènes chez moi ? Est-ce que tu me renvoies à la maison ?

— C'est ce que tu veux, Annabelle ?

— Non.

— Alors, c'est parfait, car ce n'est pas là-bas que nous nous rendons.

— Mais alors, où allons-nous ? J'ai du travail au bureau. J'ai des tas de choses à faire avant le week-end, je dois...

— Nous sommes déjà en week-end, alors oublie le bureau, nous reverrons tout cela lundi.

Le ton n'appelle aucune discussion. Monsieur Autoritaire a pris les choses en main. Nous nous dirigeons vers l'aéroport du Bourget. L'humeur morose de Greg ne me pousse pas à poser des questions auxquelles, d'ailleurs, il ne répondrait probablement pas. Alors, je prends mon mal en patience. La limousine se gare directement au pied d'un avion immense, aux couleurs de Delcourt Ingénierie.

— Je peux savoir où nous allons ?

— Nous allons quelque part où nous serons seuls et où nous pourrons avoir une discussion qui semble s'imposer. Je crois qu'il y a certaines choses que tu

n'as pas comprises. Des choses importantes que je vais devoir t'expliquer de manière plus explicite.

— Tu es très fâché ?

— Je ne suis pas fâché.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes...

— Je ne suis pas en colère, Annabelle. Je me fais du souci, et je suis triste aussi.

Sur ces mots, il se dirige vers la passerelle, me tractant derrière lui d'un pas décidé. Je n'ai visiblement pas mon mot à dire et le suis sagement jusqu'à l'intérieur de l'appareil. J'ignorais qu'une entreprise pouvait posséder son propre avion de ligne. Celui-ci est bien plus grand qu'un jet privé, du moins tel que je me l'imaginais.

Greg s'arrête enfin et me laisse embrasser du regard l'intérieur de l'appareil. Je n'ai soudain plus l'impression de me trouver dans un avion. Un grand salon nous attend, doté d'une cheminée, de luxueux canapés et fauteuils, d'un bar, de plusieurs écrans géants et, au-delà, d'autres pièces encore indéterminées.

— C'est incroyablement beau... Cet avion est à toi ?

— Oui, dit-il fièrement. C'est un Boeing 757 qui a été entièrement remanié. J'ai dessiné les moindres détails de son aménagement. C'était un rêve de même, et je l'ai réalisé dès que j'ai pu. Viens t'asseoir, nous n'allons pas tarder à décoller.

Nous nous installons dans deux fauteuils spacieux. Greg m'explique que, le temps du décollage, nous devons y rester. Une fois en vol, nous pourrons nous déplacer à notre guise.

— Je te ferai visiter un peu plus tard. Au fond de l'appareil, il y a une chambre, une grande salle de bain et aussi une salle de cinéma. Notre temps de vol sera trop court pour les utiliser, mais ce sera pour une prochaine fois, dit-il en me faisant un clin d'œil.

— Je peux savoir où nous allons maintenant ?

— Nous allons en Sicile, nous atterrirons à Catane dans environ 3 heures.

Je m'appelle Annabelle, je suis dans un avion de rêve, à destination de la Sicile. J'ignore tout de ce voyage, mais ce qui m'importe, c'est que Greg veuille toujours de moi. Le reste attendra.

Chapitre 3

Mise au point

Vendredi 15 mai

Le voyage touche à sa fin et Annabelle s'est endormie dans le creux de mes bras. Elle a cherché à savoir ce que nous faisons ici, pourquoi j'étais si sombre, mais je n'ai pas répondu.

Je songe à sa question, tandis que nous nous rendions au restaurant. Elle m'a tout à la fois consterné et blessé. Comment peut-elle douter ainsi de moi ? Et surtout, pourquoi doute-t-elle toujours autant d'elle-même ? De toute évidence, elle ne voit pas ce que moi, je vois. Ce week-end lui permettra, je l'espère, de faire taire ses peurs concernant mes sentiments à son égard et leur avenir.

Je dois bien avouer que mon passé ne plaide pas en ma faveur. Et si j'étais objectif, si cette transformation ne me concernait pas personnellement, j'aurais sans doute autant de mal qu'elle à y croire. Comment passe-t-on du statut d'« homme à femmes » à celui d'« homme d'une seule femme » ? Si l'on m'avait conté une telle histoire, je pense que j'en aurais ri à gorge déployée. Aucune des femmes que j'ai connues ne m'a inspiré de sentiment. Aucune... sauf elle !

L'avion se pose en douceur. Il nous reste encore quelques kilomètres à parcourir, par la route. Nous nous rendons près d'Aciréale, au pied de l'Etna,

sur la côte de la mer ionienne. Toujours ensommeillée, Annabelle peine à trouver ses marques. Je la prends donc dans mes bras, dans lesquels elle se niche d'instinct, et la conduis à la voiture qui nous attend au pied de l'avion.

La villa baroque aux murs rouges est atteinte en moins de quinze minutes. Annabelle est désormais parfaitement réveillée et s'extasie sur le décor. Un jardin méditerranéen parfaitement entretenu, planté de palmiers et d'oliviers, nous accueille. Un peu plus loin, la piscine, entourée d'une végétation luxuriante, nous tend les bras. Et surtout, en contrebas, à l'extrémité d'un chemin de sable blanc, une petite source chaude dont j'ai bien l'intention de profiter.

Tandis qu'une jeune femme nous propose une collation, un homme plus âgé s'affaire à monter nos bagages dans la chambre de maître. J'ai donné des ordres stricts. Je veux être seul avec Annabelle. Aussi, une fois les valises défaites, ils disparaissent discrètement, me laissant en tête-à-tête avec ma fée rebelle...

— Bien ! Maintenant que nous sommes seuls, je vais poser les bases de ce séjour. Tout d'abord, sa durée. Nous resterons ici jusqu'à ce que tu te sois entré dans la tête un certain nombre de choses qui semblent s'en échapper régulièrement. Si cela doit prendre la semaine, pas de problème !

— Mais enfin, Greg, lundi, il y a la présentation et...

— La présentation a été repoussée à la semaine suivante. J'ai annulé toutes les obligations que nous avons. Nous sommes libres comme l'air et, comme qui dirait, en vacances.

Elle me regarde d'un air circonspect. Il faut bien avouer que je n'ai pas pris de congé depuis des années. Peut-être même jamais, à bien y réfléchir.

— Maintenant, et si tu n'as plus de question, j'aimerais poursuivre sans être interrompu. Tu penses pouvoir faire cela pour moi ?

Elle se renfrogne, vexée. Tant pis. Elle mérite d'être un peu remise à sa place.

— Annabelle, ce qui me chagrine le plus dans ta question, tout à l'heure dans la limousine, c'est qu'elle m'apprend une chose primordiale : tu n'as confiance ni en moi, ni en mon amour...

— Mais...

D'un regard lourd de sens, je lui intime le silence. *Petite effrontée, M^{elle} Maury !*

— À chaque fois que je fais un pas vers toi, tu trouves le moyen de le remettre en question avec des peurs qui reviennent en boucle, malgré tous mes

efforts pour te rassurer. Je t'ai assurée de mon amour, je t'ai promis la plus grande patience, je t'ai affirmé que tu étais la femme de ma vie et je t'ai même demandée de m'épouser. Crois-tu vraiment que je sois prêt à aller jusqu'au mariage, juste pour te sauter ?

Le ton est monté sans que je le veuille, et le choix des mots n'a sans doute pas été judicieux. Ceci dit, appelons un chat, un chat. C'est bien de cela qu'elle me soupçonne. M'envoyer en l'air avec elle, puis la planter là sans un mot...

Elle est blême et ses yeux dévorent le bout de ses chaussures. Elle enfonce ses ongles dans ses paumes, cherchant à retenir les larmes qui menacent. Je prends ses mains, les déplie et les frotte contre les miennes.

— Que puis-je faire de plus pour que tu comprennes que tu peux avoir confiance en moi ?

— J'ai confiance en toi. C'est en moi que je n'ai pas confiance, Greg. Je ne suis pas la femme qu'il te faut. Je ne suis pas assez... Je suis trop...

— Tu n'es pas assez quoi ? Expérimentée, entreprenante ? Tu es trop... abîmée ?

Elle hoche la tête, confirmant mes suppositions.

— Et si c'était justement ce qui me plaît en toi, Annabelle ? Et si j'aimais cette réserve et cette inexpérience ? Pourrais-tu envisager un instant que ces femmes n'ont jamais été autre chose qu'un exutoire ? Tu es tout autre chose pour moi. Tu n'as rien à voir avec elles et mon approche n'est résolument pas la même... Je veux te faire mienne pour d'autres raisons. Crois-tu vraiment qu'un homme comme moi patiente un mois entier pour obtenir les faveurs d'une femme ? Je peux avoir qui je désire, quand je le désire. Mais c'est toi que je veux, et personne d'autre. Juste toi... Et je te veux entièrement !

Je m'interromps un instant, la couve du regard. Qu'est-ce qu'elle peut être belle lorsqu'elle est vulnérable.

— Je désire que tu te donnes à moi, de toutes les manières possibles. Je veux ton cœur et son amour, ton âme et sa passion. Je revendique ton corps, ton magnifique corps, pour le vénérer le reste de ma vie. Et je ne suis pas vraiment sûr que le reste de ma vie y suffise. Je te veux, toi, Annabelle. Ton inexpérience m'enchant. J'ai envie de tout t'apprendre et je sais que tu seras une élève assidue et incroyablement douée. Tu me donneras tout ce dont j'ai besoin. Ça ne fait pas le moindre doute pour moi. Et je te donnerai bien plus encore... Nous allons apprendre, ensemble, ce qu'est l'amour et ce que « faire l'amour » implique. J'ai hâte de le découvrir avec toi, mais nous prendrons le temps qu'il faudra pour que cette expérience soit la plus belle révélation de notre vie. Tu comprends ?

— Je veux tout cela autant que toi, Greg. J'ai juste peur que mon passé m'en empêche.

— Abandonne tes peurs, mon ange. Elles ne te mènent nulle part. Tu sais, au fond de toi, que je n'ai rien à voir avec EUX et que je ne te ferai jamais de mal. J'ai un objectif de taille, Annabelle : je vise le bonheur... et le plaisir.

Elle se réfugie dans mes bras. Je sais qu'elle a peur et qu'elle ne demande qu'à me croire. Je dois lui prouver qu'elle peut remettre sa vie entre mes mains, en toute confiance.

Je me nomme Greg. La femme que j'aime est tout à la fois la plus belle chose qu'il m'ait été donné de connaître et la plus grande énigme que j'aie eu à résoudre... Mais je ne suis pas homme à baisser les bras devant l'adversité !

Chapitre 4

Le sexe pour les nuls

Vendredi 15 mai

Je découvre notre chambre qui est immense. Un lit king-size trône au milieu, pièce maîtresse d'un ameublement minimaliste qui donne une grande pureté à l'ensemble.

Greg m'a proposé de nous mettre en maillot de bain et a suggéré un peu de farniente sur la terrasse. Nos valises ont été défaites et nos effets disposés dans les lieux adéquats. Tandis qu'il se change, j'ouvre le tiroir à lingerie et y découvre plusieurs maillots deux pièces. J'en choisis un noir, imprimé d'orchidées blanches et l'enfile rapidement. J'ai encore beaucoup de mal à me vêtir de manière aussi légère, mais Greg a raison, je dois lui faire confiance. Il a embrassé quasiment chaque centimètre carré de mon corps, il a léché chacune de mes cicatrices. Il me connaît mieux que personne. Peut-être mieux que moi-même...

Une serviette de bain vole vers moi et atterrit sur ma tête. Je dois avoir une expression impayable, car Greg explose de rire. J'en profite pour le détailler avec soin : ses larges épaules, son torse sur lequel je me suis maintes fois reposée, son ventre plat, la fine ligne de duvet qui part de son nombril jusque sous le couvert d'un bermuda également noir et blanc, découvrant ses cuisses musclées.

Il m'attrape par la main et nous dévalons l'escalier, traversant le grand

salon au pas de course, pour jaillir sur la terrasse qui borde la grande piscine. Il installe nos serviettes côte à côte sur un grand transat deux places et, se fendant d'une révérence, m'invite à m'y allonger. Il disparaît un instant et revient avec deux cocktails aux couleurs tropicales, agrémentés d'un parasol arc-en-ciel et d'une cerise glacée.

— Madame est servie, dit-il en me tendant mon verre.

Le cocktail de jus de fruits m'enchanté. Je me sens comme au paradis. Désaltérés, il nous débarrasse de nos verres pour les poser sur une petite table basse, m'enlace tendrement et nous restons ainsi, sans dire un mot, goûtant le plaisir d'être ensemble, tout simplement.

— Et si nous piquions une tête avant de dîner, dit-il soudain.

Et ni une ni deux, avant que j'aie eu le temps de protester, il nous précipite tous deux dans l'eau cristalline. Je crie, le frappe gentiment et reprends mon souffle, tandis qu'il me pousse dans un coin de la piscine et m'embrasse avec passion, ses grandes mains parcourant mon corps et enflammant mes sens. Si je n'avais pas si peur, je pourrais me laisser aller au plaisir de ses caresses, mais je ne peux m'empêcher d'appréhender son prochain geste.

Il le sait, mais je crois qu'il a décidé que ce week-end marquerait un tournant pour nous. Il espère que je pourrai m'ouvrir davantage à lui, et je désire plus que tout, après avoir douté de lui et lui avoir fait de la peine, lui offrir ce plaisir. La peur ne me mènera nulle part, a-t-il dit. Je ne peux pas éternellement laisser cette terreur conditionner mon présent et mon avenir.

Alors, lorsque je sens ses mains tirer sur les liens de mon soutien-gorge, je le laisse faire. Je sais qu'il n'ira pas plus loin que ce que je peux supporter. Je dois lui faire confiance, il ne me fera pas de mal, il ne me forcera jamais. Il m'aime. Je dois croire en son amour.

Ses mains quittent lentement mon dos et caressent désormais mes flancs, puis mon ventre, remontant lentement vers mon torse. Il ne me lâche pas du regard. Il évalue ma peur, teste mes limites lorsque ses paumes forment une coupe dans laquelle reposent mes seins. Mes yeux sont accrochés aux siens, comme si ma vie en dépendait. Je suis partagée entre la peur de ce qui va suivre et le plaisir que je ressens. Il embrasse mes lèvres et me chuchote :

— Il te suffit de me dire stop et j'arrêterai immédiatement, c'est d'accord ?

Je secoue la tête, je veux qu'il continue. Je veux savoir où se trouvent mes limites actuelles.

Ses pouces passent doucement sur mes mamelons et le plaisir intense que je ressens m'effraie. Je sursaute et ma respiration s'emballe.

— Chut. N'aie pas peur, mon amour. Ce n'est que du plaisir, rien que du plaisir.

Il a raison. Ses pouces poursuivent leurs caresses tandis que ses mains se déploient sur mes seins. Ses index se joignent à ses pouces et pincement doucement mes mamelons, les faisant lentement rouler. Je gémiss. Je sens comme un fluide humidifiant mon sexe, tandis que des milliers de papillons envahissent mon ventre. Mon clitoris résonne de ces battements d'ailes, et c'est comme s'il gonflait et pulsait soudain. Je ne sais pas comment gérer cette chose qui m'envahit. Je ne suis pas sûre que ce soit bien. Je panique.

— Doucement, mon ange, dit-il en immobilisant ses doigts et en déposant de doux baisers sur mon visage.

Il me serre contre lui, les pointes de mes seins durcies contre son torse.

— Ce n'est que du plaisir, et tu dois apprendre à l'appivoiser. Je vais être ton guide. Ceci était ta toute première leçon, dit-il dans un sourire. Est-ce que tu as aimé ?

— Oui... J'ai ressenti des choses délicieuses et d'autres que je n'arrive pas à identifier. C'est comme si je me liquéfiais, là, en bas... Tu vois ?

— Ça ne t'est jamais arrivé ?

Je fais non de la tête, que je baisse vivement, le rouge me montant au visage. Il relève mon menton et me regarde avec tendresse.

— C'est une des conditions nécessaires à l'acte sexuel, Annabelle. Cette lubrification fait que la pénétration est possible et agréable. J'imagine que tu as dû voir ce genre de chose en cours de science, non ? sourit-il.

Je suis gênée comme jamais. J'ai vingt-deux ans et Greg Delcourt est en train de faire mon éducation sexuelle. Le sexe pour les nuls. Je suis mortifiée.

— Ne sois pas embarrassée, Annabelle. Toi et moi n'avons aucun secret l'un pour l'autre et je veux que tu me poses toutes les questions qui te passent par la tête, sans détour. Je répondrai à chacune, même les plus intimes, y compris me concernant. Je te dirai tout ce que tu veux savoir.

À dire vrai, aucune question ne me vient à l'esprit, je voudrais enfouir ma tête dans le sable, comme une autruche. Je me sens ridicule d'ignorer tout de mon propre corps, de constater qu'il en sait bien plus que moi.

Greg a récupéré mon haut et le remet en place, puis nous sortons de l'eau. Il m'enroule dans la serviette de bain, noue la sienne autour de ses hanches et m'entraîne dans la chambre.

— Je te propose de prendre une douche bien chaude pendant que je ferai réchauffer notre dîner, dit-il en m'embrassant tendrement.

Je me dirige vers la salle de bain, en proie au doute, la tête pleine de questions.

— Nous y arriverons, Annabelle. Si tu acceptes de t'ouvrir à moi, je te promets que les jours à venir ne seront que plaisir et volupté. Je ne te demande pas de sauter le pas, ni de faire des choses qui seraient au-dessus de tes forces, mais juste de m'accorder ta confiance et de te laisser un peu aller.

Je me nomme Annabelle Maury et l'homme que j'aime me demande de lui offrir le plus inestimable des cadeaux : une confiance totale. En serai-je capable ?

Chapitre 5

Les sources chaudes

Samedi 16 mai

Mon téléphone vibre sur la table de nuit. Il est 03:22. Qui peut bien m'appeler à une heure pareille ? Je jette un coup d'œil : c'est Franck Merlin. Je devrais le rappeler, mais je m'offre les premières vacances de ma vie, et j'ai bien l'intention de ne laisser personne interférer dans les moments précieux que je vis, ici, avec Annabelle. Blottie contre moi, elle dort paisiblement, ses seins nus pressés contre mes côtes.

À la sortie de sa douche, hier, elle s'était un peu renfermée. Avais-je été trop loin en la touchant de manière aussi intime ? Ces sensations qu'elle a éprouvées lorsque je la caressais, les réactions de son corps au plaisir qu'elle a ressenti, je n'en doute pas un instant, ont été une épreuve pour elle. Accepter ce plaisir, c'est accepter que le sexe soit autre chose qu'un calvaire atroce. On ne passe pas cinq années de sa vie à haïr les rapports intimes sans en garder des stigmates importants. Son cerveau s'est autoprogrammé pour rejeter le sexe dans son ensemble. Je dois l'aider à le reprogrammer.

Malgré tout, au fur et à mesure de la soirée, elle s'est détendue et, lorsque nous sommes allés nous coucher, elle m'a laissée la dénuder un peu plus et la caresser délicatement, là où personne ne l'avait fait avant moi. Personne d'aimant, en tout cas.

Je songe à ces moments, à mes doigts caressant ses seins si parfaits, aux frissons que je sentais parcourir son corps, à son souffle court tandis que des sentiments contraires l’envahissaient. Je songe au désir qui était le mien de prendre ses mamelons entre mes lèvres, de les lécher, de l’entendre gémir, encore et encore. Bon sang ! Ces gémissements qui lui échappaient, comme malgré elle, étaient tellement bandants... Faire l’amour ensemble sera l’expérience sensorielle de nos vies, à n’en pas douter !

Mon téléphone vibre une nouvelle fois. C’est un SMS : « *Situation de crise. Rappelle-moi dès que tu as ce message !* » Tout est une situation de crise, avec Franck. Je me promets de le rappeler dès demain matin et me rendors contre la chaleur d’Annabelle.

Lorsque je me réveille, elle n’est plus contre moi, et j’en ressens un manque incroyable. J’ai cette femme dans la peau, le nier serait une hérésie. Je saute du lit et pars à sa recherche. Je la trouve affairée dans la cuisine, préparant le petit-déjeuner. Rassuré, je retourne dans notre chambre, attrape quelques vêtements au passage et me dirige vers la salle de bain pour une douche et un rasage en règle. J’ai décidé qu’elle avait assez respiré et, qu’après le petit-déjeuner, j’allais mener à bien mon plan de bataille sicilien, dans les sources chaudes...

À mon retour en cuisine, la table est joliment mise sur l’îlot central. Café et jus d’orange accompagnent des œufs et du bacon, ainsi que quelques crêpes. Je prends Annabelle par la taille. Elle est jolie à croquer dans une petite robe d’été à bretelles. Elle sent le jasmin. Sa peau est douce et fraîche sous mes doigts, tandis que je la serre contre moi.

— Bonjour, ma belle. Je vois que tu as été une gentille petite femme au foyer et que tu m’as préparé mon petit-déjeuner.

D’une bourrade, elle me remet à ma place et fronce les sourcils. Elle sait que je plaisante. Je la récupère au creux de mes bras et l’embrasse de la manière la plus douce qui soit, mes mains encadrant son joli visage. Je ne m’en lasserai jamais...

— À table ! Ça va refroidir, et j’en serais terriblement déçue !

J’obéis illico. Elle me sert en riant de mes blagues. Un quotidien ordinaire. Une vie de couple comme en vivent des millions de gens à travers le monde, et pourtant, j’ai réellement l’impression que ce moment est unique. Je veux le vivre encore et encore, pour le reste de ma vie.

— As-tu des projets pour aujourd’hui ? me demande-t-elle.

— En effet ! Un peu plus bas, il y a un bassin alimenté par une source chaude. J’ai pensé que nous pourrions aller nous y détendre et, peut-être,

reprendre les leçons là où nous les avons laissées...

Elle se crispe, sur la défensive. Elle se demande ce que je mijote.

— Et qu'entends-tu par là ?

— Eh bien, j'aimerais renforcer les acquis, voire les approfondir... Tu es une élève brillante... Je ne doute pas de ton succès.

Elle sourit légèrement. Elle a besoin de savoir que j'ai confiance en elle.

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons sur la terrasse, vêtus de nos maillots de bain. L'endroit convoité se trouve à environ trois cents mètres, au bout d'un petit chemin de sable blanc. Main dans la main, nous débouchons sur une clairière au milieu de laquelle les vapeurs s'échappent d'un bassin rond de la taille d'un très grand jacuzzi.

— Mon ange, j'ai pensé que, ce matin, nous pourrions explorer plus avant nos morphologies respectives...

— Tu connais déjà parfaitement la mienne...

— Si tu fais référence à notre bain commun, je pense qu'il est utile de te dire que je ne t'ai pas vraiment regardée. Je n'étais pas dans cet état d'esprit, et, si je t'ai vue nue, je ne t'ai pas détaillée. Ce matin, je veux te voir, vraiment. Et je veux que tu te montres à moi...

— Tu veux dire que je dois me déshabiller, ici, devant toi ?

— Oui, c'est ce que je te demande. Je vais d'ailleurs en faire autant.

— Tu vas te déshabiller... complètement, toi aussi ?

— C'est l'idée, en effet. Tu remarqueras qu'il ne me reste plus grand-chose à retirer.

Elle reste plantée là, l'air perdu, déboussolée par l'idée de se retrouver en présence du dragon.

— Je ne veux plus que tu aies peur de moi, mon amour. Je veux que mon corps n'ait plus de secret pour toi et surtout qu'il ne soit plus un objet de terreur. Je ne suis pas l'un des LEURS, mon ange. Je suis Greg. Je ne te veux que tu bien. Je n'ai pas de projet machiavélique qui implique douleur et humiliation. Si tu n'arrives pas à dépasser cela, j'ai peur que nous ne soyons jamais en mesure d'avancer, toi et moi. Et je veux, plus que tout, bâtir un avenir avec toi. Il faut que tu me croies quand je te dis qu'il n'y a pas un centimètre carré de mon corps qui te veuille du mal, Annabelle.

Elle me regarde avec une intensité folle. Ses yeux se font tout à la fois implorants et pleins d'espoir. C'est un mélange tellement étrange.

— Est-ce que je vais devoir le toucher, lache-t-elle en pointant son doigt vers mon maillot.

— Il n’y a rien d’imposé, dans cet exercice. Tu feras ce qui te paraîtra bien, au moment opportun.

Je la prends dans mes bras et lui chuchote ce qui me hante, ce dont j’ai besoin plus que tout.

— Je veux que tu m’aimes pour ce que je suis, Annabelle, et pas pour ce que je pourrais être si j’étais un autre. D’accord ?

— D’accord. Je vais faire de mon mieux, je te le promets. Je vais le faire pour nous deux, parce que je veux un avenir avec toi, moi aussi.

Je m’appelle Greg Delcourt et tandis qu’elle ôte son maillot, je réalise la chance qui est la mienne d’avoir croisé son chemin.

Chapitre 6

Apprivoiser le dragon

Samedi 16 mai

Le regard qu'il porte sur moi est empreint de tendresse et glisse sur mon corps comme une caresse. Je rougis lorsque ses yeux s'attardent sur le triangle brun au sommet de mes cuisses. Doucement, il tourne autour de moi. Sa main glisse le long de mes omoplates, de mon dos et se pose sur mes fesses, qu'il effleure du bout des doigts. Je me contracte. Il n'insiste pas et me guide jusque dans le bassin, où je m'installe dans un soupir de contentement.

Lentement, il laisse tomber l'unique vêtement qui lui reste, dévoilant son bas-ventre, sa toison brune et son sexe qui, bien qu'au repos, m'impressionne déjà grandement. Je frissonne et le fixe. J'essaie de le voir autrement que comme un ennemi. Comment vais-je bien pouvoir l'aimer autant que j'aime son propriétaire ?

Greg me rejoint. Je recule pour lui laisser la place, et sans doute aussi pour le fuir un peu.

— Ne te sauve pas, dit-il en riant.

Il m'attrape gentiment par le bras et m'attire vers lui. Nous sommes agenouillés, l'un en face de l'autre, nos mains sagement posées sur nos genoux, nos regards intensément liés. Je suis tétanisée.

Alors, il se redresse, me saisit par la taille, et m'attire contre lui, mes seins écrasés sur son torse, mon ventre et le sien en contact étroit. Une main dans le creux de mes reins, la seconde contre mes omoplates, il me regarde avec

attention en me souriant avec tendresse. Sa bouche vient doucement savourer la mienne, goûtant mes lèvres, l'une après l'autre, les suçant légèrement. Puis le baiser se fait plus profond et sa langue prend soudain possession de la mienne. Il a le goût du café et aussi celui du sucre des crêpes. Mes mains se cramponnent à sa nuque, mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux et mon corps se tend davantage vers le sien. Le désir en moi prend son envol, la nuée de papillons m'investit et, d'instinct, mes cuisses s'ouvrent légèrement, laissant peu à peu l'un de ses genoux s'immiscer entre elles.

Mes mains se font un peu plus aventureuses. L'une d'entre elles caresse désormais son torse tandis que l'autre descend, en effleurements légers, le long de sa colonne vertébrale. Il frissonne. Est-ce moi qui provoque cela ? Il me sourit.

— Continue, n'arrête surtout pas.

Ma main poursuit sa progression et se pose sur l'une de ses fesses. J'ai du mal à me reconnaître. C'est à peine si j'ai peur de la toucher. Je poursuis ma caresse jusqu'à la naissance de sa cuisse puis passe à la suivante, non sans avoir frôlé, par mégarde, ses testicules. Il frissonne de plus belle, son front posé contre le mien.

Ses mains sont un peu partout sur moi, fébriles : sur mes fesses dont il emplît ses paumes, puis le long de mes cuisses, disparaissant un instant pour réapparaître sur mes flancs, se dirigeant droit sur mes seins, étrangement tendus et gonflés. Ses pouces retrouvent leur place sur mes mamelons, qu'ils caressent lentement. Baissant la tête, il les embrasse soudain. Les papillons s'affolent dans mon ventre. Une onde de plaisir se propage doucement de mon ventre à mon sexe. La moiteur fait son retour.

Sa langue caresse désormais l'extrémité durcie d'un de mes seins. La sensation est intense, voluptueuse, tellement... nouvelle et délicieuse. Délicatement, il saisit le bourgeon entre ses lèvres et le suce avec application, le pinçant légèrement, provoquant un gémissement que je ne peux contrôler. De son autre main, il titille le second, le faisant rouler entre le pouce et l'index. Le plaisir, puisqu'il s'agit bien de cela, se fait plus intense encore, associé à une sorte de pesanteur dans mon ventre qui fait osciller mon bassin d'avant en arrière, contre ma propre volonté. Greg reprend possession de mes lèvres et me serre plus étroitement que jamais. Mon ventre rencontre alors le dragon. Il n'est plus au repos. Bien loin de là. Je m'écarte instinctivement.

— Tu sais, il n'a pas de vie propre, dit-il en riant. Je le contrôle. Il ne te fera rien que tu ne veuilles.

Je sens bien que ma peur l'amuse et il n'a pas vraiment tort. J'envisage son

sexe comme une entité dotée d'indépendance, et non comme la continuité de lui-même. Il recule un peu et s'assoit sur ses talons.

— Il n'est que l'expression de mon désir, Annabelle. Mon désir est juste beaucoup plus visible que le tien. Car tu en éprouves, n'est-ce pas ? Je me trompe ?

Tandis que je confirme ses dires, d'un signe de la tête, sa main glisse lentement de mon ventre à ma légère toison. Ses doigts l'effleurent, jouent un instant avec les poils bruns, puis descendent doucement vers le nord. D'instinct, je couvre sa main de la mienne, pour le stopper, ce qu'il fait.

— Laisse-moi te découvrir, mon ange.

La pression de ma main sur la sienne se fait plus légère et, contre toute attente, je le laisse glisser ses doigts sur mes lèvres déjà humides. Je me sens tout à la fois terriblement embarrassée et tellement excitée. J'entrevois une palette infinie de sensations à explorer. Pour cacher mon émoi, je reporte mon attention sur son sexe, désormais tendu vers moi. Il ne me semble pas si effrayant que je l'aurais pensé. Peut-être est-ce parce que c'est le sien. Il est légèrement rosé, son extrémité tendue, plus sombre que le reste. Je n'y connais rien en taille standard, mais il me semble immense et large. La panique revient au galop. Je recule.

— Eh ! Reviens avec moi, ma puce. Est-ce qu'il te fait encore peur ?

— Il me semble d'une taille exagérée... Je l'aurais préféré un peu moins... impressionnant.

Il éclate de rire.

— Je ne me souviens pas qu'on m'ait déjà fait ce reproche.

Alors, je me jette à l'eau. Il a dit que je pouvais poser toutes les questions, même les plus intimes :

— Est-ce que plus c'est gros, plus c'est douloureux ?

Son visage redevient sérieux instantanément. Il plonge son regard dans le mien, de manière tellement profonde que j'ai subitement l'impression qu'il sonde mon âme. Doucement, il prend l'une de mes mains et enroule mes doigts autour du dragon, sans que je m'y oppose. Il est doux et chaud, tendu à l'extrême. Sous mon pouce, une veine pulse, impatiente. Je fais remonter mes doigts le long de la colonne de chair, jusqu'à son extrémité où perle une petite goutte que j'étale du bout du pouce. Greg gémit, secoué d'un tremblement, son regard magnifique toujours plongé dans le mien.

— Il ne sera jamais question de douleur entre nous, Annabelle.

Puis, prenant une grande inspiration, il ajoute :

— Je crois que nous allons arrêter là l'exercice, pour le moment. Le dragon me paraît amadoué, tu ne crois pas ?

Je souris et me jette dans ses bras, tandis qu'il pousse un soupir de soulagement.

Je m'appelle Annabelle Maury. Je viens d'apprivoiser le dragon. Mais, bien plus important, je viens de dompter, l'espace d'un instant, l'une de mes plus grandes phobies. Je sais désormais que tout est possible et, soudain, mon horizon s'étend à l'infini. Avec Greg Delcourt, je pourrais déplacer des montagnes.

Chapitre 7

Presse à scandale

Samedi 16 mai

Elle dort dans le transat, juste vêtue d'un paréo, noué sur l'épaule. Par transparence, je peux discerner la courbe de ses seins, la pigmentation de ses mamelons, le très léger bombé de son ventre, le brun de sa toison.

L'expérience que nous avons vécue, dans le bassin, était à la fois divine et frustrante. Ma petite femme courage a bravé ses angoisses, et je suis immensément fier d'elle. Elle est allée au-delà de mes espoirs, elle a dompté sa peur, elle a tenu dans sa main mon sexe bandé qui ne désirait qu'elle.

Bien entendu, le revers de la médaille, la frustration, ne s'est pas fait attendre. Tandis qu'elle s'assoupissait sur la terrasse, j'ai dû lâcher un peu de lest sous la douche, habité par le souvenir de ses doigts remontant le long de mon érection et de son pouce étalant la goutte de rosée sur mon gland turgescent. Il ne m'a pas fallu bien longtemps avant d'exploser, le souffle coupé.

Je suis désormais paisible et, bien que son corps en transparence m'inspire mille délices, je garde, plus ou moins, le contrôle du dragon. Je n'aurais jamais imaginé donner un surnom à mon sexe, mais voilà qui est fait : le « dragon ». Plutôt flatteur, finalement !

Dans le salon, mon téléphone portable sonne. Je songe soudain au message de Franck, cette nuit. Annabelle m'a fait tout oublier. Il faut croire que je perds

les pédales en sa présence. Il est temps de savoir ce qu'il me veut.

— Bon sang, Greg ! Je t'appelle depuis des heures ! Il t'arrive parfois de décrocher ou de consulter ta liste d'appels ? Je t'ai laissé dix messages !

— Du calme, Franck ! Je me suis accordé un peu de vacances, il n'y a pas mort d'homme. La Terre continue de tourner en mon absence.

— Détrompe-toi, Greg, je dirais même qu'elle est en train de s'écrouler. On a un problème, on a un putain de problème.

— Dis-moi tout.

— C'est Ava Brown ! Ça ne peut être qu'elle.

— Tu as toute mon attention.

Annabelle dort depuis plus d'une heure, tandis que je tourne en rond à la recherche d'une solution.

Mon avocat est sur le coup. Il va tenter un référé pour « atteinte à l'intimité de la vie privée » afin d'empêcher la parution, mais il n'y croit pas beaucoup. Le journal doit sortir demain matin. Il reste trop peu de temps. Si ces photos paraissent, Annabelle pourrait bien ne jamais s'en remettre.

Me livrer les détails de son corps, de ses blessures est une chose. Les voir étalés sur la place publique, accompagnés de mensonges plus ignobles les uns que les autres, en est une autre. J'aurais dû anticiper la réaction d'Ava. J'ai eu la naïveté de croire qu'elle saurait se tenir en retrait pour éviter des poursuites judiciaires, mais il faut croire que sa jalousie, son besoin de contrôle, son instinct de vengeance ont été plus forts que les risques encourus.

Franck est à pied d'œuvre pour la retrouver. Caméras de surveillance, privées ou publiques, reconnaissance faciale, inspection des mouvements de sa carte de crédit, de ses comptes en banque, pistage de son téléphone portable, et que sais-je encore... Je ne doute pas un instant qu'il a déjà mis sur pied le maximum et que l'impensable est en bonne voie.

Je ne pourrai peut-être pas, malgré l'étendue de ma fortune, empêcher la publication de ce torchon, mais rien ne m'empêchera de la retrouver et de la punir, à hauteur de son crime. Elle et tous ceux qui l'auront aidée.

Franck a pu hacker le serveur du journal et retrouver certains documents. Toutefois il n'a pas trouvé trace du produit fini. Il est sans doute stocké sur un disque externe, une clé USB, en attendant d'être envoyé à l'impression. Il m'a fait parvenir deux photos et une partie de l'article qui l'accompagnera.

Les photos, prises dans ma chambre, montrent Annabelle, étendue sur le dos. Le drap ne couvre rien de son corps, partiellement dissimulé par le soutien-gorge et la culotte. Tout le reste est visible : les cicatrices, les traces de brûlures. Une photo montre, en gros plan, son ventre et de ses cuisses zébrés des lignes blanches, preuves de son calvaire.

L'article la décrit comme psychologiquement instable et anorexique. L'auteur explique que, dans des accès de folie, elle s'automutilerait. Par une indiscretion, le journal a appris qu'elle a été hospitalisée dans la clinique du Dr Schmitt et laisse entendre qu'elle y a été admise dans un état de démence, sous l'emprise de l'alcool et de la cocaïne. Son nom est cité, ainsi que le mien. On la désigne comme étant ma maîtresse du moment...

Appuyé contre le bar, sur la terrasse, je la regarde dormir, paisible. Je ne veux pas la réveiller avant de savoir ce qui pourra être fait pour éviter ce naufrage. Si cela s'avère impossible, je devrai le lui annoncer et elle plongera, j'en suis quasiment sûr. Je risque de la perdre et j'ai beau retourner les choses dans tous les sens, je ne vois pas comment empêcher cela.

J'envisage un instant l'option tentante de faire incendier le journal pour empêcher l'impression. Mais le risque de faire des victimes humaines est trop grand. Je suis désemparé. Je suis riche à millions et complètement impuissant.

Franck travaille sur une autre piste : Abel Dors, le Président du journal à scandale. Il cherche tout ce qui pourra être utilisé contre lui afin de le faire renoncer à cette publication. Quoi qu'il en soit, que cet article paraisse ou pas, je vais anéantir ce journal. Qu'ils profitent bien de la sortie de leur torchon hebdomadaire, car ce sera le dernier.

Je reçois, coup sur coup, deux appels. L'un de l'avocat, qui m'explique que le juge qu'il espérait pouvoir contacter rapidement est actuellement hospitalisé, qu'il a bien sûr déposé le référé, mais qu'il semble désormais peu probable que nous puissions empêcher la parution. L'autre est de Franck qui m'apprend qu'il a pu localiser Ava grâce à la caméra de surveillance d'un magasin de luxe. Il a envoyé ses gars immédiatement et ceux-ci suivent désormais la chienne dans chacun de ses déplacements. Sa voiture a été dotée d'un mouchard, au cas où ils la perdraient. Ils attendent mes ordres.

Franck m'apprend également que le P.-D.G du journal serait corrompible. Il a de grosses dettes de jeu et un geste gracieux de ma part, effaçant son ardoise, devrait pouvoir arrêter la parution de l'article. Je charge immédiatement Franck des négociations.

Une heure plus tard, Annabelle s'éveille. Elle est belle, reposée, heureuse. Elle ignore tout du drame qui se joue et je dois tout faire pour que les choses

restent ainsi. Avec un peu de chance, elle ne saura jamais que l'on a tenté de lui nuire.

Un SMS de Franck me confirme l'accord. J'efface la dette de jeu de Dors, qui se monte à plus de 50.000 euros, et il accepte de détruire l'article et les photos. Bien entendu, la somme ne sera versée qu'après la sortie du numéro de demain. Et les clauses du contrat qu'il va signer, scrupuleusement rédigé par Maître Viard, l'empêcheront d'utiliser ou de communiquer les photos à l'avenir.

Je m'appelle Greg et ma vie semble soudain retrouver un semblant d'équilibre. J'ai des projets : un journal à pulvériser, une vipère à écraser et une fée à protéger. Vaste programme.

Chapitre 8

Cadeau empoisonné

Dimanche 17 mai

Greg Delcourt a réussi son coup. L'article n'a finalement pas paru. D'une manière ou d'une autre, il a réussi à convaincre le propriétaire du journal de ne pas publier les photos que j'avais prises et retravaillées avec passion.

L'article, rédigé de ma plume de fiel, était un bijou de cruauté mentale, et je ne doutais pas que chaque mot aurait l'effet d'un poignard enfoncé en plein dans son cœur sirupeux de petite fille modèle, fadasse et insignifiante.

J'aurais pourtant juré qu'Abel Dors, le P.-D.G du magazine, serait incorruptible. D'abord parce que j'ai très généreusement rémunéré ses services et, ensuite, parce que la teneur de l'article devait lui permettre de signer un coup médiatique sans précédent qui allait propulser son journal au sommet.

Il faut croire que Greg a su trouver des arguments de poids... Je ne pensais pas qu'il mettrait si rapidement mon projet au jour. Franck Merlin n'est probablement pas étranger à tout cela. Il est ses yeux et ses oreilles et, bon sang, il a la vue d'un faucon et l'ouïe particulièrement affûtée. Il faudra que je pense à le « récompenser » pour tout ce qu'il a tramé contre moi, ces dernières années.

Contrairement à ce que j'avais pensé, Greg n'a pas tenté de me contacter. À l'heure qu'il est, puisqu'il est au courant, qu'il a sans doute vu les photos et

qu'il est loin d'être idiot, il doit savoir qui les a prises. J'avais imaginé qu'il tenterait de négocier avec moi et que, peut-être, ne fût-ce que pour épargner sa petite gourmandise du moment, il allait me revenir. Mais, visiblement, Greg a d'autres projets.

Bien entendu, je ne vais pas me laisser abattre. J'ai un plan B.

Cette petite garce va payer pour ce qu'elle a fait. Rien ni personne ne m'empêchera de la réduire à néant. J'en fais le serment : cette petite dinde finira six pieds sous terre, même si je dois l'y coucher moi-même.

Je frissonne brièvement de plaisir et d'anticipation en l'imaginant au fond d'une fosse, hurlant de terreur, tandis que je recouvre son corps de terre fraîche, terminant par son visage de gamine agaçante, suffocant sous la pression du terreau qui emplit sa gorge. J'en viendrais presque à changer mes plans. Mais je ne peux me compromettre à ce point. Ma vengeance doit être beaucoup plus subtile. Annabelle doit faire le travail à ma place.

Je me demande ce qu'elle choisira : se jettera-t-elle du haut des bureaux de « Delcourt Ingénierie » ? Ou préférera-t-elle les eaux bleues de la piscine ? Les roues d'un camion, peut-être ? Tellement de possibilités... J'espère qu'elle fera preuve d'un peu d'originalité et de chic, ne fût-ce qu'une fois dans sa misérable vie, au moment de sa mort.

J'ignore exactement pourquoi je lui voue une haine aussi violente. Mais, à bien y réfléchir, c'est sans doute parce qu'il la regarde comme il ne m'a jamais regardée, moi.

Bien sûr, il me désirait plus que tout. Nos corps à corps torrides et répétés le rendaient fou et il n'avait de cesse de les provoquer, encore et encore. Il n'était jamais rassasié de moi... ou du moins de mon empreinte charnelle. Je me rends compte qu'il n'a jamais prêté attention à mon âme, qu'il ne l'a jamais recherchée. À vrai dire, j'ignore moi-même si j'en possède une, mais je crois que j'aurais voulu qu'il la désire autant qu'il convoite celle d'Annabelle Maury.

Lorsqu'il la regarde il voit bien au-delà de son enveloppe terrestre, il regarde bien au-delà de son corps et du plaisir qu'il pourra en tirer. Il voit son aura, son essence. Il la désire dans sa totalité, comme une âme sœur.

Si je ne peux pas être l'âme sœur de Greg, alors je serai son âme damnée. Si je ne peux être en communion avec lui, je ferai de sa vie un tel désert affectif que mes bras lui sembleront le plus bel endroit sur Terre.

C'est vrai, je l'ai trompé. Je suis ainsi, trop gourmande pour être exclusive. J'ai un constant besoin de nouveaux horizons, d'expériences inédites, de variété. Mais le sexe, avec lui, prenait d'autres couleurs. Il avait des allures de

feu d'artifice, tant le plaisir était intense, revenant sans cesse, jusqu'à ce que mon corps épuisé cède, incapable de jouir une fois de plus. Greg n'avait pas de limite ; c'était une machine bien huilée, un mouvement perpétuel. Il était le jouet sexuel le plus performant de l'univers. J'ignorais que le jouet avait un cœur, et je suppose qu'il l'ignorait lui-même, jusqu'à tout récemment.

Ce que je reproche à Annabelle Maury ? Avoir doté ma magnifique machine de sentiments inutiles, qui l'ont conduite à l'imperfection et à l'autoréflexion. Greg Delcourt est ma créature à moi et à moi seule.

La sonnerie du téléphone me sort de mes réflexions. C'est l'appel que j'attendais. Le plan B va pouvoir se mettre en place.

— Madame, un ami commun m'a expliqué votre problématique et m'a assuré que vous me rétribuerez grassement pour faire circuler une information sur le web. Sommes-nous toujours d'accord sur le montant de la transaction ?

— 20 000 euros maintenant et 30 000 autres lorsque le travail sera fait.

— J'ai bien réfléchi. S'attaquer à une peinture comme Greg Delcourt, c'est prendre beaucoup de risques. On le dit rancunier et tenace...

— Quel prix demandez-vous ?

— 50 000 euros maintenant et 50 000 à la livraison.

Il me tient à la gorge, et il le sait. Il est un des meilleurs dans sa branche et j'ai besoin que l'information circule vite, très vite.

— C'est d'accord. Où voulez-vous que nous nous rencontrions ?

L'homme m'indique un café dans le centre de Marseille. Je l'y retrouve immédiatement et lui remets informations et l'argent. Dans moins de deux heures, les photos et l'article s'étaleront à la vue de tous, via les réseaux sociaux, les forums consacrés à « Delcourt Ingénierie », les blogs et les sites de potins en tout genre. Bien entendu, la totalité des rédactions seront inondées par l'information. Chacun verra midi à sa porte et utilisera à sa guise les précieuses photos.

Quel que soit l'endroit où cette petite pimbêche se cache, elle recevra mon cadeau empoisonné en plein cœur et s'étouffera avec. Rien ni personne n'empêchera l'information d'arriver jusqu'à elle, et Greg ne pourra pas déjouer ce plan parfait.

Je l'imagine déjà lisant mes mots, regardant mes photos, son cerveau comprenant lentement... sûrement... que la Terre entière sera bientôt au courant de la laideur de son corps et de la corruption de son âme, son cœur se déchirant en lambeaux sous le poids du désespoir. Le plaisir indicible que cette

image produit en moi est à la limite de la jouissance physique. Tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir assister au spectacle de sa vie qui bascule, en quelques secondes, dans le néant.

Je m'appelle Ava Brown, je viens de mettre en œuvre le crime parfait. Greg sera bientôt à ma merci et tout redeviendra comme par le passé, bien avant l'arrivée d'Annabelle Maury.

Chapitre 9

Un monde de volupté

Dimanche 17 mai

Greg passe et reçoit de nombreux appels. Il s'isole, comme s'il ne voulait pas que j'entende ses conversations. Pourquoi, soudain, tant de mystères ?... Peut-être est-ce le bureau ? Peut-être a-t-il des problèmes ? Mais alors, pourquoi ne pas m'en parler ? Je suis sa collaboratrice, je peux l'aider. Pourquoi ne fait-il pas appel à moi ?

Il est là, avec moi, disparaît une heure et revient comme si de rien n'était, puis repart encore. J'ai préparé le déjeuner et, si nous l'avons commencé à deux, il a très vite été happé par une énième communication qu'il a prise dans le petit salon. J'ai terminé mon repas seule. Il est revenu, deux cafés à la main. Nous les avons bus en silence, dans les bras l'un de l'autre, et la ronde des appels a repris.

Il est près de quinze heures, et cette journée n'en finit pas. Mon esprit a eu tout le loisir d'imaginer mille et un scénarios, dont le pire est qu'une femme soit à l'origine de ce ballet téléphonique. Le silence obstiné que Greg m'oppose m'angoisse terriblement.

Le voilà qui réapparaît tandis que je commence à faire nos bagages, dans la chambre de maître. Il s'avance d'un pas nonchalant, pieds nus.

— Tu peux me dire ce que tu fais ? dit-il, surpris.

— Notre week-end semble terminé. Visiblement, tu es surchargé de travail. Il est temps de rentrer.

Je prends un ton anodin, comme si la situation ne me pesait pas, comme si

je la trouvais normale.

— Nous sommes en vacances, Annabelle. Rien ne presse.

— Je le pensais, moi aussi, mais il semble que tu aies d'autres priorités. Que ce soit ton travail ou tout autre chose. De toute évidence, tu as d'autres chats à fouetter...

C'est officiel : je suis parfaite dans le rôle de la femme jalouse. Il s'approche de moi, ôte la pile de vêtements de mes mains et me serre contre lui en embrassant le sommet de mon crâne.

— Annabelle, j'ai un problème urgent à régler. Ensuite, je serai tout à toi.

— S'il s'agit du travail, je peux peut-être t'aider. Pourquoi me tiens-tu à l'écart ?

— Il ne s'agit pas du travail, mon ange. C'est d'ordre privé...

Je me dégage doucement et prends de la distance.

— Est-ce qu'il y a une autre femme, Greg ? Je peux comprendre que je ne te suffise pas. Je peux sans peine imaginer ta déception devant mes piètres progrès. Mais, s'il te plaît, ne me fais pas l'offense de me mentir. Pas après ce que nous avons vécu ensemble hier...

Les larmes me montent aux yeux. J'ai beau tenter de prendre tout cela à la légère, mon cœur frôle l'implosion à l'idée qu'il puisse en convoiter une autre. À grands pas, il fond sur moi, me prend dans ses bras, et m'étreint puissamment contre lui, tout en me couvrant de baisers.

— Comment peux-tu imaginer un seul instant que je puisse te délaisser pour une autre femme ? Je t'ai amenée ici pour me rapprocher de toi, pas pour t'éloigner.

Soudain, il me soulève et m'allonge au centre du lit. Il enlève son tee-shirt et vient s'étendre contre moi. Il m'attire à lui, me berçant doucement.

— Je sais parfaitement que nos petits jeux te rendent fou. Je ne suis pas idiote. Me caresser, me laisser te caresser, et puis tout arrêter d'un coup, ça doit être horriblement frustrant. Même pour moi, ça l'a été, alors je n'ose même pas imaginer ce que tu as ressenti. Tout cela est particulièrement injuste pour toi.

Il me fait taire, d'un doigt sur ma bouche et me sourit.

— Toi aussi, tu étais frustrée ? Tu aurais voulu que je continue mes caresses ?

— Je crois bien, oui... Tous ces papillons me rendaient folle, dis-je en riant, histoire de détendre l'atmosphère.

— Souhaites-tu que je reprenne là où j'en étais ?

Je le regarde fixement sans mot dire. Il est capable de lire en moi. Il connaît déjà la réponse.

— Et si, pour me faire pardonner mes absences, je t’offrais ton tout premier orgasme ?... chuchote-t-il, tentateur, à mon oreille.

Mes yeux s’ouvrent en grand sous le coup de la surprise et de l’excitation conjuguées. Mes pupilles doivent être dilatées et mon souffle court. Est-ce que je le veux ? Suis-je capable de vivre cela ? Puis-je le laisser faire, même si je doute qu’il y parvienne ?... Je veux bien tenter l’expérience, je veux davantage d’intimité.

Défaisant le nœud qui retient mon paréo, il élimine mon seul et unique vêtement et le laisse tomber au sol.

— Tu es magnifique !

Je renonce à le contredire et le regarde, un sourire aux lèvres.

Il se tourne sur le côté et me rapproche de lui, jusqu’à ce que nos torsos se touchent. Il me presse contre lui, une main sur mon postérieur qu’il caresse du plat de la main.

— J’adore tes fesses ! Elles sont si douces et si parfaitement rondes...

Puis, ses lèvres s’emparent des miennes. Sa langue impérieuse prend possession de ma bouche et son baiser se fait soudain urgent, passionné. Il n’a plus aucune retenue, il laisse s’exprimer son désir, sa fougue, et je n’en suis pas effrayée. Bien au contraire...

Doucement, il me repositionne sur le dos, tout en possédant ma bouche encore et encore. Ses doigts courent sur mon corps, de mes clavicules à mes cuisses, échauffant l’ensemble de ma peau, titillant mes terminaisons nerveuses. Ils s’emparent d’un sein, le flattent, le caressent, en pinçant doucement l’extrémité jusqu’à la faire durcir, tandis que sa bouche, délaissant la mienne, entreprend de faire subir le même sort à l’autre téton, le léchant, l’aspirant et le mordillant doucement. Je me tortille sous ses assauts. Ses caresses n’ont rien d’une agression. Elles me transportent, tandis que je mords ma lèvre inférieure pour tenter de faire taire les gémissements qui me montent aux lèvres.

— Laisse-toi aller, dit-il en soufflant sur le mamelon humide de ses baisers.

Il me torture ainsi pendant de lumineuses minutes, abandonnant parfois mes seins pour lécher mon ventre et faire tourbillonner sa langue sur mon nombril. Mon corps est secoué de soubresauts incontrôlables et, lorsque sa main s’aventure sur mon sexe brûlant, je ne peux empêcher mon corps de s’arquer sous le joug d’un mélange subtil de plaisir et d’appréhension. Doucement, son

pouce s'aventure entre mes lèvres, à la recherche de mon clitoris qu'il découvre sans peine. Je ne peux retenir un cri sans en reconnaître la cause : la sensation divine ou la crainte de ce qui va arriver ?

— Je n'irai pas au-delà des caresses. Regarde-moi, mon ange. Ne lâche pas mon regard. Je veux qu'à chaque seconde, tu saches à qui tu dois ton plaisir. Et je ne veux moi-même pas en perdre une miette.

Et tandis que je m'abandonne à Greg, à ses caresses, à l'amour vibrant que je peux lire dans ses yeux, je laisse les sensations m'investir, tourbillonnant dans mon ventre, enflant dans mon intimité et explosant dans une gerbe de plaisir intense qui me fait basculer dans un monde de volupté dont j'ignorais tout.

Je suis Annabelle et je découvre le plaisir, dans son expression la plus pure.

Chapitre 10

État de choc

Dimanche 17 mai

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que son expression, au moment où le plaisir l'a envahie. Ce curieux mélange d'extase, de peur légèrement teintée de honte, tandis qu'une larme dévalait la courbe de sa joue, m'a bouleversé. C'était un instant hors du temps, inestimable, impossible à reproduire, un pur diamant dans nos existences : voilà ce qu'était ce moment.

Elle dort dans mes bras. Comme à chaque fois qu'elle a dépassé l'une de ses limites, elle a plongé dans le sommeil. Elle évolue, elle change doucement et chacun de ces changements s'accompagne d'une phase de repli sur soi que je respecte scrupuleusement. Elle en a besoin. Alors, tandis qu'elle se réfugie dans son cocon de sommeil, opérant sa métamorphose, je la serre contre moi, son parfum titillant mes sens, celui de sa peau, de ses cheveux et, désormais, l'odeur subtile de son plaisir, aphrodisiaque puissant pour l'homme empli de désir que je suis.

Le Greg que j'étais ressent le besoin de s'enfouir en elle et de jouir de son corps. Celui que je suis devenu sait que l'attente sublimera ce moment pour nous deux. La différence réside très exactement en ces deux mots : « nous deux ». Je ne raisonne plus en individu, mais en couple. Ce constat qui m'aurait fait sauter au plafond, il y a quelques semaines encore, me ravit. Je suis en couple avec une fée, déversant sur moi sa poudre magique, jour après jour. Elle me donne des ailes.

Le téléphone et sa sempiternelle sonnerie me sortent de ma rêverie. Franck, sans doute. À regret, je l'écarte doucement de moi, la repose sur l'oreiller et embrasse son front. Je ne veux pas la réveiller. Je ne veux pas bouleverser le processus qui fait d'elle la femme qu'elle aurait dû devenir, il y a longtemps déjà.

Je récupère mon téléphone, descends au salon et décroche.

— Franck, je t'écoute, où en sommes nous ?

Un silence pesant, qui n'augure rien de bon, me répond.

— Écoute Greg, je ne peux que te conseiller de couper Annabelle du monde extérieur. Récupère son téléphone portable, débranche la connexion internet et emmène-la loin de toute civilisation.

Ava a réussi son coup. D'une manière ou d'une autre, elle a trouvé un moyen.

— Greg... Tu es toujours là ?

— Je suis là...

— La garce a fait en sorte que les photos et l'article inondent le net. J'ai beau faire le ménage, des dizaines de pages nouvelles naissent toutes les minutes. J'ai monté une équipe de nettoyeurs. Mais je ne me fais pas d'illusion, ça va trop vite. À partir du moment où ton nom a été associé à ces infos, ça s'est mis à flamber.

Je m'écroule dans un fauteuil et allume l'immense écran multimédia à commandes vocales qui orne le mur du grand salon.

— Greg Delcourt Annabelle Maury, dis-je pour lancer la recherche.

Google déverse des centaines de pages datant toutes de moins d'une heure. Les photos, par dizaines, s'affichent devant mes yeux. Les gros titres qui les accompagnent sont plus tapageurs les uns que les autres :

« *La maîtresse du multimillionnaire Greg Delcourt sous toutes les coutures* », « *Greg Delcourt, un homme à femmes* », « *Annabelle Maury, une femme sous influence* », « *La compagne de Greg Delcourt se mutilerait* », « *Annabelle Maury : la rançon d'une liaison sulfureuse* »...

J'arrête là mes recherches. Non seulement on la décrit comme une femme déséquilibrée, mais on suggère désormais que je la pousserais dans la dépravation et la drogue. J'ai envie de vomir. J'éteins l'écran. J'en ai bien assez vu pour me rendre compte que nos vies viennent de basculer.

— Que peut-on faire contre ça, Franck ?

— Vous terrer dans un coin, le temps que les hyènes trouvent une autre cible.

— Ce n'est pas mon genre, et tu le sais très bien. Je ne suis pas homme à fuir !

— C'est exact, Greg, mais tu n'es plus seul aujourd'hui. Tu sauras combattre ça, garder la tête haute et faire taire la harangue populaire, mais Annabelle ? Tu crois vraiment qu'elle le supportera ? Les paparazzis à chacun de ses pas, les insultes, les mensonges que l'on écrit sur elle ?

Il marque un putain de point.

— D'autant qu'il y a un autre véritable problème...

— Dis-moi ?

— J'ai bien peur que tout ce bruit autour d'elle ne rameute pas que des paparazzis et des curieux...

— Parle clairement. Je ne me sens pas d'humeur à jouer aux devinettes, Franck.

— Toutes ces cicatrices, que l'on voit parfaitement sur les photos, sont l'œuvre de quatre cinglés qui courent actuellement dans la nature. Je ne suis pas sûr qu'ils apprécient de voir leur travail exposé en pleine lumière. D'autant que j'ai fait des recherches afin de localiser d'autres victimes, mais je n'en ai retrouvé aucune. Pas une seule...

— C'est impossible, ils étaient trop organisés pour en être à leur coup d'essai !

— Je ne suis pas en train de te dire qu'Annabelle était leur première victime, Greg. Je te dis que je n'en ai retrouvé aucune qui soit encore en vie pour en parler...

Nos existences sont en train de virer au cauchemar. Je me rends soudain compte que mon corps se balance légèrement d'avant en arrière. Je frôle l'état de choc. Les pensées se bousculent dans ma tête, déferlant à la vitesse de la lumière, se télescopant, explosant en milliers d'étincelles qui menacent de mettre le feu à ce qui reste de ma raison.

J'essaie de faire le tri dans les informations, et la conclusion qui en ressort est loin d'être brillante : Annabelle est en danger, en double danger. Son intégrité psychique et physique sont sur la sellette, et hormis se réfugier au Pôle Nord ou au milieu de ce qui reste de la Forêt Vierge, je ne vois pas comment nous allons nous sortir de ce guêpier.

Savoir que la femme que j'aime risque sa vie et sa raison dans cette affaire me donne le coup de fouet dont j'avais besoin pour reprendre les rênes.

— Franck, nous sommes en danger ici. L'agence à qui j'ai loué la villa, les domestiques, n'importe qui peut dévoiler notre position. Tu dois nous trouver

un endroit avec tout le matériel nécessaire pour agir dans l'ombre. Et surtout, un endroit suffisamment protégé pour qu'Annabelle ne risque rien.

— Donne-moi une heure et je te trouve le bunker le plus high-tech et le plus sécurisé de ce continent. Tu comptes lui dire ce qui se passe ?

— Je n'ai pas le choix. Peut-être que si je le lui explique, elle arrivera à faire face...

— Mes gars sont toujours sur Ava. Tu as des consignes pour eux ?

— Qu'ils se tiennent prêts. Nous allons prendre grand soin d'Ava Brown. Son sort sera scellé avant la fin de cette journée, fais-moi confiance.

Franck apprécie ma réplique en connaisseur et promet de me rappeler dans moins d'une heure pour me donner les coordonnées de notre futur lieu de repli. Il n'est bien entendu pas question de nous terroriser, mais plutôt de réfléchir à une stratégie qui nous permettra de sortir de cette impasse. Et puis, surtout, j'ai un compte à régler.

Je m'appelle Greg Delcourt et je ne doute pas que mon nom sera la dernière chose à laquelle Ava Brown songera, au moment de découvrir le sort que je lui réserve.

Chapitre 11

Terreur

Dimanche 17 mai

Je me réveille, seule dans le grand lit de Greg. Il est sans doute retourné à son téléphone et à ce problème privé qu'il doit résoudre. Il m'a certifié qu'il ne s'agit pas d'une femme et je le crois. Il ne m'a pas reproché d'être jalouse. Je crois même que, d'une certaine façon, il a aimé que je le revendique comme étant mien. Et puis, pour me rassurer, il m'a fait don d'un cadeau incroyable.

Nue sous la couette qu'il a vraisemblablement remontée sur moi, je songe à ces instants merveilleux que nous avons partagés, à ce qu'il m'a donné, sans rien attendre en retour. Et peut-être plus que tout, à son regard vrillé au mien, alors que le plaisir me submergeait, pour la toute première fois de ma vie. Dans mon brouillard, tandis que je perdais toute notion du temps et de l'espace, je me suis perdue dans ce regard-là. Il y avait dans ses yeux un mélange d'amour et de fascination qui m'a fait chavirer encore davantage. Je me suis sentie belle, aimée, vénérée.

J'ai fait l'expérience de l'orgasme, comme on en parle dans les livres que j'ai lus, profondément sceptique devant une chose qui me semblait être de l'ordre du fantasme. Pourtant, cette chose existe bel et bien. Elle n'est pas née de la violence, mais bien de la douceur, de l'amour, de cette chose inexplicable qui peut naître entre deux êtres, dont Greg m'a si souvent parlé. Je me suis laissée aller dans ses bras, je lui ai offert ma confiance et la récompense a été à la hauteur du sacrifice.

Je crois bien que je suis heureuse. Je n'aurais jamais imaginé qu'une telle chose puisse m'arriver, à moi. Je pensais ma vie terminée, je ne me voyais pas le moindre avenir et voilà que, soudain, Greg Delcourt surgit dans ma vie. Je ne dirai pas que tout fut simple. Il vaudrait peut-être même mieux parler de chaos. Mais, contre toute attente, le chaos a engendré la lumière, dans laquelle je baigne à cet instant, bienheureuse créature flottant au milieu de l'immensité.

J'ai un avenir ! J'ai rencontré un homme incroyable qui m'aime telle que je suis et qui me conduit vers une reconstruction lente et néanmoins gratifiante, me donnant peu à peu les armes pour me battre, me montrant comment les utiliser, me guidant dans la voie de la guérison, à pas mesurés, en sécurité dans le creux de ses bras. Puis-je envisager que les années noires soient enfin derrière moi ?

Je n'ai soudain qu'une hâte : le retrouver. Un coup d'œil sur mon téléphone portable m'indique qu'il est près de 20 heures. Un bon repas devrait le rasséréner, après cette journée compliquée. J'espère intérieurement que ses problèmes sont résolus et que nous allons pouvoir profiter de la soirée. Impatiente à cette idée, je m'habille rapidement, lorsque le bip typique de l'arrivée d'un message m'arrête. Je suis tentée de le laisser là où il est et puis je me résous à vérifier qu'il ne s'agit pas de quelque chose d'important.

Il s'agit d'un numéro masqué. Ce petit mystère pique ma curiosité et j'ouvre le SMS :

« On dirait bien que tu es découverte, Annabelle. Ton petit manège n'est désormais plus un secret. Le monde entier sait qui tu es... »

Un lien termine ce message hostile. J'hésite un instant. Le message en lui-même me fait déjà bien assez peur. Et puis, mue par une curiosité malsaine, je clique.

Une page s'ouvre instantanément. Le gros titre me saute au visage : *« Annabelle Maury, la maîtresse du multimillionnaire Greg Delcourt, aurait plongé dans la dépression et la dépendance »*.

Sans comprendre ce que je vois, je fais défiler des photos de moi. Elles me montrent endormie, quasi nue dans le lit de Greg. De gros plans détaillent chacune des cicatrices qui constellent mon corps. Je ne me regarde jamais dans la glace, je connais les marques, je sais qu'elles sont là et parfois j'en regarde certaines, mais je n'ai jamais eu une vue d'ensemble. C'est la première fois. Et ce piteux spectacle n'est pas le reflet du miroir, dans l'intimité de ma salle de bain, mais bien une mise au jour, à la vue de tous. Je ne me sentirais pas plus mal si j'étais totalement nue en place publique, au milieu d'une foule démesurée.

Je parcours le texte qui illustre les photos et me liquéfie, au fur et à mesure de ma lecture. L'auteur me dépeint comme une pauvre fille, anorexique, dépendante, sous le joug d'un tyran qui m'utilise comme un jouet sexuel, cherchant le réconfort dans l'automutilation et la cocaïne. Les tremblements qui m'étreignent se font de plus en plus violents, tandis que je découvre que Google renvoie à des centaines de pages, plus immondes les unes que les autres, certaines m'imaginant un couteau aiguisé à la main, me lacérant le corps dans une crise de démence, d'autres dépeignant des scènes sadomasochistes où Greg me torture, écrasant le bout de ses cigares sur ma peau. Une nausée violente me précipite dans la salle de bain. Assise par terre, agrippée à la porcelaine des toilettes, je vomis de manière incoercible. C'est ainsi que doit être ma vie, j'imagine. Une longue descente aux enfers, parfois ponctuée de moments de répit qui ne rendent que plus atroce la reprise de la chute.

La source enfin tarie, je me lève péniblement et fais couler le robinet du lavabo, aspergeant mon visage et rinçant ma bouche. Je me regarde un instant dans la glace. Ma peau est livide, des cernes bleutés soulignent mes yeux, mes cheveux en désordre me donnant l'air d'une folle.

Je n'arrive pas à imaginer ce que sera ma vie, maintenant que tout le monde me voit telle que je suis. Les gens vont vouloir comprendre ce qui se cache derrière les cicatrices, ils vont chercher, fouiller, et peut-être quelqu'un arrivera-t-il à déterrer mon secret. Et si...

C'est à cet instant que je sens mon destin basculer.

« Si tu dis quoi que ce soit sur notre escapade, nous reviendrons et ce qui s'est passé ici te paraîtra incroyablement doux, à côté de ce que nous te ferons subir, avant de te tuer et de tuer toute ta famille. »

ILS vont revenir ! ILS vont voir ces photos et ILS vont revenir pour terminer le travail. Toutes ces années passées à mentir sur mes souvenirs pour nous protéger d'EUX n'auront servi à rien.

Qui que soient les personnes qui ont écrit ces horreurs, qui ont pris ces photos, ils n'imaginent pas ce qu'ils ont déclenché. Les enfers vont s'ouvrir et les démons vont en jaillir, plus assoiffés de sang que jamais, plus avides de tortures et de hurlements. Mes hurlements.

Alors, comme une condamnée montant à l'échafaud, je sors sur le balcon de notre chambre et emprunte l'escalier de pierre qui mène au toit terrasse, deux niveaux plus haut, juste au-dessus de la grande salle de sport du deuxième étage.

Je m'appelle Annabelle Maury, je ne sais pas grand-chose, mais s'il en est

une dont je suis sûre, c'est bien celle-là : je ne les laisserai pas recommencer.

Chapitre 12

Au bord du vide

Dimanche 17 mai

Je dois me résoudre à aller lui dire la vérité. Je n'ai pas été capable d'éviter tout cela. Mais je peux encore la protéger, d'elle-même et des autres. Je vais la serrer dans mes bras, lui murmurer les mots qui rassurent, lui redonner espoir et nous allons nous battre ensemble. Car je vais faire en sorte de l'impliquer dans la riposte. Elle ne doit pas rester passive devant l'adversité, elle doit devenir l'instrument de son propre sauvetage et je vais m'en assurer. Annabelle n'est plus la fragile créature qui a sombré en me voyant avec Camille. Elle a beaucoup changé, beaucoup évolué et je me plais à penser que ma présence près d'elle la rend plus forte chaque jour.

Elle n'est pas dans notre lit. Un rapide tour dans la salle de bain m'apprend qu'elle a été malade. Je retrouve son téléphone portable, sur le sol, près des toilettes. Elle ne s'en sépare jamais. Je frémis à l'idée de ce qui s'est passé la dernière fois que j'ai retrouvé son téléphone abandonné.

Un rapide survol du contenu de son smartphone me plonge dans le désarroi. Un SMS, reçu il y a quelques minutes, d'un numéro masqué, lui dévoile le pot aux roses. Je n'ai pas le moindre doute concernant l'expéditrice : Ava ! Mon sang se glace lorsque je déroule l'historique internet du portable qui regorge de pages relatant sa soi-disant folie, montrant les photos de son corps martyrisé. Elle sait !

Bon sang ! Où est-elle ? Elle n'est pas descendue, je l'aurais vue de là où j'étais. Elle ne peut être qu'à cet étage. Un frisson me parcourt lorsqu'un

courant d'air froid vient balayer la chambre. Le bruit mat des rideaux frappant la baie vitrée attire mon attention. La porte fenêtre menant sur le balcon privatif de la chambre est grande ouverte et le tissu épais s'y engouffre en claquements répétés.

Je repousse les rideaux et emprunte le chemin qui mène au balcon qui fait quasiment tout le tour de la maison. Annabelle n'y est pas. Je suis sur le point de faire marche arrière pour fouiller, une à une, chaque pièce de cet étage, lorsque je distingue, à quelques mètres de moi, sur le teck qui revêt le sol, un léger scintillement. En m'approchant, je découvre le petit bracelet à breloques qu'elle ne quitte quasiment jamais, ultime cadeau de son père, avant que sa vie ne bascule. Je le ramasse et le laisse glisser entre mes doigts, regardant, un peu plus loin, la montée qui mène à la salle de sport, un niveau plus haut. Annabelle n'est pas une sportive, je l'imagine mal allant se défouler sur le tapis de course ou soulevant rageusement des haltères.

Dans la pénombre, au-dessus de moi, je perçois un mouvement léger, qui me fait frémir. Je lève doucement la tête : une paire d'orteils dépasse du rebord du toit terrasse, deux niveaux plus haut.

Comme un fou, je me précipite vers la travée qui mène aux étages supérieurs, laissant derrière moi la salle de sport pour me diriger vers le petit jardin japonais qu'abrite le toit de la villa. Lorsque je débouche dans ce petit paradis zen, je découvre Annabelle, debout en équilibre précaire sur le bord de la terrasse. Elle est en larmes et prononce tout bas des mots que je ne comprends pas et qui semblent se bousculer entre ses lèvres.

— Annabelle... mon ange... mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ne t'approche pas de moi, dit-elle au milieu d'un long sanglot.

— Ma puce... Tu me fais peur. S'il te plaît, recule de quelques pas, nous allons discuter.

— Tu ne comprends pas...

— Je suis tout prêt à t'écouter mon amour.

— Tu ne peux rien faire pour moi, Greg... ILS vont me retrouver !

— Je te protégerai.

— Tu ne comprends pas ! crie-t-elle, hors d'elle. ILS vont revenir, Greg ! ILS vont revenir, POUR MOI ! Et ce qu'ils me feront sera tellement pire que ce qu'ILS m'ont déjà fait que je n'arrive même pas à imaginer à quoi ça ressemblera. ILS sont fous, Greg. Leurs esprits pervers sont capables d'imaginer tellement d'horreurs que je sens déjà la douleur déferler sur moi. Je m'entends déjà hurler, Greg ! Et ILS me feront hurler, sois-en sûr, des jours

durant, me faisant passer de vie à trépas dans une lente, une très lente agonie.

Elle tremble de la tête aux pieds et se rapproche encore un peu plus du vide. Elle va sauter d'un instant à l'autre.

— Toi et moi allons partir, ce soir. Nous allons nous rendre dans un endroit sûr d'où nous pourrions régler le problème et te tenir en sécurité. Je ne laisserai personne te faire le moindre mal, Annabelle, jamais !

— Je sais de quoi ILS sont capables, Greg. Tu ne sais pas, tu ne sais rien d'EUX. Tu crois savoir, mais tu ne sais pas. Ne me demande pas d'y retourner, je ne VEUX pas revivre ça !

Elle hurle, en proie à une terreur indicible, vacillant sous le poids de la terreur. C'est vrai, je ne sais pas grand-chose, sauf peut-être ce que mon esprit a bien voulu imaginer, se basant sur ses blessures, sur ses cauchemars et sur ce que je connais de la folie humaine et des bas instincts masculins.

— Je ne laisserai personne t'approcher, ni te toucher, dis-je dans un sifflement, mes dents serrées à m'en faire mal à la mâchoire. C'est vrai, je ne connais rien de ces monstres et je ne connais pas non plus l'étendue de tes souffrances, mais ce que je sais c'est que plus personne ne te fera le moindre mal. Je suis prêt à tuer quiconque essaiera !

Elle tourne son visage trempé de larmes vers moi. Dans l'obscurité du soleil couchant elle tente de juger de mes capacités à lui éviter l'enfer. Dans mon regard, elle doit pouvoir lire ma résolution à la protéger jusqu'au bout. Elle se balance dangereusement d'avant en arrière et puis elle lâche :

— Je ne veux pas mourir, Greg. Je veux être avec toi...

— Alors viens, ma puce, lui dis-je en tendant ma main vers elle. Je ne vais pas te lâcher un seul instant. Toi et moi nous allons traverser cela ensemble et nous allons vaincre, je te le promets.

Ses yeux, embués de larmes, désespérés, s'accrochent aux miens comme à un radeau providentiel.

— Tu n'es plus la jeune femme fragile de notre rencontre, Annabelle. Tu as incroyablement changé, tu es plus forte désormais. Tu ne dois plus réagir en victime, mais en battante. Tu ES une battante. Tu ne le vois pas encore, mais, moi, je le vois. Ne laisse pas un soi-disant destin décider pour toi. Tu peux changer la donne. Rien n'est encore écrit. Je t'aime plus que tout et ma vie sans toi n'aurait pas le moindre sens. Alors, si tu veux sauter, je sauterai avec toi. Mais si tu veux vivre une longue vie avec moi, si tu veux partager ce bonheur avec moi... si tu m'aimes...

— Oui, je t'aime, je t'aime tellement...

— Alors, viens dans mes bras, mon amour. C'est là qu'est ta place.

Lentement, un pas après l'autre, elle s'éloigne du bord de la terrasse, puis pivote jusqu'à se trouver face à moi. Je lui ouvre mes bras. Elle s'y précipite.

Je m'appelle Greg Delcourt. Je serre contre moi l'amour de ma vie. Cette vie n'a de sens qu'auprès d'elle. Nous nous apprêtons à livrer ensemble plusieurs batailles, dont nous ne sortirons sans doute pas indemnes, mais assurément plus forts que jamais.

Chapitre 13

Bob Rayerson

Dimanche 17 mai, 01:45

À 21:32, très exactement, nous sommes passés à l'action. J'ai rejoint mes gars aux alentours de 21 heures, dans la fourgonnette où ils faisaient le guet. Ava Brown était entrée dans ce restaurant italien à 19:45. Pablo, vêtu de son plus beau costume, chic sans en faire trop, lui avait emboité le pas et s'était installé à une petite table, à l'écart, histoire de ne pas la perdre de vue.

À 21:25, il avait donné le signal qui nous indiquait qu'elle réglait l'addition.

À 21:28, elle poussait la porte et se dirigeait vers sa voiture, garée juste à côté de notre véhicule qui faisait obstacle à tout regard indiscret venant de la rue.

Lorsqu'elle a actionné l'ouverture des portières, nous sommes passés à l'attaque. Faisant coulisser la porte de la fourgonnette, je l'ai saisie par la taille, une main sur sa bouche, et l'ai entraînée dans le van. Elle n'a pas eu le temps de réagir, elle n'a pas poussé un cri. Les portes se sont refermées sur elle. Une injection de Rohypnol en intramusculaire, un bâillon pour l'empêcher de crier et des menottes pour immobiliser ses bras dans son dos et le tour était joué. En quelques minutes, la redoutable Ava sombrait dans l'inconscience.

Tandis qu'un de mes gars prenait le volant de sa voiture pour aller la garer devant son domicile, comme si elle était rentrée sans encombre, nous roulions tranquillement vers son lieu de détention provisoire, identifié sous le nom de

code : planque B. Pendant que nous mettions la main sur le colis, une autre équipe prenait Annabelle Maury et Greg Delcourt en charge et les acheminait par hélicoptère dans la planque A. Tout le matériel demandé par Greg y avait été déployé. Les mesures de sécurité avaient été mises en place, facilitées par le fait que les lieux ne sont accessibles que par la voie des airs. Située dans les montagnes de l'Aquila, en Italie, cette villa fortifiée, autrefois quartier général d'une des branches de la mafia italienne, est l'endroit parfait pour assurer la protection d'Annabelle et servir de centre des opérations. La planque A et la planque B sont distantes d'une cinquantaine de kilomètres. Greg pourra donc mener à bien l'opération Brown. Je ne sais pas encore ce qu'il a prévu, mais je n'aimerais pas être à la place de cette garce. Greg est un type bien, il ne verserait pas le sang d'une femme, aussi félonne soit-elle, mais la mansuétude n'est pas non plus son fort.

Il est arrivé il y a quelques minutes, accompagné de Bob Rayerson, venu en droite ligne d'Atlanta, au terme d'un vol de dix heures.

Bob est l'ex-patron d'Ava. Il est également celui à qui elle vendait les informations qu'elle subtilisait à Delcourt Ingénierie. Heureusement, j'avais rapidement découvert ses manigances et, avec l'assentiment de Greg, j'avais pu détourner les données et les avais manipulées avant de les renvoyer à leur destinataire. Nous avons pris soin de lui livrer, malgré tout, quelques renseignements parfaitement exacts, afin de ne pas risquer de le voir découvrir la supercherie.

Le coup de maître fut d'introduire, au dernier envoi d'Ava, un virus informatique qui avait mis hors-service le matériel high-tech que Bob Rayerson avait acquis, en s'endettant jusqu'au cou. Son pari aurait pu être payant, c'était un sacré coup de poker. Mais mon virus avait détruit les perspectives d'avenir lucratives de l'Américain.

Greg avait prit contact avec lui, dès le renvoi d'Ava, et lui avait mis le marché en main : soit il mettait au jour les magouilles et l'espionnage industriel, soit Bob lui vendait sa société, ainsi que le matériel hors-service, pour une somme plus que raisonnable, vu la situation. Le P.-D.G de Rayerson and Co avait été un homme sage et avait consenti à vendre son entreprise, désormais en banqueroute. Il s'en sortait somme toute plutôt bien et avait songé que Delcourt Ingénierie se casserait les dents sur les décombres fumants.

Ce qu'il ignorait, c'est que son précieux matériel innovant n'avait pas été détruit, mais bel et bien contaminé par un virus informatique de ma composition qui avait, bien entendu, son antidote. Greg avait profité de son entretien avec Rayerson pour lui mentir au sujet de la responsabilité d'Ava

Brown dans la détérioration de son précieux matériel. Il l'avait décrite comme une arriviste, assoiffée d'argent et de pouvoir, qui avait tenté de jouer sur les deux tableaux, ce qui était finalement loin d'être faux. Elle l'avait bien cherché.

L'ex-patron floué avait juré de se venger de cette trahison et, ne pouvant s'en prendre à Greg qui rachetait ses avoirs et le sauvait de la faillite personnelle, il avait reporté sa haine sur son ex-collaboratrice. Rayerson n'était pas un enfant de chœur, nous le savions. Ses activités secondaires, dans différents domaines plus que douteux, ne nous avaient pas échappé. Il fallait le manipuler comme un bâton de dynamite. Il était capable du pire.

Lorsqu'Ava a fomenté son plan ignoble pour éliminer Annabelle, elle a franchi une limite que Greg ne pouvait tolérer. Il a alors repris contact avec Bob et lui a proposé de la lui livrer. Il a toutefois été très clair : son sang ne devait pas être versé. Quelle que fût la punition infligée par l'Américain, il ne devait pas exécuter la vipère, sous peine de voir Greg se retourner contre lui. Celui-ci était empli de haine, mais pas au point de se rendre complice d'un assassinat, bien que je le soupçonne d'être capable du pire comme du meilleur concernant Annabelle Maury. Pour le reste, Bob avait carte blanche. Une seule condition : faire en sorte qu'elle ne remette jamais un pied en France et que, où qu'elle soit, elle ne puisse plus jamais nuire à qui que ce soit.

Rayerson avait adoré le concept et s'était finalement réjoui de lui donner un châtiment à la mesure de ses crimes. Même s'il aurait volontiers enseveli son corps sous une chape de béton, la perspective de la voir payer et payer encore avait également son charme. En arrivant sur les lieux de détention de la traîtresse, accompagné de Greg, il avait eu tout loisir d'envisager différentes manières de faire regretter à Ava son double jeu.

Le voyage depuis Rome avait été légèrement inconfortable. Au beau milieu de la nuit, on lui avait bandé les yeux, afin de préserver la confidentialité des lieux. Il s'était prêté, de bonne grâce, à cette petite contrainte, tant son excitation était intense à l'idée d'exercer sa vengeance.

— Alors, Greg ! Où est notre petite protégée ? J'ai hâte de lui présenter mes hommages...

Greg s'est alors retourné vers moi et, dans un sourire froid, il a dit :

— Nous te suivons, Franck. Conduis-nous à cette chère Ava Brown.

Je m'appelle Franck Merlin. Je suis aveuglément Greg dans chacune de ses entreprises, car elles sont toujours motivées par une volonté farouche de se hisser au sommet sans laisser de cadavres derrière lui. Aujourd'hui, je découvre un homme prêt à tout pour protéger son bonheur et je n'en ressens que plus de fierté.

Chapitre 14

Résidence surveillée

Lundi 18 mai, 01h45

Greg est parti à un mystérieux rendez-vous, il y a moins d'une heure et son absence me pèse. Il a eu beau m'avoir rassurée, bercée, je ne me sens en sécurité qu'auprès de lui.

J'ai cru, un bref moment, que la solution à tous mes problèmes se trouvait dans le renoncement, mais Greg m'a aidée à me rendre compte que cette option n'en est pas une. Quand j'y réfléchis bien, ils m'ont tout pris : ma famille, mes amis, mes études, mon avenir. Ils m'ont volé ma vie. Je ne peux en plus me dépouiller de ce que j'ai laborieusement construit depuis quelques semaines avec Greg.

Et pourtant, sauter dans le vide aurait été tellement plus simple. Le néant, la fin des souffrances morales que j'endure, jour après jour, depuis tellement longtemps, la fin des cauchemars, des souvenirs, des démons. C'était tellement tentant.

À l'esprit me montent des images de bonheur, des sourires, des baisers, des caresses, des fous rires même partagés avec Greg pour des choses futiles qui nous plongent dans ces hurlements de rire, secoués de spasmes, qui font avaler de travers, tousser, au milieu de larmes de joie, perlant à nos yeux de manière complètement incontrôlable.

Je veux ce bonheur par-dessus tout. Avec lui. Je ne peux renoncer à ces instants de félicité. Quand bien même ils sont entrecoupés de larmes, de

cauchemars, de peurs, ils sont ma raison d'être, le radeau auquel je me raccroche, quand tout autour de moi semble s'effondrer. Greg est ma joie de vivre, mon souffle de vie, ma source d'espérance. Il m'arrime dans la réalité, m'empêchant, autant que possible, de dériver dans un passé qui devrait être à jamais révolu.

Lorsque j'étais petite fille, blottie contre mon père qui me traitait comme une princesse, je pensais que le monde résidait dans ses bras, qu'il me protégerait toujours, qu'il était mon prince et que mon avenir était auprès de lui, pour toujours, dans sa chaleur et son rayonnement. Il en va ainsi, parfois, de la relation père-fille, de cet amour immodéré que portent les petites filles à leur papa, de cet instinct de protection farouche qui imprègne les pères lorsqu'il est question de leur fille.

Et puis, l'adolescence déboule avec son lot de bouleversements physiques et hormonaux et l'enfance s'envole soudain, emportant le prince et la princesse et balayant le château de conte de fées. Toute sa vie d'adulte, on cherche à reproduire cette relation fusionnelle et, parfois, on découvre que le monde peut résider dans d'autres bras...

J'ai découvert le monde qui est à présent mien dans les bras de Greg. Il est tout à la fois mon prince, mon château-fort, mon refuge, ma part de bonheur dans un univers que je pensais perverti et à tout jamais perdu pour moi. Il m'a appris que cet éden vaut la peine de se battre, qu'un homme peut aimer une femme sincèrement, sans pour autant vouloir lui piller tout ce qu'elle a. Il m'a montré que l'image que je me faisais du sexe masculin était erronée, fondée sur ma propre expérience que j'ai élevée en vérité universelle. Jour après jour, il me prouve que cet amour existe, que la tendresse, les caresses, les baisers qui l'accompagnent le rendent plus savoureux et que le plaisir charnel peut exprimer, mieux que des mots, cet engagement puissant qui lie deux êtres, loin de la souffrance que je pensais inexorablement liée à la sexualité.

J'ai vécu en enfer, de longues années, et je ne suis pas prête à renoncer à la part de paradis qui m'est offerte, grâce à lui.

Un bruit inconnu me sort soudain de ma rêverie et me replonge dans mon présent chaotique. Pour me rassurer, je vérifie que les fenêtres sont parfaitement closes. La porte de notre chambre est fermée à double tour. À mon cou, se balance la petite clé dorée qui me protège du monde extérieur. En partant, Greg a fermé de son côté, respectant ce rituel qui m'apaise. Sa petite clé dorée est dans la poche de son jean ou peut-être dans celle du blouson de cuir marron qu'il a enfilé, juste avant de me laisser, sur un doux baiser.

— Tu es en sécurité ici, mon ange. Je ne serai pas absent longtemps. Je dois

régler ce problème une fois pour toutes. Lorsque ce sera fait, je reviendrai t'enlacer tendrement, mon corps et le tien, blottis l'un contre l'autre, dans ce grand lit qui sera notre royaume, pour les quelques jours à venir.

Il m'a souri tendrement et j'ai cru voir briller dans son regard une étincelle de malice, promesse de mille et un délices.

— Demain, toi, moi et Franck, nous lancerons l'assaut. Nous allons guillotiner ces rumeurs grotesques, rétablir notre vérité et la faire éclater au grand jour. Ensuite, si tu te sens prête, il faudra me raconter tout ce dont tu te souviens concernant tes agresseurs.

— Mais...

— Ma puce, tu n'as peut-être pas tort lorsque tu dis que ces images pourraient parvenir jusqu'à eux, où qu'ils soient. Je dois envisager qu'ils puissent ressurgir, même si les risques sont infimes. Mais si nous ignorons tout d'eux, si nous n'avons pas un portrait-robot de chacun d'eux, nous ne pourrons jamais les identifier. Si tu ne veux pas être la proie, tu dois devenir le chasseur. Nous allons les débusquer et veiller à tout connaître d'eux. Ce ne sera pas facile pour toi, j'en ai parfaitement conscience. Il te faudra faire appel à des souvenirs qui dorment au fond de toi et que tu ne désires pas réveiller. Je le comprends, mon ange. Mais nous n'avons pas d'autre alternative. Devons-nous attendre, prisonniers de cette forteresse, qu'ils nous trouvent les premiers ? Je ne sais pas pour toi, mais je préfère avoir un coup d'avance sur eux... voire même plusieurs.

Il m'observait avec tellement d'intensité, de résolution dans le regard, ses sourcils froncés, son œil bleu incisif et glacial, témoin de la haine qu'il ressent pour chacun d'eux, son œil noisette, plein de chaleur et d'empathie, anticipant mes peurs avec tendresse. Je sais qu'il a raison. Je ne peux pas être une proie toute ma vie. Les choses doivent changer.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir verbaliser cela. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée que tu connaisses les détails...

— Que crains-tu exactement ?

J'hésite longuement, puis, dans un soupir mêlé de résignation et d'appréhension, j'avoue :

— J'ai peur de te dégoûter à jamais de moi.

Oh, bon sang ! Comment me regardera-t-il quand il saura tout ce qu'ils m'ont fait ? Lui à qui je suis toujours incapable d'abandonner mon corps, comment pourra-t-il accepter que d'autres m'aient dévastée de toutes les manières possibles ? Comment pourrais-je espérer qu'il veuille encore de

moi, qu'il puisse encore me désirer ? Car, même si je n'arrive pas encore à me donner à lui, j'ai besoin de savoir qu'il me veut plus que tout.

Ses deux mains ont glissé sur mes joues, ses pouces caressant le lobe de mes oreilles, et, plongeant ses yeux dans les miens, lisant en moi comme dans un livre ouvert, il m'a dit :

— Quoi qu'il ait pu se passer là-bas, quoi qu'ils t'aient fait, quelles que soient les pratiques qui ont été les leurs, rien de tout cela n'existe entre nous. Ce que nous allons vivre ensemble toi et moi, l'amour que nous allons partager, les caresses que nous échangerons, la manière dont nous ferons l'amour, tout sera totalement neuf. Pour ce qui me concerne, tu es vierge. Et c'est ainsi que j'ai l'intention d'aborder notre première fois : comme si c'était ta première fois. Et ça le sera. Le regard que je porterai sur ce que tu raconteras n'influera en rien sur notre relation amoureuse, ni sur notre expérience charnelle commune. Je te le promets. Crois-moi, j'ai déjà imaginé le pire. Rien de ce que tu diras ne changera ce que je ressens pour toi : ni les sentiments ni le désir qui m'habitent à chaque seconde passée près de toi.

Il m'a longuement embrassée, avec la vénération dont il fait souvent preuve, comme si j'étais la chose la plus précieuse en ce monde. Et puis, il est parti, en tournant la clé dans la serrure, pour que je me sente en sécurité.

Je m'appelle Annabelle Maury. Je suis la princesse en haut de la tour, et mon prince, chevauchant sur son blanc destrier, viendra me délivrer et m'emportera dans son château majestueux, où nous vivrons heureux pour les siècles des siècles.

Chapitre 15

Ava Brown

Lundi 18 mai 01h45

Ava est recroquevillée sur un lit de fortune, dans une petite pièce aveugle, rudimentairement meublée. Un halo de lumière glauque balaye la pièce à notre entrée. Immédiatement, elle tente de se relever, mais retombe lourdement sur le matelas, encore sous l'effet de la drogue. En d'autres temps, je n'aurais sans doute pas cautionné de telles méthodes, mais nous n'avions pas d'alternative. Ava est allée beaucoup trop loin.

En la regardant, l'air revêche, pelotonnée contre le mur, je me demande ce qui a bien pu nous mener ici. Comment Ava Brown, une femme brillante, belle, reconnue par-delà les frontières pour ses travaux, a-t-elle pu devenir cette femme haineuse, prête à toutes les compromissions pour garder son ascendant sur moi. Quand les choses ont-elles dérapé ?

J'ai désiré cette femme. J'ai exploré son corps, expérimenté ma sexualité sous sa direction éclairée et, même si, aujourd'hui, je me rends parfaitement compte qu'il n'était pas question d'amour, j'ai un temps songé à l'épouser. Je ne me souviens plus pourquoi, aujourd'hui. Je regarde son air misérable, et j'ai soudain presque pitié d'elle.

Derrière moi, sortant de l'obscurité, Bob Rayerson croise les bras sur sa poitrine et lui jette un regard dur. Quels sont ses projets la concernant ? Dois-je faire en sorte que la peine soit plus légère ? Ava est-elle en mesure de faire amende honorable et de regretter ses actes ?

Elle frémit à l'arrivée de Bob. Je l'imagine soudain fragile, face à deux hommes qui lui veulent visiblement du mal. Je sonde son regard, à la recherche de la crainte que nous lui inspirons peut-être, guettant les supplications dans ses yeux, les regrets, le repentir sincère ou simplement un semblant d'acceptation de ses fautes.

Et puis, je songe à mon ange face à ses bourreaux. J'imagine son corps tremblant, sa pureté bafouée, la douleur, la terreur, et surtout sa totale innocence face à ces chacals s'enivrant de sa peur comme d'un élixir précieux.

Mon sang bout dans mes veines. Non ! Ava n'a rien à voir avec Annabelle. Si elle frémit, c'est de colère et de haine, prête à cracher son venin encore et encore, à nous sauter à la gorge, à la première occasion. Ava n'a plus d'humain que le nom.

— Bonsoir, Ava. Comment te sens-tu ? dis-je sur un ton plus froid que je ne le voudrais.

— Comment crois-tu que je me sente ? J'ai été enlevée, droguée, menottée et traînée ici comme une vulgaire prisonnière. Pourquoi suis-je ici, Greg ? Et pourquoi est-il là, lui ? crache-t-elle en désignant Rayerson.

— Tu es ici parce que tu as nui à Annabelle. Tu as cherché à la détruire pour m'atteindre et je ne pouvais pas te laisser poursuivre tes noirs desseins.

— Elle a apprécié ? dit-elle soudain, un sourire que je ne lui avais encore jamais vu aux lèvres sur son visage rosi de contentement. Mon reportage photo l'a-t-il séduite ? Comment se sent-elle maintenant qu'elle est une star, que tous les regards sont tournés vers elle, sur son corps monstrueusement défiguré, sur son inexistante personnalité ?

— Aucun de nous n'a apprécié ton ramassis de calomnies, Ava. Que cherchais-tu au juste ? Quel était ton but ?

— Ça me paraît pourtant clair, non ? Je voulais lui renvoyer au visage toute la laideur de son insignifiante personne. Montrer au monde à quel point elle est indigne de toi. Te faire comprendre que tu n'as pas ta place auprès d'elle.

Un silence pesant se fait. Je viens de perdre mes dernières illusions. Ava Brown ne peut pas être sauvée. Non seulement elle ne donne pas le moindre signe de remords face à ses actes inqualifiables, mais elle les porte aux nues, elle les encense, elle les glorifie. Elle croit dur comme fer être dans son bon droit et agir pour mon bien. Elle a complètement perdu l'esprit.

— Elle doit être effondrée en ce moment même, n'est-ce pas ? Je suis même étonnée que tu l'aies laissée seule pour venir ici. Ne crains-tu pas qu'elle mette fin à sa pitoyable vie, en ton absence ? Ne risques-tu pas de la retrouver pendue

à une corde en rentrant chez toi ?

Elle s'arrête un instant, goûtant avec délectation la consternation sur nos visages. Je viens de découvrir la haine, la véritable haine, celle qui vous fait inexorablement basculer de l'autre côté, là où tout est sombre et mauvais, un lieu d'où l'on ne revient jamais.

— Je t'ai façonné, Greg. Quoi que tu en dises, quoi que tu penses devoir faire pour cette fille pitoyable, tu es à moi, corps et âme. Et tu me reviendras, car, plus que tout, tu aimes ce que nous faisons de nos corps respectifs. Tu es irrémédiablement attiré par la part d'ombre en moi, autant que par la flamme qui te dévore. Tu aimes te brûler au feu qui m'habite, Greg, ne le nie pas !

Le ridicule de sa tirade me frappe de plein fouet, m'empêchant in extremis de basculer dans la violence que je sentais monter en moi. Alors, je reprends pied.

— J'avais espéré que tu ferais montre d'un minimum de regrets, mais c'est tout l'inverse. Tu comprendras aisément que je ne peux courir le risque de te laisser poursuivre tes manigances envers la femme que j'aime...

— La femme que tu aimes ? Laisse-moi rire... Tu es incapable d'aimer ! Tu n'as pas de cœur ! Et c'est très exactement pour cela que je te veux ! Tu es à moi ! Tu es le jouet que je me suis fabriqué ! Un jouet n'a pas d'âme, Greg, et encore moins de cœur !

Je soupire, recule de quelques pas et passe la main à Bob Rayerson.

— Ravi de te revoir, Ava. Je vois que tu n'as guère changé ! Toujours aussi extrême. Tu aimes ce qui est extrême, pas vrai ?

— Si mes souvenirs sont bons, tu as toujours adoré que les choses soient extrêmes entre nous, Bob. Dois-je te rappeler que, par le passé, nous avons joué à ces jeux, toi et moi ? Que tu aimais cela plus que tout. Que tu aurais fait n'importe quoi pour que je te fasse mal. Que tout était bon pour me baiser, à la moindre occasion. Toi aussi, tu aimais être extrême, Robert.

— Je m'en souviens parfaitement, Ava. Je me souviens aussi à quel point tu aimes le sexe, le sexe brutal, sans concession, le sexe qui fait mal, les coups, le fouet, les ustensiles qui font basculer dans ce mélange subtil de douleur et de plaisir, libérant les endorphines qui te plongent dans un état extatique. Je me souviens parfaitement de tout cela, en effet...

Ava affiche un sourire carnassier. Elle entrevoit à cet instant la possibilité de se sortir du guêpier dans lequel elle se trouve. Bob reprend.

— J'aimerais beaucoup expérimenter tout cela à nouveau avec toi, Ava. Mais il y a malheureusement un problème de taille entre toi et moi. Par ta faute,

j'ai perdu beaucoup : mon entreprise, ma couverture aux yeux du monde, mon argent, beaucoup d'argent, ma réputation aussi. Très important, la réputation, pour un homme dans ma position...

— Tu es un type plein de ressources et tu te referas. Ceci dit, je n'ai aucune part de responsabilité dans tout cela. Si c'est ce qu'il t'a dit, il t'a menti. Je n'y suis pour rien. Si tu me sors d'ici, Bob, je saurai me montrer reconnaissante.

— Il s'agit là d'une offre très alléchante, mais je crains de ne pouvoir y accéder. Toi et moi ne nous reverrons sans doute jamais. Là où tu vas, je doute que tu revoies jamais quiconque d'entre nous...

Bob Rayerson se tourne vers moi.

— Je vous remercie pour votre aide. Je vais désormais prendre les choses en main et présider au destin de notre chère amie.

— Que comptez-vous faire d'elle ?

— Je pense qu'il serait bon de punir Ava par là où elle a si souvent péché. L'Amérique du Sud compte d'innombrables bouges infâmes où les femmes se consomment à grande échelle. Je songe à l'un d'entre eux, en particulier. Il est situé près de la mine d'or la plus importante d'Amérique du Sud, au nord du Pérou. La majorité des huit mille hommes qui y travaillent viennent se délasser dans cet établissement, après des heures et des heures de pénible labeur. Ava en sera la pièce maîtresse.

Ava se fige soudain. Elle vient de comprendre que Bob ne la sauvera pas. Elle entrevoit ce qui l'attend. Elle hurle.

— Vous ne pouvez pas me faire ça, vous n'avez pas le droit !

Elle plonge son regard dans le mien, faisant appel à la part d'humanité en moi qu'elle déteste tant, me suppliant silencieusement de lui faire grâce... Je n'ai plus ce pouvoir ou, du moins, je ne souhaite pas en faire usage. Mon regard froid lui répond, impitoyable.

— Tu n'aurais jamais dû t'en prendre à Annabelle, Ava. Tu as commis ta dernière erreur.

Je me nomme Greg Delcourt et je tourne les talons, tandis qu'elle hurle mon nom. Quiconque fera du mal à la femme que j'aime le paiera au centuple. J'en ai terminé avec Ava Brown.

Chapitre 16

Indiana Jones

Lundi 18 mai 02 :50

L'hélicoptère se pose sur la drop zone de la villa fortifiée qui nous tient lieu de refuge. J'ai hâte de retrouver Annabelle, de la prendre dans mes bras, même si j'imagine qu'elle dort profondément. Son simple contact devrait suffire à apaiser mon trouble, mes remords peut-être.

Je ne me reconnais plus vraiment. Je songe à cet homme froid qui a quitté la planque B, laissant Ava Brown aux mains de Bob Rayerson. Je n'arrive pas à croire que je l'ai laissé faire d'elle une prostituée dans un bordel pouilleux. A-t-elle réellement mérité cela ? Je ne doute pas un seul instant qu'Ava saura retourner la situation à son avantage, et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'elle a pris la direction de l'établissement dans quelques mois. Elle n'a jamais manqué de ressources. Mais je fais également confiance à Rayerson pour veiller à ce qu'elle lui soit redevable à vie. Ces deux-là avaient, de toute évidence, un passé en commun. Ils sont sans doute faits pour s'entendre.

J'ai décidé de tirer un trait sur Ava et sur ses manigances. Je n'ai plus qu'un seul objectif désormais : réparer les dégâts et tenter d'éteindre l'incendie qui fait rage. Je dois m'assurer qu'Annabelle en souffre le moins possible.

Les photos diffusées sur le net seront ce matin dans la presse. Il va me falloir réagir très vite et reprendre la situation en main. Je suis un homme rompu à gérer les crises. Je dirai même que je ne m'épanouis jamais tant,

professionnellement, que lorsque la situation semble désespérée. Avec Franck à mes côtés, je ne doute pas de pouvoir mettre en œuvre un plan qui mettra fin au déchainement médiatique. Mais, avant toute chose, je dois prendre soin de ma petite fée et ranimer sa lumière.

Je sors la clé de ma poche et ouvre prudemment la porte de notre chambre. Il est plus de trois heures et pourtant, elle ne dort pas. En position fœtale, au milieu du grand lit, vêtue d'un de mes tee-shirts, elle me regarde entrer dans la pièce, l'air anxieux. Je ne lui ai rien dit. Ni qui est à l'origine du déballage immonde dont elle est victime, ni mes projets concernant Ava. Elle ignore les raisons de mon rendez-vous nocturne. Il me faut tout lui raconter, sans délai. Je suis à la fois inquiet et heureux qu'elle ne dorme pas et la rejoins sur le lit pour la prendre dans mes bras dans lesquels elle se blottit instantanément.

— Pourquoi ne dors-tu pas, ma douce ?

— Je n'arrive pas à fermer l'œil. Il y a tellement de bruits inconnus, ici. J'ai peur que quelqu'un surgisse de nulle part pour m'emmener très loin.

— Paradoxalement, il n'y a pas de lieu où tu seras plus en sécurité qu'ici, tu sais, lui dis-je en souriant.

— Il n'y a qu'auprès de toi que je me sens en sécurité, Greg.

— Je suis là, maintenant, mon ange et je ne pars plus. Je reste avec toi, désormais.

Elle enroule ses bras autour de moi. Elle veut me sentir, me toucher, et c'est également mon cas. J'ai besoin d'elle autant qu'elle de moi. J'ai besoin de retrouver mon humanité auprès d'elle ; elle a besoin de se sentir en vie avec moi.

Je relâche un peu mon étreinte, retire mon tee-shirt, puis le sien, et la serre à nouveau contre moi.

— J'ai besoin de te sentir, ma douce.

Je ne lui confie pas cette impression d'avoir franchi une limite, cette sensation de m'être sali, au-delà de ce qui est supportable. J'ai besoin de sa pureté pour me laver de mon péché, de sa lumière pour me libérer des ténèbres qui ont pris possession de moi. Sa chaleur chassera le froid qui s'est insidieusement introduit au plus profond de mon être. J'ai agi pour elle, pour mon ange, ma fée, ma raison de vivre. Je l'ai fait pour la protéger, bien sûr, mais pas seulement. D'une certaine façon, j'ai voulu envoyer un message fort et clair à la face du monde : je l'aime au-delà de tout, et quiconque s'aventurera à lui faire du mal aura à en répondre devant moi et payera le prix fort pour sa forfaiture.

En chassant Ava de nos vies, en explorant la part sombre de moi-même, j'ai revendiqué Annabelle comme mienne. Je montre les crocs et fais preuve d'un instinct de propriété dont je ne me serais jamais cru capable. À dire vrai, j'en étais incapable. J'étais même à l'exact opposé. Je cherchais à éviter tout attachement qui aurait compromis mon équilibre si harmonieux. Éloigné de tout et de tous, dans ma tour d'ivoire, entre luxure et autosatisfaction, j'avais tout mis en œuvre pour ne plus jamais être le jouet de mes émotions.

Je songe de nouveau à Ava. Elle m'a identifié comme étant SON jouet. Je l'étais, et j'en étais parfaitement conscient. Si j'ai mis tant d'application à me détacher de tout, ces cinq dernières années, c'était justement pour ne plus jamais courir le risque de revivre une telle chose. Être privé de son libre-arbitre, être habité par quelqu'un au point de se perdre soi-même. Devenir un autre, un objet, pour satisfaire un désir sombre qui engloutit la plus infime partie de votre amour-propre. Voilà ce contre quoi j'ai lutté, ces dernières années.

Pourtant, Annabelle a réussi à me faire sortir de mon isolement, me ramenant à la lumière avec cet irrésistible besoin de me donner à elle sans craindre d'y perdre mon identité. Je la serre davantage contre moi. Ses seins chauds et doux contre mon torse, ses mains caressant paresseusement mes flancs. Tout contre son corps, je me sens chez moi, en confiance.

— Tu veux bien me raconter ce qu'il se passe, Greg ?

Alors, je lui dis tout : la trahison d'Ava, son enlèvement, Bob Rayerson et, dans une moindre mesure, la punition qu'il lui réserve. Je ne suis pas fier de ce passage et je l'édulcore, histoire de ne pas effrayer ma belle. Je parle d'isolement, très loin de nous. Je mens par omission en ne mentionnant pas le sort réservé à Ava, là-bas. La réaction de mon ange me surprend et m'enchanté tout à la fois :

— Rien ne sera trop dur en regard du mal qu'elle a causé, de ce qu'elle a failli déclencher. Au moment où nous parlons, mon destin pourrait être déjà scellé. Ce qu'elle a provoqué n'est rien d'autre que mon pire cauchemar. Qu'elle crève !...

Je la regarde, interdit. Je sais qu'elle ne le pense pas vraiment, que la colère et la peur parlent à travers sa bouche. Ma fée sort les griffes ; je ne peux m'empêcher d'être fier et de la regarder d'un œil nouveau. Je découvre l'Annabelle combative, vindicative, et la lueur qui brille dans ses yeux, à cet instant, la rend encore plus belle, plus désirable.

Dieu que je voudrais le lui montrer d'une manière plus... instinctive, animale, la dévorer, l'investir et me fondre en elle, ne former plus qu'un avec

elle ! Je veux lui appartenir autant que je veux la faire mienne.

— Tu es une tigresse ! lui dis-je d'un air badin, histoire de relâcher la pression qui s'est emparée de moi.

— Voilà qui me paraît parfait, puisque tu es un tigre. Un puissant tigre blanc, protecteur et impitoyable !

— C'est ainsi que tu me vois ?

— Oui, et je sais que rien ni personne ne t'empêchera d'arriver à tes fins, de me protéger, de nous sauver et aussi de...

— ... de ?

— De me soumettre à tes désirs. J'ai désespérément besoin de savoir que tu n'abandonneras pas, parce que je veux que tu parviennes à tes fins.

Cette femme me sidère. Elle me veut autant que je la veux. Elle n'est pas encore prête, mais elle attend de moi que je brise, une à une, ses résistances. Elle est comme une pyramide inviolée. Indiana Jones des temps modernes, je déjoue les multiples pièges, résous patiemment les énigmes, dans l'espoir de voir enfin s'ouvrir la salle aux trésors.

— Rien ne m'en empêchera, mon amour. Tu seras à moi et tu le désireras intensément. Ce que nous découvrirons ensemble sera tellement intense que nous en redemanderons jusqu'à la fin des temps...

Je m'appelle Greg Delcourt et j'embrasse passionnément la femme qui est à mes côtés, comme si c'était la dernière fois et que nos vies en dépendaient, son souffle aspirant ce qui reste de ma raison.

Chapitre 17

Interrogatoire

Lundi 18 mai

Je me tiens assise à une grande table de conférence face à un écran géant où ne s'affiche, pour le moment, qu'une page vierge. Franck s'affaire devant un ordinateur, préparant la séance de ce matin, qui s'annonce éprouvante.

Greg m'en avait parlé, je savais que nous y arriverions, mais pas si tôt. Je sais que le temps joue contre nous, que si nous voulons les voir venir, nous devons découvrir qui ils sont. Je sais que connaître l'ennemi est indispensable, surtout dans une guerre des tranchées où chacun se dissimule à la vue de l'autre.

Lui et Franck ont la sensation de combattre un ennemi invisible et intangible. Ils ont besoin de mettre des visages sur mes bourreaux. Pas moi. J'ai eu tout le loisir de les regarder. La moindre de leur ride, la couleur de leurs yeux, de leurs cheveux, les tics qui les animaient lorsqu'ils étaient au comble de l'excitation. Je sais tout ce qu'il y a à savoir, et je n'ai pas la moindre envie de me remémorer ces détails, et encore moins de les formuler.

— Ma puce, je sais à quel point tout ceci est pénible pour toi, mais nous avons besoin de ces informations.

— Non. Je ne crois pas que tu saches, Greg.

Je me rends compte que je suis froide. D'une certaine manière, je lui en veux de m'obliger à me replonger dans tout cela, de me demander de retourner là-bas, même si c'est seulement dans mes souvenirs. Je n'ai pas la

moindre envie de revoir la maison délabrée, crasseuse, qui a abrité mon enfer pendant quatre jours. Je me refuse à sentir l'odeur fétide constituée des relents de cuisine, de moisissure, de sueur qui envahissait mes narines à chaque inspiration. Je ne veux pas y retourner.

Il se lève, passe derrière moi, m'entoure de ses bras, mes omoplates contre sa poitrine, sa joue nichée dans mon cou.

— Je voudrais pouvoir t'éviter cette épreuve. Bon sang, oui, je le voudrais vraiment. Mais nous n'avons que toi pour nous éclairer. J'en suis sincèrement désolé. Veux-tu que nous remettions la séance à demain ?

— Qu'est-ce que ça changerait ?

— C'est sans doute trop tôt. Tu es terrorisée. Hier encore, tu...

Je sais qu'il songe au toit de la villa de Sicile, à mon corps en équilibre sur le bord, menaçant de s'écraser trois étages plus bas. J'y songe, moi aussi. Je me dis que la mort aurait sans doute été salvatrice, et qu'elle m'aurait évité la plongée en eaux troubles qui m'attend.

— Finissons-en, lui dis-je, sans doute un peu trop vivement.

Il soupire et reprend sa place dans le fauteuil à côté du mien. Je sais que je suis injuste, qu'il souffre réellement de m'imposer cela, mais je ne peux pas me permettre de me disperser. Je dois me concentrer sur ma mission et l'envisager de manière froide, chirurgicale, comme si je parcourais mon propre rapport d'autopsie.

— Je vais d'abord récapituler ce que tu m'as déjà dit. Ensuite, nous affinerons au fur et à mesure. Nous savons que tu as disparu le 18 juillet 2010, approximativement entre neuf heures et neuf heures trente, et qu'un promeneur t'a découverte le 21 juillet, en fin de soirée, à vingt-deux kilomètres du lieu de ta disparition, près des Baux de Provence. Nous savons que tes agresseurs étaient au nombre de quatre, qu'ils t'ont enlevée sur la route qui menait au village, qu'ils t'ont transportée dans le coffre d'une voiture mais que tu ignores combien de temps vous avez roulé, puisque tu as perdu connaissance. Tu m'as aussi dit que tu leur avais attribué un surnom. Je vais te demander de les citer et de nous expliquer pourquoi tu as choisi chacun de ces noms.

Je regarde Franck. Il attend ma réponse, prêt à noter le moindre détail sur son ordinateur portable. J'ai honte. Je voudrais qu'il ne soit pas là. Je ne peux pas parler de tout cela devant un parfait inconnu.

— Ma puce, Franck connaît ton dossier. Il est ici pour t'apporter son aide, pas pour te juger ou se repaître des détails. Tu peux avoir toute confiance en lui. Il n'y a pas homme plus fiable et fidèle que lui.

Franck m'adresse un petit sourire discret et, d'un regard, m'encourage à commencer.

— Il y avait Zéro. Je l'ai appelé ainsi parce que le sommet de sa tête était parfaitement rasé. On aurait dit une boule de billard. Son crâne brillait comme s'il l'avait astiqué avec un chiffon pendant des heures.

— Dis-nous-en un peu plus sur Zéro, m'encourage Greg avec douceur.

— Il faisait 1m70 peut-être 1m75, il avait une bonne corpulence. Je ne le qualifierai pas de gros, mais de rondouillard. Il avait dans les quarante ans, et il était roux.

— Comment savez vous qu'il était roux, puisqu'il était chauve ? demande Franck.

— Il avait une petite moustache rousse et les poils sur son corps étaient roux...

Franck ne répond pas. Il prend note, légèrement embarrassé.

— Te souviens-tu d'un signe distinctif, un tatouage, une tache de naissance, un accent ?...

— Non, rien de plus le concernant. Il était mauvais, il menait la bande. Sa cruauté ne connaissait pas de limite, et il était probablement celui qui aspirait le plus à me voir souffrir. C'est lui qui...

— Prends ton temps.

La main de Greg se pose sur la mienne, que je retire instantanément. Je refuse de mêler le contact de Greg aux souvenirs qui m'assaillent à cet instant.

— C'est lui qui m'a violée le premier.

Je jette un regard à Greg. Sa mâchoire est serrée, et son regard fixe. Il fait des efforts pour contenir sa rage. Et ça ne fait que commencer. Franck, conscient du malaise, reprend l'interrogatoire.

— Pouvez-vous nous parler du deuxième individu ?

— Je l'ai appelé Blondin, parce qu'il était très blond. Il avait environ trente ans, 1m75, coiffé en brosse, il était très maigre. C'est le frère de Zéro.

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

— Ils agissaient toujours en binôme, et Blondin l'appelait « frerot ». Il n'était pas comme son frère, il était presque gentil... Je veux dire moins brutal que les autres. Il ne cherchait pas à me faire mal, il voulait juste du sexe. Pour le reste, il laissait son frère mener la danse.

— Un signe distinctif ?

— Une tache brune, juste sous le bras gauche, au niveau de la première

côte, de la taille d'une pièce de deux euros.

Franck consigne mes déclarations avec le plus grand sérieux, tandis que Greg s'est levé et fait les cent pas.

— Passons au troisième, si vous voulez bien.

— Je l'ai appelé Snake, parce qu'il portait un tatouage en forme de serpent enroulé autour de son biceps droit. Il avait lui aussi dans les quarante ans. Contrairement aux deux autres, il était très grand, 1m85 peut-être 1m90. Il était carré, très musclé, comme un bodybuilder. Il avait beaucoup d'autres tatouages. Il était brun, les cheveux mi-longs, raides. Il portait des rangers et des treillis, comme un militaire. Il était brutal et prenait, lui aussi, beaucoup de plaisir à me faire mal.

Greg tourne en rond, comme un lion en cage.

— Bien. Nous essaierons d'identifier tous ses tatouages ensemble. Vous me les décrierez plus tard, afin que je les dessine.

Je hoche la tête et reprends, sans qu'il ait besoin de m'y encourager.

— Le dernier était châtain, environ 35 ans, 1m80, de corpulence moyenne. Plutôt effacé par rapport à Zéro et Snake, il suivait la meute, comme Blondin. Il était clairement là pour prendre du bon temps. Il cherchait parfois à m'amadouer, à me charmer, pour obtenir de moi que je le laisse me faire ce qu'il souhaitait. Une fois, Blondin l'a appelé Vic, avant que Zéro ne lui fiche une raclée, en repréailles. Moi, je l'ai appelé Blood.

— Pourquoi ?

Je les regarde, l'un après l'autre, affreusement gênée, et baisse finalement la tête.

— Parce qu'il a ri lorsqu'il a vu le sang couler, quand Zéro m'a pris ma virginité.

Mon esprit s'échappe soudain et retourne vers la maison délabrée, sur le plancher poisseux où j'ai passé ces quatre jours, mes bras et mes jambes mêlés à un enchevêtrement de membres, de corps, se pressant contre moi, sur moi, en moi...

— Je crois que ça suffit pour le moment. Nous reprendrons plus tard. Annabelle a besoin de souffler, dit Greg, en me prenant doucement par les épaules pour m'aider à me lever de mon fauteuil et m'emmener prendre l'air.

Je m'appelle Annabelle, j'ai vingt-deux ans. En sortant de cette salle de réunion, dans les bras de l'homme que j'aime, je songe qu'ILS ne sont pas près de sortir de ma tête.

Chapitre 18

Paradis tropical

Lundi 18 mai

Je l'entraîne le long des couloirs, jusqu'à une petite porte en fer forgé, noyée dans une forte épaisseur de verre blindé, qui cache, d'après ce que m'en a dit Franck, un véritable petit paradis. Une fois le code tapé, nous accédons à un dôme transparent, abritant un environnement tropical absolument époustouflant. Je le découvre en même temps qu'elle, et je sais immédiatement que je l'ai emmenée au bon endroit. Des papillons bariolés batifolent autour de nous, tandis qu'une végétation luxuriante s'offre à nos regards. Palétuviers, palmiers, flore multicolore et oiseaux enchanteurs se partagent cet espace rare.

— J'ai pensé que tu apprécierais de te détendre un peu, lui dis-je, d'un ton hésitant.

Elle n'a pas prononcé un mot depuis que nous avons quitté la salle de réunion, et je ne suis pas certain qu'elle soit complètement avec moi.

Nous nous sommes trop précipités. Nous n'aurions pas dû lui demander d'évoquer ses souvenirs, aussi vite après le traumatisme qu'elle a subi hier. Après ce moment de perte de contrôle, sur le toit, elle a finalement plutôt bien réagi, si l'on considère que des photos d'elle en sous-vêtements inondent le net, surmontées de titres tapageurs qui la dépeignent d'une manière aussi ignoble. Il y a quelques heures encore, elle n'aurait sans doute pas hésité à sauter. Mais tout a changé, désormais. Elle sait que je suis près d'elle, qu'elle peut me faire confiance, que je ne vais pas m'envoler. Elle sait que je ferai

n'importe quoi pour la protéger, que je ne les laisserai pas lui faire de nouveau du mal.

En l'écouter parler d'eux avec un tel détachement, j'ai été pris de frissons indescriptibles, d'envies de meurtres persistantes et d'un dégoût profond pour ce que l'on a osé lui faire subir.

Lorsqu'elle a parlé de Zéro, du fait qu'il a été le premier à la souiller, qu'il était d'une cruauté sans borne, jouissant de la faire souffrir encore et encore, j'ai cru que j'allais vomir. Je manquais d'air, je suffoquais intérieurement. J'aurais voulu l'arracher à cet interrogatoire et l'emmener loin, très loin de toute cette merde. Mais fuir n'est pas la solution. Ça n'a jamais été une solution, en tout cas pas à long terme. Et c'est ce que je veux : du long, du très long terme avec Annabelle.

Elle hoche la tête, et regarde tout autour d'elle. Lentement, un sourire naît sur son visage et la femme bouleversée qui est entrée sous ce dôme se transforme, peu à peu, en une enfant émerveillée, caressant les plantes, humant les fleurs, étirant le cou pour voir le sommet des arbres et les animaux qu'ils abritent. Un instant surprise, elle regarde un magnifique papillon rouge, jaune et bleu, se poser sur sa main, tendue vers une orchidée. Elle se tourne vers moi et me regarde, subjuguée.

Le sourire qui fleurit sur ses lèvres me ravit et m'émeut profondément. Soudain elle rit lorsque le papillon s'envole, en frôlant sa joue au passage. Ce son mélodieux m'apporte un bonheur fou, bien au-delà des mots. Ses rires sont tellement rares... Tandis qu'elle poursuit le papillon fuyard, ils déferlent en cascade.

Je la suis en souriant, les mains dans les poches de mon jean, tandis qu'elle approche du lagon et de sa plage de sable blanc.

— Tu as vu ça ? C'est tout de même incroyable, un endroit pareil ! Et regarde cette eau ! Elle est tellement transparente, tellement tentante !

— Eh bien, qu'attends-tu pour y plonger, mon ange ?

— Je n'ai pas pris de maillot. Il faut retourner à notre chambre et...

— On s'en fiche un peu que tu n'aies pas de maillot, tu ne crois pas ? Il n'y a que nous deux, ici. Personne ne viendra nous déranger.

Elle me regarde un instant, la tête légèrement penchée vers son épaule, cligne des yeux et puis vient se blottir dans mes bras. Je l'enlace et la garde serrée contre mon cœur, mon menton sur son crâne, respirant son odeur, au milieu d'un paradis olfactif qui n'arrive même pas à éclipser son doux parfum. Elle me serre contre elle et nous restons ainsi, collés l'un à l'autre, pendant un

instant qui frôle la perfection.

Elle glisse doucement ses mains sous mon tee-shirt, remontant le long de mes flancs pour atteindre mon dos, qu'elle caresse du bout des doigts.

— J'ai besoin de ta peau contre la mienne. J'ai besoin de te toucher et que tu me touches. Ramène-moi dans le présent, me supplie-t-elle.

Elle me fait cette demande, sa joue contre mon cœur, blottie contre moi, tremblant légèrement, le souffle court, et je jurerais, même si je ne la vois pas, qu'une larme dévale l'ovale de son visage.

Lentement, je relâche mon étreinte, l'écarte de moi et retire mon vêtement. Puis, glissant mes mains sous sa blouse légère, je la remonte et la passe au-dessus de sa tête. Je garde le tissu dans ma paume un instant, tandis que je détaille son visage : sa peau parfaite quoi que trop pâle, ses lèvres tellement rouges, ses yeux verts magiques étincelant d'éclats bleutés qui les rendent si particuliers, son nez fin très légèrement retroussé à son extrémité, lui donnant un air mutin qui tranche avec les deux sillons qui descendent de ses paupières à son menton, preuve que je ne m'étais pas trompé.

Mes pouces effacent doucement les lignes humides, jusqu'à la courbe de sa mâchoire, puis mes doigts les rejoignent pour saisir son doux visage dans le creux de mes mains, frôlant ses lèvres qui s'entrouvrent légèrement. J'y dépose les miennes, comme une offrande, et, tandis que nos bouches se titillent, se charment, unies en une étreinte chaude et puissante, je dégrafe son soutien-gorge, unique rempart entre sa peau et la mienne. Je la serre contre moi et l'entoure de mes bras, alors que nos langues se rencontrent, se goûtent, se caressent, dans un lent ballet qui nous emporte, mettant nos sens en émoi, faisant frémir nos peaux respectives.

J'ai soudain l'impression de ne faire qu'un avec elle. Je la sens en moi, son cœur bat à l'unisson du mien, comme s'il se contractait dans ma propre poitrine, son souffle désormais tranquille abreuvant en oxygène mes poumons avides. Sa peau et la mienne fusionnent en un immense cocon dans lequel nous nous blottissons, chrysalide fragile cachant en son sein un trésor inestimable. Et je sais très exactement, à cet instant précis, ce qui sortira de la nymphe.

Jamais, auparavant, je n'avais désiré une telle chose. Peu m'importe son passé, peu m'importe que l'avenir nous apportera son lot de tourments, je m'en contrefiche. Autant que de savoir qu'elle pourrait bien rester encore longtemps la femme fragile qu'elle est aujourd'hui. Il y aura des cauchemars, elle perdra de nouveau pieds, mais je serai le pilier sur lequel elle pourra prendre appui. J'ai confiance en elle et, plus que tout, j'ai confiance en moi. Je sais, comme une évidence, qu'elle est la femme de ma vie, mon âme sœur,

l'autre moitié de moi-même, la finalité de ma quête insensée. Si je suis son pilier, il ne fait aucun doute qu'elle est le mien. Elle m'a sauvé de moi-même, de mes démons, de mes peurs et de mes pitoyables efforts pour m'écarter de la chaleur humaine, des sentiments... de l'amour. Elle est l'amour. Elle incarne tout à la fois ma pire crainte, ma plus grande faiblesse et ma plus grande force. Elle est tout ce que j'ai toujours fui, sans me résoudre à m'avouer que je désirais ce que je fuyais. Elle est tout pour moi. Alors, simplement, je le lui dis.

— Mon amour... Je sais que je te l'ai déjà demandé, et que tu me l'as refusé. Je veux que tu saches que si je renouvelle ce vœu, c'est parce que je suis sûr de moi et que c'est ce que je désire le plus au monde. Alors, je t'en prie, si toi aussi tu le veux aussi fort que moi, ne laisse pas ton passé ou ta peur du futur t'en empêcher, parce que ce serait injuste pour toi comme pour moi. Lorsque l'on veut quelque chose, on se bat jusqu'au bout pour l'obtenir et, crois-moi, je le désire de toutes mes forces.

Elle plonge son regard dans le mien et je peux y lire une totale incompréhension. J'en jubile intérieurement.

— Deviens ma femme, Annabelle. Sois mienne, comme je veux être à toi. Personne sur cette Terre n'est davantage fait pour moi, que toi. Épouse-moi, mon ange. Fais de moi l'homme heureux que je n'aurais jamais imaginé devenir.

Je m'appelle Greg Delcourt et je lis dans ces yeux, à cet instant précis, que malgré ses peurs, elle ne veut rien d'autre que d'exaucer mon vœu.

Chapitre 19

Éruption volcanique

Lundi 18 mai

— Deviens ma femme, Annabelle. Sois mienne, comme je veux être à toi. Personne sur cette Terre n'est davantage fait pour moi, que toi. Épouse-moi, mon ange. Fais de moi l'homme heureux que je n'aurais jamais imaginé devenir.

Je le regarde, interdite. Est-il possible qu'il réitère sa demande, alors qu'il vient de m'entendre parler d'EUX et évoquer ce qu'ils m'avaient fait ? Comment peut-il toujours envisager de me faire sienne, alors qu'ILS planent sur notre futur, tels des vautours au-dessus d'un animal agonisant ?

— Greg... Je voudrais te dire oui...

— Alors, dis-le.

— Mais nous n'avons même pas...

— Nous avons tout le temps des fiançailles pour régler ce problème insignifiant, me coupe-t-il.

— Ce problème insignifiant ?

— Insignifiant. Si c'est la seule chose qui t'empêche d'accepter, alors ça n'en vaut pas la peine, Annabelle. Tu t'ouvres chaque jour davantage à moi. Je sais que cette situation ne perdurera plus.

— Et combien de temps dureraient nos fiançailles ?

— Je t'accorde deux mois, pas un jour de plus. Si je m'écoutais, nous

serions déjà dans un avion pour Las Vegas. À vrai dire, si cela ne tenait qu'à moi, tu serais déjà ma femme. Et ne me dis pas que nous ne nous connaissons que depuis 35 jours, que c'est trop peu. Je le sais pertinemment et je m'en contrefiche.

— Tu comptes les jours ?

— Yep ! C'est grave romantique, non ?

J'éclate de rire. Mais où peut bien s'être caché Greg Delcourt, l'homme arrogant qui me jetait entre les griffes d'Ava Brown pour m'apprendre à vivre ? Qu'est devenu le type imbuvable qui, pour se venger des propos acerbes que j'avais tenus à Paris, avait entrepris la première venue pour la combler de sa virilité, dans le petit salon feutré d'une salle de bal ?

— Oui, en effet, c'est grave romantique, dis-je en le singeant.

— En même temps, qui peut ignorer que je suis le type le plus romantique qui soit ?

— La quasi-totalité des habitants de cette planète, je pense !

Nous éclatons d'un rire irrépressible. Il me serre contre lui et nous rions du pseudo romantisme inné de Greg Delcourt.

— Épouse-moi, mon ange.

Nos rires cessent. Nous sommes face à face, nos regards soudés, nos mains enlacées. Il me veut, malgré l'infamie qui me colle à la peau. Et je le veux, par-dessus tout. Pourquoi devrais-je m'interdire le bonheur s'il frappe à ma porte ? Combien de temps encore vais-je faire l'autruche, niant ce qui pourrait me faire du bien, de peur d'en souffrir ? Combien d'années encore vais-je continuer à douter de moi et des autres, à me considérer comme quantité négligeable, à me juger sale et pervers ? Dans ses yeux, je suis unique.

— J'ai peur qu'un jour tu le regrettes...

Il soupire, mi-exaspéré, mi-amusé.

— Comment pourrais-je te convaincre que « regret » n'appartient pas à mon vocabulaire.

Il glisse lentement ses mains sous la jupe patineuse que j'ai enfilée ce matin et la fait descendre le long de mes hanches jusqu'à ce qu'elle tombe, en corolle, sur le sol. Puis, s'agenouillant face à moi, il ôte ma petite culotte blanche, déposant le long de mon ventre de doux baisers qui me font frissonner.

Se relevant enfin, il ôte ses vêtements et, me prenant dans ses bras, il se dirige vers les eaux cristallines du lagon où nous nous enfonçons avec délice jusqu'aux genoux. Il me repose et, tandis qu'il couvre mon corps de baisers et

de caresses, tandis que se déploie en moi un désir encore jamais égalé, je sens mes résistances lâcher les unes après les autres. Lorsque ses lèvres aspirent le bout de mon sein, je perçois contre mon ventre la preuve flagrante de son désir et je me rends compte qu'il ne me fait plus peur, qu'il fait partie de lui, de nous. Alors qu'une de ses mains se dirige vers le sud, l'une des miennes prend possession du dragon et lui rend hommage.

Les yeux dans les yeux, nous nous donnons mutuellement du plaisir, comme si cela avait toujours été. Je ne suis pas sûre d'être très douée, mais, lorsqu'il rejette sa tête en arrière dans un gémissement, je me prends à croire que mon inexpérience n'a pas la moindre importance. Alors, je cesse de me poser des questions et me laisse envahir par le plaisir qu'il me procure.

— Épouse-moi, mon amour. Tu es tout ce que j'ai toujours voulu...

— Oui, je vais t'épouser. Je te veux tout à moi...

Ces derniers mots précipitent en nous l'éruption volcanique tant attendue, jaillissant de nos entrailles dans un parfait ensemble, inondant nos corps d'endorphines, nous plongeant dans une extase commune, tandis que lentement nos jambes nous lâchent, dans un tremblement incoercible.

— Bon sang, ce que je peux t'aimer, Annabelle Maury !

— Tu es la plus belle chose qui soit arrivée dans ma vie, Greg Delcourt.

Agenouillés dans le sable du lagon, l'un contre l'autre, baignant dans la dopamine que nos corps repus fabriquent à outrance, nous flottons un long moment.

— Tu as dit oui, dit-il, souriant largement.

— J'ai dit oui, réponds-je en lui rendant son sourire.

Il nous relève et, caressant lascivement mon corps, initie un baiser qui m'enflamme tout entière, nous jetant dans une danse endiablée de nos langues, nos lèvres s'entredévorent avec fougue, tandis que nos corps rassasiés fusionnent. Ses mains sur mon visage, les miennes accrochées à son cou, nous savourons le plus long baiser de la Création, hors du temps et de l'espace. Nous évoluons dans une bulle bien à nous, dans un univers parallèle où les monstres n'existent pas, où les doutes laissent place aux certitudes, l'amour étant le seul langage admis.

Je ne saurais dire pendant combien de temps nous restons ainsi, unis l'un à l'autre, dans une parfaite osmose, lorsque la sonnerie du téléphone de Greg nous tire lentement de notre stase.

— On dirait bien que les affaires reprennent, dit-il dans un sourire désolé.

Nous sortons des eaux chaudes et translucides et nous dirigeons vers des

transats posés sur le sable blanc. Greg nous déniche des serviettes moelleuses, et je m'enroule dans la mienne tandis qu'il récupère son portable dans la poche de son jean.

— C'était Franck. Je le rappelle.

Dans un soupir, je constate que notre bulle vient d'exploser et retombe en pluie fine tout autour de nous.

Greg est en grande conversation avec Merlin. Je n'écoute pas. Je suis ailleurs, dans les eaux du lagon, partageant un plaisir intense avec l'homme que j'aime, pour la toute première fois. À ce souvenir, mon corps s'éveille à nouveau.

— J'ai bien peur de devoir interrompre ta rêverie, mon ange, et je le regrette amèrement, parce qu'à voir le sourire prometteur sur ton visage, elle présageait de nombreux délices. Il veut nous parler de la stratégie à adopter pour museler la rumeur et je pense, tout comme lui, que nous devons battre le fer tant qu'il est chaud. Alors, mon ange... à mon grand regret...

Je m'appelle Annabelle Maury. Dans deux mois, si la vie nous sourit, je serai Annabelle Delcourt, et j'envisage depuis quelques minutes qu'un happy-end pourrait sceller notre histoire.

Chapitre 20

Cellule de crise

Lundi 18 mai

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins : nous sommes dans une situation délicate. La toile est envahie par les photos ; malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à inverser la tendance. J'ai bien peur que la solution ne soit pas dans l'éradication des pages internet.

— Et le droit à l'image ? Tu en fais quoi, Franck ?

— Pour ce qui concerne ce point, bien entendu, Maître Viard a lancé toutes les procédures en ce sens, en ton nom et en celui d'Annabelle. Malheureusement, la lenteur de la justice et la multiplicité des contrevenants ne nous aident pas.

— Que proposes-tu pour calmer le jeu ? Il n'est pas question qu'Annabelle soit exposée plus longtemps dans tous les médias.

— Je propose de dire la vérité, tout simplement.

— Non !

Annabelle vient de jaillir de son fauteuil.

— Il n'est pas question que mon histoire soit jetée en pâture à ces vautours. Ils ignorent tout de la vérité, et c'est très bien comme cela.

— Je comprends votre appréhension, Annabelle, mais ce qu'ils ignorent les rend d'autant plus enclins à raconter n'importe quoi et à vous salir, intervient Franck.

— Il a raison, ma puce. S'ils savaient ce qui t'est réellement arrivé, ils cesseraient de déblatérer dans tous les sens. Ne préfères-tu pas lire que tu as été la victime de monstres, plutôt que de te voir bombardée folle, droguée et sous influence ?

— Tu crains pour ta réputation, lance-t-elle, rageuse.

Elle est sur la défensive, en pleine panique, et je sais ce qui, au fond, la motive.

— Je me contrefous de ma réputation, Annabelle. Tout ce qui compte pour moi, c'est toi ! Je sais de quoi tu as peur. Tu penses que si tu parles d'eux, ils risquent de te retrouver. Mais ça n'arrivera pas. Je ne laisserai jamais une telle chose arriver !

— Tu ne peux rien contre eux, Greg, dit-elle résignée, se balançant, presque imperceptiblement, d'avant en arrière.

Sous nos yeux, elle redevient une victime, terrorisée, en repli sur elle-même. Elle s'est rassise, recroquevillée dans le fauteuil, le menton sur les genoux. Je la rejoins et m'agenouille devant d'elle, prenant ses mains dans les miennes.

— Ne fais pas cela, ma puce. Ne te laisse pas abattre. Où est ma brave petite femme ? Celle qui a eu le courage de ne pas sauter, hier soir, celle qui revendiquait sa haine envers Ava ? Cette femme ne se laissera plus jamais détruire par son passé. Tu ES cette femme, Annabelle. Ne laisse pas l'adversité t'abattre. Nous sommes là avec toi et nous allons trouver un compromis, tous ensemble.

Elle lève son regard brouillé de larmes vers moi, me sondant, comme à son habitude. Elle sait qu'elle peut avoir confiance en moi, ce n'est pas le problème. C'est en EUX qu'elle ne peut pas se permettre de croire. Ce qu'elle a subi a définitivement changé sa manière de voir le monde, d'appréhender les gens. Elle ne peut pas faire autrement que de les craindre, d'en attendre le pire. C'est dans son sang.

— Nous allons trouver un angle de défense qui permettra de te laver de ces accusations tout en expliquant pourquoi tu portes ces cicatrices sans en dévoiler l'origine exacte. Tu étais mineure au moment des faits. Par conséquent, ton affaire est sous le sceau du secret.

— Franck a bien réussi, lui dis-je en montrant du doigt l'épais dossier posé près de lui.

— Franck peut aller là où aucun journaliste n'ira jamais. Ce qu'il a appris, il le doit à ses qualités de hacker et je peux te dire que, malgré tous ses talents,

il a eu énormément de mal à accéder à ces informations.

— Et moi ? Je peux y avoir accès ? Je veux dire... Je peux voir le dossier de Monsieur Merlin ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, mon ange. Il y a des choses là-dedans qui...

— Je sais parfaitement ce que ce dossier peut contenir ; j'étais aux premières loges. Toutes ces choses, je les ai vécues !

Elle a raison, bien sûr, mais est-elle réellement prête à voir, de ses yeux, les photos de son corps martyrisé, à son arrivée aux Urgences de La Timone ? Supportera-t-elle d'être confrontée à une vérité qui la dépasse ?

— Je suis parfaitement conscient que tu te souviens de chaque seconde passée là-bas, mais il y a, dans ce dossier, des photos extrêmement pénibles.

— Je veux les voir ! Pourquoi sauriez-vous des choses que j'ignore ? Pourquoi vouloir me priver d'une partie de mon passé ? Il ne t'appartient pas de décider ce qu'il est bon de me dire ou pas !

Je soupire. Encore une fois, elle a raison. Mais je crains qu'en voyant ces photos, elle ne s'effondre, or nous avons besoin d'elle pour mettre sur pied une stratégie qui tienne la route. Nous ne pouvons pas nous permettre de remettre la chose à demain, afin de laisser Annabelle se remettre du choc qui sera le sien.

— Je te promets que tu pourras voir ce dossier, mais nous devons avant tout prendre une décision sur notre ligne de conduite concernant les articles dans la presse et sur le net. Plus nous mettrons de temps à réagir, plus les dommages seront importants.

Annabelle ne m'écoute pas. Son regard est posé sur le dossier et ne le lâche pas. Elle veut savoir ce qu'il contient. Elle ne supporte pas qu'on lui cache un pan de sa propre vie. C'est son histoire et je ne peux pas l'en protéger. Tout cela lui appartient, bien davantage qu'à quiconque.

— Franck... donne-lui le dossier, dis-je, sachant que je cours le risque de le regretter amèrement.

Franck me lance un regard plein de reproches, soupire devant ma détermination et fait glisser l'épais volume vers Annabelle qui s'en saisit avec précaution, comme s'il s'agissait d'un engin potentiellement explosif.

Elle se lève et s'installe sur le rebord d'une fenêtre, le dossier sur les genoux, les mains posées sur la couverture, les yeux fermés, comme si elle cherchait le courage de l'ouvrir et de pénétrer dans son propre cauchemar. Car c'en est un. J'ai lu et relu ce rapport plus d'une fois et il m'a horrifié, de bout

en bout. Comment pourrait-elle supporter l'abominable ?

Lentement, elle ôte l'élastique qui ferme le dossier et en soulève la page de garde. Elle retient soudain son souffle et plonge, en apnée, dans la fange.

Je la regarde détailler son propre corps meurtri, lire les constatations médicales sur ses blessures physiques, parcourir le rapport gynécologique accablant, détaillant de manière froide et chirurgicale les lésions internes provoquées par les viols répétés et simultanés qu'elle a subis, quatre jours durant.

Elle est terrorisée par le sexe et comment pourrait-il en être autrement ? Ils ont transformé l'acte d'amour par excellence en une multitude de séances de torture plus atroces les unes que les autres.

Et soudain, me revient à l'esprit cette petite feuille, noyée au milieu d'un tas de bilans et d'analyses, cette petite feuille qu'elle ne doit pas voir, cette petite feuille qui pourrait la briser pour de bon. Comment ai-je pu être aussi stupide !

Je m'appelle Greg Delcourt. Elle a raison, je sais des choses, beaucoup de choses, et ce que j'ai découvert et qu'elle ignore pourrait bien tout foutre en l'air.

Chapitre 21

Infamie

Lundi 18 mai

Assise sur le rebord de la fenêtre, je plonge dans l'indicible. C'est un peu comme si je vivais les événements en flottant au-dessus de mon corps, comme si une autre que moi avait fait l'objet de tout ce que décrit ce dossier de l'innommable.

Tandis que j'observe les blessures sur ce corps anonyme, je me dis que ce n'est finalement pas aussi pénible que je l'imaginai. Tout me semble irréel, impersonnel. Les comptes rendus portent mon nom, mais je ne me sens pas concernée. Ce ne peut être moi, cet assemblage de membres, de morceaux de corps sanglants ou bleuis qui s'enchevêtrent comme les pièces d'un puzzle.

Et puis, au détour d'une page, je découvre mon visage. La moitié droite est bleue, presque noire. Un énorme hématome me défigure, de la tempe au bas de la joue. Ma mâchoire a pris une position étrange, perdant toute symétrie avec son opposé. Un tube sort de ma bouche, mes lèvres sont fendues, mon nez probablement cassé à en juger par sa difformité...

C'est alors que je réalise que je ne regarde pas les photos d'une inconnue. Qu'il s'agit de moi, de mon corps, de mes bras, de mes jambes. Que le puzzle, une fois reconstitué, me montrera telle que j'étais, lorsqu'ils ont jeté mon corps aux orties.

Les larmes affluent et l'oxygène reflue. Je cherche à remplir mes poumons qui frôlent le collapsus. Je sens la crise d'angoisse déferler. Elle remonte de

très loin, mais à une vitesse fulgurante, balayant tout sur son passage et menaçant de m'emporter tout entière.

Greg se précipite vers moi, mais je l'arrête d'un geste autoritaire de la main. Je dois gérer cette crise avant qu'elle ne me fasse plonger. Seule... Je dois faire un choix : laisser mes émotions et ma peur prendre une fois de plus possession de moi, ou bien, pour la première fois, faire front. Il l'a dit tout à l'heure : je suis sa brave petite femme, je suis celle qui ne se laissera plus jamais anéantir par son passé. Alors, je fais face, déterminée. Plongeant mon regard dans celui de Greg, debout à trois mètres de moi, je m'efforce de calquer ma respiration sur la sienne. Je la découvre néanmoins rapide, preuve de son angoisse de me voir craquer. Il expire lentement, conscient du rôle qu'il est en train de tenir et, peu à peu, nos souffles s'apaisent. Je me noie dans ses yeux, intenses et chaleureux. Dans ce regard, il y a des encouragements : « *Tu peux y arriver, mon ange !* »

La tempête s'éloigne progressivement et mon corps se détend lentement. Ce corps dont l'intégrité a été durement compromise il y a cinq ans et qui, contre toute attente, revient à la vie. A jamais défiguré il n'en est pas moins le mien et je dois m'en accommoder.

Mes lèvres esquissent un sourire tandis que Greg me couve du regard avec une admiration tangible. « *Tu as réussi !* » articule-t-il en silence.

Lentement, mes yeux reprennent leur lecture, contemplant une photo en plan élargi de moi, allongée sur un brancard. Le puzzle est reconstitué...

Je jette un bref regard aux deux hommes qui me font face, debout, les poings serrés. Je les sens effrayés, comme si j'allais découvrir une chose terrible, épouvantable, insupportable. Mais c'est chose faite. Elle est là, devant moi, sur cette photo. Que pourrait-il y avoir de pire ? J'ai survécu à l'indicible.

Je chuchote en silence, à mon tour, pour moi-même : « *Ça va aller* ».

Je poursuis ma lecture. J'ai l'impression de lire mon propre rapport d'autopsie. Chacun des traumatismes y est décrit avec minutie : ma mâchoire, fracturée à trois endroits, mon sternum, enfoncé, et les côtes cassées, mon poignet gauche, mon tibia et mon péroné droits brisés.

Le compte-rendu du gynécologue me donne envie de vomir. Ils m'ont dévastée, mutilée, au mépris total de la jeune vierge que j'étais, sans la moindre considération pour l'intégrité de mon intimité, pour la femme en devenir... Ce n'est que pure chance si j'ai pu cheminer malgré tout...

Des analyses diverses et variées se succèdent à la recherche d'une possible infection. Ils n'ont pas utilisé de préservatif. La garantie de ma virginité leur suffisait. Quant à la réciproque, à savoir s'ils allaient me contaminer d'une

quelconque manière, c'était sans doute le dernier de leur souci. Tout comme le fait de laisser une trace de leurs ADN, visiblement. Cela me dépasse. Je refuse d'en lire davantage et passe le reste du descriptif.

Je me concentre sur le volet « Traumatologie », chaque jour de coma apportant son lot d'examens et d'interventions. Je découvre le compte rendu opératoire de la résection de ma rate, ainsi que les différentes interventions sur mes os brisés.

La prise en charge de mon traumatisme crânien, la découverte d'un hématome extra-dural temporo-pariétal et la craniotomie nécessaire pour évacuer le plus gros de l'épanchement sanguin sont largement documentés, images à l'appui. Les résultats des différents E.E.G. réalisés afin de s'assurer du bon fonctionnement de mon cerveau, des scanners, des IRM, s'étalent sous mes yeux.

Je sais tout ce que je veux savoir et, tandis que je feuillette le volet « Biologie », offrant à mon regard des centaines de bilans sanguins, interminables séries de chiffres, je décide subitement d'en rester là. Et puis, soudain, je décrypte ces quatre petites lettres dont j'ai déjà entendu parler : BHCG positives : 288 mIU/ml.

En panique, je parcours les bilans suivants pour en découvrir un second, une semaine plus tard : BHCG positives : 2500 mIU/ml.

Je n'arrive pas à y croire. Je n'ai jamais été enceinte. En me réveillant, au terme de trois mois de coma, je ne l'étais pas... Je l'aurais su... On me l'aurait dit...

Alors, fébrilement, je consulte à rebours le volumineux dossier, revenant au volet « Gynécologie-Obstétrique ». Ma respiration se fait rapide et irrégulière, mon cœur cogne si fort dans ma poitrine qu'il semble vouloir à tout prix s'en arracher.

Un bref coup d'œil en direction de Greg, toujours debout, à quelques mètres de moi, donne le ton. Son regard est comme fou, ses mains sont croisées à l'arrière de sa tête et sa respiration n'a rien à envier à la mienne : il sait... Il l'a toujours su !

Je reviens à ma lecture, parcourant chaque page du volet qui m'intéresse. Et je finis par trouver ce que j'avais la hantise de découvrir :

31 août 2010 : I.M.G. par aspiration au terme de 8 semaines d'aménorrhée.

« *Interruption Médicale de Grossesse.* »

Les sanglots qui jaillissent silencieusement de ma bouche désarticulée me submergent avec une violence effroyable. Mes poumons se vident de l'air

qu'ils contiennent pour refuser de se remplir. Je suffoque... Dans un effort désespéré, j'articule, la gorge sèche :

— Tu savais...

— Oui, ma puce, je savais. Mais il ne m'appartenait pas de te le dire.

Je sombre, vaincue, et tombe dans un affreux trou noir qui semble ne jamais devoir trouver de fin.

Je m'appelle Annabelle Maury. Lorsque j'avais dix-sept ans, une meute de loups m'a kidnappée et violée. Quatre jours durant, j'ai enduré les feux de l'enfer, et je découvre que j'ai porté le fruit de cette infamie au creux de mes entrailles.

Chapitre 22

Deuils

Mardi 19 mai

C'est officiel, je suis le pire des abrutis ! Comment ai-je pu la laisser consulter ce dossier et oublier une part de son contenu ? Elle n'avait jamais évoqué cette grossesse et j'en avais hâtivement conclu qu'elle voulait effacer ce souvenir de sa mémoire. Je n'ai jamais envisagé qu'elle ne l'ait jamais su.

Mais, au final, comment l'aurait-elle su ? L'interruption de grossesse a eu lieu alors qu'elle était toujours dans le coma, et je peux sans peine imaginer que sa mère ait préféré lui cacher cet épisode. Annabelle n'aurait jamais dû le découvrir. Tout est ma faute, et je sais déjà que je vais payer cette erreur au prix fort.

Son regard, lorsqu'elle a murmuré « *Tu savais* » en est la meilleure preuve. Elle était horrifiée et mortellement abattue, comme si je l'avais trahie alors qu'elle avait placé ses espoirs et son avenir entre mes mains.

Aurais-je dû aborder le sujet, alors même qu'elle peine à me parler de l'agression en elle-même ? Lui rappeler que ces monstres, non contents de l'avoir détruite physiquement et psychologiquement, l'avaient marquée d'une empreinte indélébile en ensemençant son ventre ? Cela aurait-il apporté autre chose qu'une détresse et une douleur profondes que je cherche, précisément, à éloigner d'elle ? Non ! J'ai pris la bonne décision. Mon erreur a été de la laisser le découvrir.

Depuis son malaise dans la salle de réunion, Annabelle n'a pas repris

connaissance. Ses constantes sont bonnes, a dit le médecin que j'ai fait venir dans l'instant. Elle dort. Elle s'est isolée dans son cocon, comme à chaque fois qu'elle doit digérer une épreuve. La seule différence, c'est qu'elle y est terrée depuis plus de douze heures...

Je l'ai portée dans notre chambre, l'ai déshabillée et l'ai couchée entre les draps. Depuis cet instant, je veille sur elle, à l'affût du moindre mouvement. Je sais que je ne devrais pas être si pressé de la voir ouvrir les yeux, car, très probablement, ce moment coïncidera avec celui où elle me quittera. Elle ne me pardonnera pas cette omission.

Alors, tant que je le peux encore, je la serre contre moi, mon nez dans sa chevelure parfumée, mes bras enroulés autour de son corps. Je ne veux pas la perdre. Je ne peux pas la perdre. Son absence serait la pire des tortures. Elle est bien plus que ma femme, elle est mon sang, ma vie. La perdre équivaldrait à me perdre moi-même.

Elle bouge entre mes bras, gémissante. Je retiens mon souffle. Je m'attends au pire et espère le meilleur. Mais ses mouvements se font soudain brusques et ses gémissements se muent en suppliques. Elle implore, elle est terrifiée. Un cauchemar...

Je me positionne face à elle, sans relâcher mon étreinte et lui parle doucement. Mes mots rassurants glissent sur elle sans même l'atteindre. Elle est profondément immergée dans sa terreur. Au fur et à mesure que ses cris se font plus intenses, mes mots se font plus forts, plus impérieux. Je ne chuchote plus, j'ordonne.

— Annabelle, réveille-toi ! C'est un cauchemar, seulement un cauchemar. Ce n'est pas la réalité. Réveille-toi !

Elle se débat entre mes bras, cherchant à se dégager. Mais je ne peux pas la lâcher. Elle pourrait se blesser. Et puis, j'ai le secret espoir que quelque chose en moi la ramènera. Mon odeur, le son de ma voix, j'ignore quoi, mais je n'abandonne pas. Ses cris sont désormais des hurlements. Des hurlements de terreur, de douleur, je peux le lire sur son visage. Elle supplie, elle appelle à l'aide, elle exprime les tourments qu'ils lui infligent. Je dois la sortir de là, coûte que coûte. Alors je la secoue et la redresse, jusqu'à la tenir contre moi, à genoux au milieu du lit.

— Réveille-toi, Annabelle. Putain !

La grossièreté n'aide pas, mais elle me soulage l'espace d'une seconde. Son visage entre mes mains, mes doigts crispés sur ses joues, je hurle moi aussi, sur le point de la gifler pour la ramener à moi. Et puis, dans un ultime cri, elle ouvre les yeux. Ses pupilles sont totalement dilatées, sa bouche ouverte comme

si le cri s'éternisait. Mais le silence est revenu. Elle me fixe de ses yeux exorbités, ses ongles enfoncés dans ma chair, son corps tendu à l'extrême.

— C'était un cauchemar, mon amour. Mais tu es revenue. Tu es avec moi. Tout va bien, mon ange. Tout va bien.

Elle se détache lentement de moi, tandis que j'essaie de la retenir. Le moment où tout bascule est arrivé. Elle recule, toujours à genoux, s'éloignant un peu plus de moi à chaque seconde qui passe.

— Tu savais et tu ne m'as rien dit...

Elle est blottie contre la tête de lit, recroquevillée sur elle-même, les yeux hagards.

— J'ignorais si tu étais au courant ou pas, Annabelle, et quand bien même tu ne l'aurais pas été, je ne voyais pas en quoi te l'apprendre aurait pu t'être bénéfique. Mon but est de te tirer vers la lumière, pas de te replonger dans les ténèbres. Il faut croire que j'ai échoué.

Je pousse un profond soupir et me lève pour mettre de la distance entre nous. Elle en a besoin.

— Je n'ai voulu ni te blesser ni te mentir. Je n'ai cherché qu'à te protéger...

Elle se balance d'avant en arrière, dans une tentative désespérée pour trouver l'apaisement, ses mains enserrant ses genoux. Elle pleure, sa voix sanglote.

— Ce n'est pas à toi de décider ce qui est bon pour moi ou ce qui ne l'est pas !

— Peut-être pas, Annabelle. Mais en te regardant, maintenant, je me dis que c'était la meilleure décision. Je ne crois pas que savoir t'ait apporté le moindre réconfort. Tu peux me blâmer autant que tu le voudras et si cela te soulage un tant soit peu, alors ça me va. Mais si c'était à refaire, je prendrais exactement la même décision.

Je m'habille en silence, en proie à un désir profond de la prendre dans mes bras, de la serrer contre moi, de la garder dans ma chaleur, jusqu'à ce que cette douleur sourde que je perçois en elle se taise enfin. Mais j'imagine que céder à mon instinct n'arrangerait en rien mes affaires, alors je renonce.

Elle a décidé de projeter sa colère sur moi, faute de pouvoir se défouler sur les véritables responsables. Elle doit faire son deuil. Aussi bizarre que cela puisse paraître de l'extérieur, je crois qu'elle doit renoncer au rêve d'une première grossesse désirée et affronter la perte d'un enfant qui lui a, somme toute, été arraché des entrailles sans son consentement.

Je songe un instant qu'elle et moi n'en aurons peut-être jamais. J'ignorais

avoir en moi un tel désir. Mais je veux tout d'elle, y compris la voir porter notre enfant. Et mon erreur pourrait bien sonner le glas de ce rêve soudain remonté de mon inconscient.

Je récupère la petite clé posée sur la table de nuit et ouvre la porte de notre chambre.

— Où vas-tu ? demande-t-elle.

— Je te laisse de l'espace. Je ne pense pas que ma présence te fasse du bien pour le moment...

Je suis Greg, je voudrais qu'elle me crie le contraire, qu'elle se jette dans mes bras et me supplie de rester, mais elle n'en fait rien. Alors je referme doucement la porte derrière moi, dans un soupir. Si je l'ai perdue, j'en mourrai.

Chapitre 23

Vide

Mardi 19 mai

Je n'arrive pas à savoir ce qui est pire : avoir porté en mon sein le fruit d'un viol, apprendre que l'on a arraché cet enfant de mon ventre sans que je le sache ou réaliser que l'on m'a menti.

Quelle aurait été ma réaction si, à mon réveil, j'avais découvert cet embryon dormant en moi ? Peut-être aurais-je hurlé comme une folle en suppliant qu'on l'arrache de mes entrailles au plus vite... Si je considère la personne que j'étais à ce moment, ma volonté de mourir, mon dégoût de tout, et avant tout de moi-même, j'imagine que ma réaction aurait pu être celle-là. Mais la décision aurait été mienne.

Les médecins, plus probablement ma mère, ont décidé de ce qui était le mieux pour moi, compte tenu de mon âge et des circonstances, et je ne suis pas vraiment sûre de pouvoir les en blâmer.

Quelle mère aurais-je été ? Cette jeune fille traumatisée, inexorablement attirée par la mort sans jamais trouver le courage de se la donner, cloîtrée pendant 1.573 jours entre les murs de sa maison, aurait-elle trouvé la force de regarder cet enfant en face, jour après jour, sans lui reprocher d'exister, cherchant à deviner dans ses traits lequel de ces monstres était son géniteur ?

La colère bouillonne en moi et le pire est que je n'arrive pas à comprendre ce qui la motive. La perte, le mensonge, l'existence même de ce bébé, la trahison ?

Je dois savoir ce qui est passé par la tête de ma mère, pourquoi elle a pris cette décision, et surtout, pourquoi elle l'a tenue secrète. Fébrilement, je recherche son numéro sur mon téléphone.

— Annabelle... C'est toi, ma chérie ? Je suis tellement heureuse que tu m'appelles. Qu'est-ce que c'est que cette histoire que l'on raconte partout ? Est-ce...

— Pourquoi ?

Je crie cet unique mot en perdant immédiatement le contrôle.

— Annabelle ? Mais que se passe-t-il ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que je suis revenue de l'enfer en portant l'enfant de l'un d'entre eux ?

Je hurle ; je n'ai plus la moindre retenue. Le silence se fait soudain. Ma mère ne répond pas.

— Pourquoi ? Pourquoi l'as-tu fait disparaître, sans même jamais l'évoquer une fois, juste une fois ? As-tu la moindre idée de ce que je ressens à cette seconde ? Sais-tu quelle souffrance est la mienne ?

— J'ai fait ce que j'ai pensé être le mieux pour toi ma chérie...

— Cessez de me traiter comme si je n'existais pas, comme si mon avis n'avait pas la moindre importance ! Je suis un être humain, je suis dotée d'une raison, d'une intelligence ! Je peux comprendre les choses !

— Bien sûr, ma chérie. J'en suis bien consciente. Mais tu étais dans le coma, il fallait prendre une décision, il fallait respecter un délai légal, il a fallu faire un choix...

— Cet enfant pourrait être là, Maman. Peut-être m'aurait-il aidée à refaire surface...

— Ou peut-être t'aurait-il fait sombrer à jamais, Annabelle. On ne peut pas présager de ce qu'aurait été ta vie avec cet enfant te renvoyant sans cesse à ce que tu as subi.

Ce qu'elle me dit, j'y ai déjà pensé. Je sais qu'elle a raison, que cette grossesse aurait très bien pu me détruire une bonne fois pour toutes, mais...

— C'était à moi de décider, Maman. Pas à toi. Et surtout, tu n'aurais pas dû me le cacher. Toi et Greg, vous m'avez trahie.

— Alors, ce n'est pas Greg qui te l'a appris ?

— Non, j'ai consulté mon dossier médical.

— Oh, ma chérie, comme tu as dû souffrir ! Comment a-t-il pu te laisser lire ces choses ?

— Il n’était pas d’accord, mais j’ai insisté. Il a voulu me laisser libre de mes choix. Je ne crois pas qu’il se souvenait de cette grossesse au moment où il m’a donné le dossier. Ce n’est qu’ensuite qu’il a réalisé son erreur, mais c’était trop tard...

Greg m’a donné accès à mon dossier médical, malgré ses réserves. Il a décidé de faire confiance à la femme forte qu’il voit en moi. Et je me suis réfugiée dans mon statut de victime comme je l’ai toujours fait. Il m’a déçu, mais, moi aussi, je l’ai déçu. Je n’ai pas été à la hauteur de ses espoirs, et je lui ai jeté ma rage au visage.

— Annabelle, tu es toujours là ? me demande Maman.

— Oui, je suis là... Je comprends pourquoi tu as pris cette décision, Maman. Mais tu aurais dû m’en parler. Mon histoire m’appartient et, crois-moi, elle est bien assez terrible pour que je puisse endurer un coup supplémentaire. Je me rends bien compte que je ne t’ai jamais donné une raison de penser que je pourrais avoir la force de supporter ce nouveau choc. J’étais faible. Je me comportais en éternelle victime. Mais je vais changer, Maman, je change déjà.

— J’en suis heureuse, ma fille. Est-il possible que Greg y soit pour quelque chose ?

— Oui, Maman. Greg m’en donne la force, jour après jour.

— Alors, si c’est le cas, tu dois lui pardonner. En gardant le silence, il a choisi de te protéger, il a choisi de t’éviter de souffrir davantage. Et peut-être, en effet, n’était-ce pas ce dont toi tu avais besoin. Nous nous sommes sans doute trompés. Lui comme moi l’avons fait par amour, Annabelle. C’est étrange d’accepter l’idée qu’il puisse t’aimer, moi qui le diabolise depuis votre rencontre. Mais Antoine m’a dit combien il avait changé et je découvre, à travers ses actes et dans tes paroles, que c’est probablement vrai. Pardonne-lui, ma chérie. Pardonne-moi. L’amour pousse parfois à effectuer de mauvais choix...

Le plaidoyer de ma mère me va droit au cœur et la voir, enfin, apporter du crédit à l’homme que j’aime me soulage d’un poids énorme. Parce que je les aime, tous les deux, malgré leurs défauts, leurs erreurs, et Dieu sait que j’en ai commis des tas, moi aussi.

— Je te remercie, Maman. Te parler m’a fait beaucoup de bien. Pardonne-moi toi aussi de la brutalité de mes propos. Tu n’es pas responsable. Greg non plus. Les seuls responsables, ce sont EUX. Je t’embrasse, Maman.

— Je t’embrasse, ma chérie.

Je raccroche et fixe le téléphone un très long moment. Je me suis égarée. J'ai cherché des coupables là où il n'y avait que de l'amour. À force de voir le mal où que je me trouve, de l'attendre comme s'il allait sortir d'une boîte en hurlant, j'ai commis l'erreur de lui prêter des visages amis. Je me suis fourvoyée.

J'ai porté en moi un tout petit être qui n'avait pas demandé à atterrir dans mon corps dévasté. Il aurait pu être le soupçon de pureté au milieu de ces immondices. Il aurait aussi pu être le ver au milieu du fruit, grignotant jour après jour ce qui restait de ma raison. Personne ne le saura jamais.

Peu importe si, un jour, un autre enfant grandit dans mon ventre. Il ne sera jamais le premier. J'ai l'impression que l'on m'a volé quelque chose d'unique, d'irremplaçable. J'ai souvent pensé qu'ils m'avaient tout pris. Je n'imaginai pas à quel point. Ils m'ont volé jusqu'au bonheur de porter la vie pour la toute première fois.

Je me nomme Annabelle. Dans ma confusion, j'entraîne avec moi ceux qui m'aiment et que j'aime. J'ai l'impression, à cet instant, que je n'atteindrai jamais vraiment les confins de mon cauchemar. Peut-être même n'existent-ils pas.

Chapitre 24

Seul contre tous

Mardi 19 mai

Franck m'expose ses idées concernant la conférence de presse, mais je peine à l'écouter. J'ai conscience que ce que je dirai là-bas conditionnera beaucoup de choses à l'avenir. Je sais qu'ils me poseront des questions auxquelles je devrai répondre avec minutie afin de ménager les susceptibilités, sans créer de nouvelle zone d'ombre qui les pousserait à fouiner davantage.

Ce que je dirai, au sujet du traumatisme d'Annabelle, me pose problème. J'aurais voulu qu'elle soit là, avec moi, qu'elle participe à notre réflexion, afin que nous ne courions pas le risque de la blesser davantage. Mais elle n'est pas là.

Voilà plus de deux heures que nous trimons sur le sujet, et je ne l'ai pas revue. La seule chose dont je sois sûr c'est qu'elle est toujours dans la villa. Elle ne peut pas partir sans que j'en sois informé. C'est une piètre consolation au regard des tourments qui sont les miens.

Elle me manque. Son amour me manque. Le regard qu'elle pose sur moi me manque. Je n'arrive pas à imaginer que, dans quelques heures, je serai à Paris, devant une horde de journalistes prêts à tout pour un nouveau scoop et qu'elle ne sera pas à mes côtés. Bien sûr, je pourrais retourner dans notre chambre et lui intimer l'ordre de m'accompagner, lui dire que sa présence est indispensable, ne pas lui laisser le choix. Mais j'ai déjà pris trop de décision pour elle et, si j'ai une petite chance de la récupérer, je ne veux pas la réduire à

néant en jouant au Greg Delcourt dominateur et intransigeant. Pourtant...

— Greg, tu m'écoutes ? C'est à croire que vous vous fichez complètement de cette conférence de presse, tous les deux !

Je reviens à la réalité et soupire. J'avoue n'être ni concentré, ni enthousiaste, ni même optimiste quand à l'issue de cette rencontre avec les journalistes. Je crains qu'elle ne tourne finalement à notre désavantage.

— Nous devrions peut-être annuler, Franck...

— Annuler ? Tu plaisantes ! On n'annule pas une conférence de presse comme on le ferait d'un rendez-vous chez le dentiste. Si tu ne t'y rends pas, demain, les journaux du monde entier en feront leurs choux gras, Greg. Merde ! Reprends-toi ! L'absence d'Annabelle est un sacré revers, je te l'accorde, mais ne pas y aller serait cent fois pire !

— Son absence accrédiitera la version qui la décrit sous mon influence, soumise à mon bon vouloir et à mon sadisme... Ils penseront que je l'ai écartée pour me protéger, tu le sais très bien.

— Tu vas devoir faire preuve de ta légendaire répartie, Greg ! Tu les as toujours mis dans ta poche, pourquoi serait-ce différent aujourd'hui ?

— Peut-être parce que, sans elle, je n'ai pas la moindre envie de me battre...

— Écoute ! Je suis très heureux que tu aies enfin trouvé la femme de ta vie. Il y a des tensions dans tous les couples et je suis persuadé que demain vous serez réconciliés. Mais aujourd'hui, tu as une bataille à mener et tu ne peux pas laisser tes sentiments amoureux devenir une faiblesse !

Je sais qu'il a raison. Franck est un ami et il a toujours été de bon conseil. Mon amour pour Annabelle doit être une force, et non un handicap. Je dois me battre pour elle, faire en sorte que ce battage médiatique cesse. Je ne peux pas laisser le monde se repaître du spectacle de son corps martyrisé, sans bouger le petit doigt et, plus que tout, je ne peux pas les laisser dire qu'elle est folle, suicidaire ou je ne sais quoi encore. Je ne peux pas les laisser continuer à blesser mon ange, sans réagir.

— O.K. Franck ! Alors, dis-moi ce que tu penses de tout ça.

— Je t'ai préparé un conducteur. Je t'ai aussi écrit le discours de départ et t'ai noté quelques suggestions concernant les questions qui ne manqueront pas d'être posées.

— Tu me penses incapable d'improviser ? Où est ta confiance en ma « légendaire répartie » tout à coup ?

— Ce n'est qu'une ébauche. Rien ne t'empêchera de broder si ton

inspiration te revient.

— Prions pour qu'elle me revienne, en effet...

Pendant plus de deux heures, nous étudions les différentes questions qui pourraient être posées par la horde journalistique en y apportant les réponses de principe, politiquement correctes et adaptées à notre objectif : laver la réputation d'Annabelle, la mienne par la même occasion, et rétablir la vérité. Du moins, une certaine vérité.

Nous ne pouvons révéler ce qu'elle a subi sans courir le risque de la mettre en danger. Si nous parlons de la meute de loups, des doutes que nous avons concernant le fait qu'ils agissent depuis de nombreuses années, nous créerons une panique, mais surtout, nous attirerons les foudres des quatre psychopathes qui rôdent peut-être encore autour d'elle.

Je me dis que les faire venir à nous, une bonne fois pour toutes, serait la solution parfaite. Mais je ne suis pas certain que nous en sortirions tous vivants, et s'il y a bien une chose que je refuse de mettre en jeu, c'est sa perte.

Nous les coincerons à notre manière, en maîtrisant le terrain, en ayant toutes les cartes en main et en les affaiblissant au préalable. Blesser la proie avant de la traquer me paraît la meilleure solution, et Franck et moi y travaillons d'arrache-pied. Nous avons déjà notre petite idée, mais un obstacle de taille se dresse devant nous : nous ne connaissons rien de leur identité. Et la seule personne à pouvoir nous aider sur ce point, c'est elle.

La seule survivante d'une longue série de crimes non résolus, dont nous avons retrouvé la trace aux quatre coins de France. En fouillant dans les dossiers hackés par Franck, nous avons réalisé que la police a conscience de l'existence d'un groupe de tueurs en série sévissant dans notre pays. Ils n'ont rien divulgué, de peur de perdre le peu d'avantage qu'ils ont, mais, tout comme nous, ils ont retrouvé des similitudes dans une quinzaine de disparitions de jeunes filles de 15 à 18 ans. Difficile de prouver qu'elles ont été enlevées. À cet âge, les fugues sont monnaie courante.

Il existe une cellule qui semble plus ou moins en sommeil. Nous avons pu remarquer qu'elle a été frappée de nombreux revers, ces dernières années : disparition de preuves, incendies, témoins revenant sur leurs déclarations ou se volatilissant dans la nature. Dès qu'ils semblent avancer un tant soit peu, ils sont stoppés net par un coup du sort. À moins que quelqu'un œuvre de l'intérieur pour faire échouer l'enquête... C'est du moins la conclusion à laquelle nous sommes parvenus : l'un d'entre eux pourrait être un flic, peut-être au cœur même de la cellule de recherche. Mais ce n'est qu'une supposition parmi d'autres.

J'en suis là de mes réflexions quand un léger frisson parcourt mon échine. Elle est là. Je peux la sentir. Mon ange est sorti de sa tanière.

— Je vous laisse, dit Franck.

Je m'appelle Greg Delcourt. Je m'apprête à affronter les journalistes, dans une conférence de presse qui promet d'être houleuse et j'ai besoin, plus que tout, qu'elle soit près de moi. Parce que, sans elle, tout ce cirque n'a pas le moindre sens.

Chapitre 25

Revirement

Mardi 19 mai

Franck sort de la pièce en me lançant un clin d'œil, et je le regarde refermer la porte derrière lui.

Nous sommes seuls. Il me tourne le dos et se tient debout, les bras croisés, devant la grande table de conférence, recouverte d'une tonne de documents divers. J'y aperçois quelques-unes des photos publiées et je frissonne de dégoût. Bon sang, ce que je peux détester mon corps. Je détourne le regard et le porte un instant sur Greg. Les muscles de son dos se dessinent harmonieusement sous le tissu finement ajusté de la chemise noire. Mes yeux glissent lentement et s'attardent sur ses fesses parfaitement mises en valeur par un jean, noir également.

— Le spectacle te plaît ? demande-t-il, d'une voix espiègle.

— Beaucoup.

Il se retourne et me fait enfin face. Je cherche la colère dans ses yeux. Il doit terriblement m'en vouloir. Il m'a fallu plusieurs heures pour trouver le courage de quitter notre chambre et de venir le retrouver. Plusieurs heures de réflexion pendant lesquelles j'ai tenté de me mettre à sa place, ce qui m'a permis de constater que sa position est loin d'être confortable, à plus d'un titre d'ailleurs.

— Je suis désolé...

— Je suis désolée...

Nos regrets viennent de se télescoper en plein vol... Nous nous sourions, mi-amusés, mi-navrés. Je m'approche de lui et joue machinalement avec les pans de sa chemise qui dépassent légèrement du jean, tout en posant le sommet de mon crâne contre son torse. Il fléchit la tête et embrasse mes cheveux, une main glissant sur ma joue.

— Tu m'as manqué, chuchote-t-il.

— Tu m'as manqué bien plus.

— Impossible.

Et puis, il m'enlace et me niche contre lui. Là où se trouve mon unique place. J'enserme sa taille de mes bras et me blottis un peu plus encore. Nous restons ainsi un long moment, nous abreuvant de nos odeurs, de nos chaleurs, du contact de l'autre.

— Je t'aime, ma petite fée. Ne me laisse plus. Sans toi, je ne suis bon à rien.

— J'ai été injuste. Si j'avais réfléchi ne serait-ce qu'un peu, j'aurais compris à quel point la situation est délicate pour toi. Tu fais tout ce qui est en ton pouvoir pour m'éviter des souffrances supplémentaires, et je ne suis même pas capable d'apprécier tes efforts à leur juste valeur.

— Ne dis pas ça, mon ange. Je ne mesure, au contraire, pas toujours à quel point tu es une survivante. Je crois pouvoir faire disparaître ta douleur en te taisant la vérité, alors que tu es bien assez forte pour y faire face. Tu as raison. Je t'ai traitée comme une enfant et je m'en excuse.

— Je me suis conduite comme une enfant... Et je m'en excuse. Mais c'est si... douloureux.

J'étouffe au mieux le sanglot qui m'étouffe. Il me serre plus fort encore.

— Tu as tellement de courage. Comment fais-tu pour supporter tout cela ? Pour être toujours debout ?

— Si je suis debout, Greg, c'est grâce à toi. Tu m'empêches de sombrer et je suis affreusement désolée de traîner derrière moi cette noirceur qui fout tout en l'air. Je veux que tu sois heureux, Greg. Pas que tu souffres à ma place.

— Tu me rends heureux, Annabelle. Bien plus que tu ne sembles le croire. Si je pouvais te montrer à quel point je suis heureux, là, à cet instant...

Je le regarde. Je veux voir de mes yeux ce bonheur dont il parle. Je veux constater par moi-même que je ne lui apporte pas que peine, frustration et colère. Ses yeux s'illuminent comme un sapin de Noël. Son œil noisette semble constellé de paillettes multicolores et son œil bleu, presque marine, m'évoque le ciel juste après le coucher du soleil, lorsque les étoiles apparaissent, l'une

après l'autre. Son œil bleu scintille. Et son sourire plein, large, réchauffe soudain mon cœur et attise mes sens, l'un à la suite de l'autre. Greg se détache de moi, visiblement à regret. Je le regarde sans comprendre.

— Je vais partir pour Paris dans quelques instants, et je dois me changer, s'excuse-t-il.

Il va livrer bataille pour moi. Je ne peux pas le laisser y aller seul. Il a besoin de moi. Je dois montrer à tous que je vais bien, qu'il ne m'a jamais fait le moindre mal. Je dois faire en sorte que son honneur sorte lavé de cette histoire. Il paie le prix de mes traumatismes. C'est injuste.

— Je t'accompagne !

— Non, ma douce. Je ne veux pas t'imposer plus que tu ne peux supporter. Tu as subi un choc effroyable aujourd'hui...

— Je ne veux penser qu'à nous et à notre futur pour le moment.

Je l'attrape par la main et le tire derrière moi, tandis que je me précipite vers l'escalier immense menant à notre chambre.

— Attends ! Je dois prévenir le service de sécurité que tu viens avec moi. Ça change tout. Il nous faut plus de monde !

— Tu t'en occuperas en te changeant. À quelle heure décolle-t-on ?

— Dans moins d'une heure.

— Alors, dépêche-toi, qu'est-ce que tu attends ? Tu lambines, tu lambines !

Il rit, m'attrape par la taille et soudain je m'envole pour me retrouver dans ses bras, tandis qu'il grimpe les marches quatre à quatre. Il me dépose sur le lit et allonge son grand corps sur le mien en me dévorant de baisers. Il grignote le lobe de mes oreilles, picore mon front, dévore mes joues et fond sur mes lèvres comme un faucon sur sa proie. Ses lèvres sont douces et chaudes et sa langue prend fougueusement possession de ma bouche. Je me sens investie et je me demande soudain si être possédée d'une tout autre manière pourrait être aussi grisant. Je rougis malgré moi à cette pensée qui m'est venue spontanément, sans la moindre crainte. Se pourrait-il que je sois prête ?

— À quoi songes-tu qui te fasse rougir ainsi ? me demande t-il en interrompant notre baiser et se dressant au-dessus de moi en appui sur ses paumes.

— À rien de précis... je me disais que... que nous allions être en retard. Allez, ouste ! Laisse-moi me préparer !

— Je lis en toi comme dans un livre ouvert, Annabelle Maury, dit-il avec un sourire énigmatique, me laissant m'enfuir dans la salle de bain pour y cacher ma confusion.

Il ne nous faut pas plus d'un quart d'heure pour nous changer et pour que Franck batte le rappel des hommes qui assureront ma protection, une fois à Paris. En fait, je le soupçonne d'avoir compté sur ma venue jusqu'au bout et de ne pas avoir allégé l'escorte.

L'hélicoptère se pose sur la drop zone quelques instants plus tard et nous emporte vers l'aéroport de Ciampino, à Rome, où nous attend déjà le jet de Greg. Dans deux heures trente, nous serons à Paris et advienne que pourra. Aucun tour de passe-passe ne fera disparaître les photos. Il nous reste encore la possibilité d'expliquer les choses au mieux, sans révéler des détails qui mettraient définitivement ma vie en danger, mais en étant suffisamment explicites pour que les journalistes ne fouinent pas davantage. Nous avons deux heures trente pour trouver une histoire qui tienne la route.

Je m'appelle Annabelle Maury et je prends mon destin en main, au lieu de le fuir. Greg me donne l'envie de me battre, de gagner. Il me donne tout simplement l'énergie de vivre.

Chapitre 26

Conférence de presse

Mardi 19 mai

Le sourire qui illumine son visage, lorsqu'elle découvre que la conférence de presse aura lieu dans un des salons de l'Hôtel George V, me rassure instantanément.

J'ai craint que les souvenirs liés à notre premier voyage à Paris ne viennent gâcher la surprise. Mais je voulais que les choses se déroulent ici. Je désirais, en quelque sorte, « rectifier le tir » et nous offrir, à tous les deux, une seconde chance de vivre quelque chose d'unique dans cet endroit que j'affectionne tant.

J'ai parfaitement conscience que la conférence de presse pourrait tourner au vinaigre et que l'expérience pourrait se révéler un désastre pour Annabelle, mais je suis d'un naturel optimiste... ou du moins j'ai décidé de l'être, et je croise les doigts pour que tout se passe bien, à dix-huit heures, dans le salon Vendôme du Four Seasons George V.

Un rapide coup d'œil dans la salle me permet de constater que la presse a répondu présente. Il me reste à renverser une situation qui n'a que trop duré. Annabelle restera en retrait, accompagnée de Franck et de deux de ses hommes, tandis que le gros de la troupe sera disséminé dans la salle. Je ne veux prendre aucun risque. La description sommaire des quatre dingues leur a été communiquée ; ils seront très vigilants.

— Tu es prête ?

Je la serre dans mes bras pour la énième fois depuis que nous sommes ici, la rassurant et l'entourant de tout mon amour. Nous jouons gros, d'autant que nous avons choisi de mentir pour la protéger. Franck a pris les devants et s'est assuré que quelques pages du web attesteront des faits que nous allons présenter. Il s'est même payé le luxe de hacker les serveurs de la police, de la gendarmerie et des services de secours afin d'accréditer notre histoire. Nous sommes fin prêts. Il est temps de monter sur scène.

Des applaudissements polis saluent mon arrivée. Annabelle ne se montrera que dans quelques minutes, une fois que j'aurai suffisamment capté leur attention pour qu'ils ne remarquent pas son entrée. Je veux l'épargner autant que possible.

— Je vous remercie, dis-je, afin d'obtenir le silence.

— Je vous ai réunis ce soir afin de porter à votre connaissance un certain nombre de faits et je vous suis reconnaissant d'avoir répondu présents. Je suis conscient qu'il est plus aisé de tirer à vue plutôt que de prendre le temps de poser des questions. Mais il arrive parfois que l'on se trompe de cible et que l'on abat un innocent. Je suis venu au secours de l'innocence, ce soir.

Un murmure se fait dans l'assemblée, et je comprends qu'ils s'interrogent sur le sens de mon approche.

— Il y a quelques heures, des photos ont été projetées sur la toile, accompagnées de commentaires particulièrement violents, que certains d'entre vous ont relayés. Je ne vous blâme pas d'avoir voulu surfer sur la vague d'un scandale médiatique. Toutefois, j'aimerais apporter des éléments qui permettront d'éclairer la situation.

D'un hochement de tête, je fais signe à Franck qui enclenche la rétroprojection. Une immense photo du corps d'Annabelle s'affiche sur l'écran géant situé juste derrière moi.

— Cette photo, vous la connaissez tous, elle n'est un secret pour personne. Pourtant, la propriétaire de ce corps meurtri aurait largement préféré que son supplice reste d'ordre privé. J'attire votre attention sur une chose précise. Comme vous pouvez le constater sur cette photo qui a le mérite de ne rien cacher, chacune des cicatrices visibles est de couleur blanche, ce qui ne vous aura sans doute pas échappé. Je ne pense pas avoir besoin de vous expliquer que leur couleur nous démontre qu'elles datent de plusieurs années.

Un murmure parcourt la salle. Visiblement, ce détail n'avait pas frappé tout le monde.

— Il y a quelques jours, ma principale collaboratrice a été convaincue d'espionnage industriel. Elle revendait des données sensibles de mon

entreprise en Europe de l'Est. Je l'ai donc licenciée. Malheureusement, alors que je pensais qu'elle ferait profil bas, puisque j'avais fait le choix de ne pas porter l'affaire devant les tribunaux, cette femme a décidé de se venger. Pour cela, elle s'est introduite chez moi et a réalisé un certain nombre de clichés, dont celui-ci.

Une jeune femme blonde se lève soudain.

— Ce qui confirme bien que la « propriétaire de ce corps », comme vous l'appellez, est bien votre maîtresse.

— Mademoiselle, en quoi est-il répréhensible d'avoir une femme dans ma vie ?

— Eh bien, je veux dire que vous ne pouvez pas nier que Mademoiselle Maury, puisque c'est d'elle dont nous parlons, soit votre maîtresse.

— Pourquoi nierais-je ma relation avec Annabelle Maury ? L'ai-je d'ailleurs fait ?

— Euh... Non, pas que je sache...

— Bien. Permettez-moi de poursuivre, je répondrai à toutes vos questions à la fin de cet exposé.

La jeune femme se rassoit, l'air un tantinet gênée.

— Mon ex-bras droit a écrit un article tout droit sorti de son imagination et a eu recours aux services d'un professionnel du web qui a créé, de toutes pièces, chacune des pages internet qui abreuvent actuellement la toile. L'effet boule de neige a fait le reste. Au fur et à mesure des heures, des versions de plus en plus fantaisistes ont fait leur apparition, me mettant en cause dans les blessures révélées sur ces photos. Je suis un homme public, et j'ai le dos suffisamment large pour faire face à ces immondices. Mais ce n'est pas le cas de Mademoiselle Maury.

Je me tourne vers elle. Elle tremble, elle est pâle, mais elle me sourit. Les flashes des appareils photos crépitent.

— Annabelle Maury a été victime d'un effroyable accident de la circulation, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Chacune de ces photos, chacune de ces pages, est une offense au regard de ce qu'elle a vécu, de sa souffrance physique et morale et du droit qu'elle a, que chacun d'entre nous devrait avoir, de garder pour elle ces souvenirs pénibles. La détresse qui est la sienne, depuis la parution de ces images, m'a poussé à venir vers vous, afin de vous expliquer pourquoi ce battage médiatique doit cesser.

— Comptez-vous mener une action en justice contre votre ex-collaboratrice ? Et pouvons-nous connaître son nom ?

— Je pense que vous n'aurez aucun mal à le découvrir. Je vais donc vous éviter cette peine. Elle se nomme Ava Brown et était mon bras droit depuis 7 ans. Elle a pris la fuite, après avoir monté ce mauvais coup, et nous avons perdu sa trace. Toutefois, pour répondre à votre question, oui, nous avons intenté des poursuites contre elle.

— Monsieur Delcourt, pouvez-vous nous dire ce que représente exactement Mademoiselle Maury pour vous ?

— Bien entendu, je n'ai rien à cacher. Annabelle Maury est ma fiancée. Elle est l'être que je chéris le plus au monde et, dans quelques semaines, j'aurai l'immense bonheur de voir cette femme magnifique et brillante devenir mon épouse.

Je suis Greg Delcourt. Mon cœur se gonfle d'orgueil lorsque je tends la main vers elle et qu'elle vient à moi, sous le feu nourri de dizaines de flashes.

Chapitre 27

Une équipe du tonnerre

Mardi 19 mai

Greg vient de déclarer à la face du monde qu'il m'aime et va m'épouser. Tandis que mon cerveau n'enregistre que la multitude des éclairs lumineux qui nous font face, mon corps, lui, n'existe que par la sensation de ma main dans la sienne, de ses doigts enroulés autour des miens. Nous nous regardons, presque indifférents au reste du monde et, soudain, nous sommes seuls. Dans ses yeux, je lis tellement d'amour que plus rien n'a d'importance. Je me fonds en lui, son sourire radieux devient le soleil de mon univers. J'ai chaud et pourtant je frissonne. Mon cœur bat à tout rompre et, s'il ne m'avait pas saisie par la taille, je crois que je serais tombée à la renverse.

— Tout va bien, ma puce. Nous sommes ensemble, c'est la seule chose qui compte, me chuchote-t-il à l'oreille, en déposant un léger baiser sur ma tempe.

Mais la conférence et la réalité reprennent leurs droits.

— Mademoiselle Maury, pouvez-vous nous parler de cet accident ?

Ma bulle éclate. Comment puis-je parler d'un événement inventé de toutes pièces ? Comment les convaincre ?

— Annabelle a subi un traumatisme crânien important lors de l'accident, et ses souvenirs sont très confus, commence Greg.

Je le remercie du regard, et puis je songe à ces choses lues sur le net : je serais sous la dépendance de Greg, droguée et presque folle. Je dois leur

montrer que je jouis de mon libre-arbitre et de toute ma raison.

— Je ne me souviens, en effet, que de très peu de choses. C'est un accident comme tant d'autres. Je m'engageais sur un passage piéton lorsqu'un chauffard a fait une embardée, me fauchant au passage. Je ne me souviens pas du reste. Ni de ma prise en charge par les secours ni des semaines qui ont suivi. Ce que je sais m'a été raconté par mes proches. J'ai été percutée par la voiture. Mon corps a été projeté dans les airs et s'est fracassé contre la devanture d'un magasin. Toutes les cicatrices que vous voyez sur cette photo datent de ce jour. Certaines sont la résultante des diverses interventions chirurgicales que j'ai subies, les autres sont dues aux nombreuses lacérations provoquées par le verre de la vitrine.

La main de Greg serre la mienne. Il semble satisfait de ma réponse. Je ne le regarde pas. Je ne veux pas que la presse pense que je m'assure de son assentiment. Je dois donner l'image d'une femme forte et indépendante.

— Annabelle, il a été dit de vous que vous êtes psychologiquement fragile et l'on a évoqué une hospitalisation récente dans une clinique spécialisée dans les troubles dépressifs et le traitement des addictions...

— Tu n'as pas à répondre à cette question, me dit Greg en fusillant le journaliste du regard.

Je le rassure du mien.

— La clinique dont vous parlez est en fait spécialisée dans la prise en charge des chocs post-traumatiques. Les victimes de traumatismes physiques ou psychologiques y sont prises en charge en globalité afin de traiter les syndromes qui en découlent. Pour ce qui me concerne, et bien que plusieurs années se soient écoulées, je souffre de cauchemars récurrents, et parfois de crises d'angoisse. Je supporte difficilement les espaces clos et la foule. Le D^r Schmitt me suit depuis des années, et je me rends dans sa clinique une fois par an.

— Êtes-vous sous benzodiazépines ou un quelconque traitement antidépresseur ?

— Non. La thérapie consiste plutôt en relaxation, sophrologie et verbalisation, bien entendu, dis-je en souriant.

— Que répondez-vous à ceux qui pensent que vous êtes sous la dépendance de la drogue ?

— Ne réponds pas. Tu n'y es pas tenue, dit encore Greg.

Je lâche sa main, descends les quatre marches de l'estrade où nous nous trouvons et me dirige lentement vers la femme brune, la petite quarantaine,

assise au premier rang, qui vient de me poser la question. Arrivée à sa hauteur, je la questionne.

— Je n’y connais rien en matière de stupéfiants. Je n’ai même jamais fumé un joint, mais pouvez-vous me dire à quels signes vous reconnaîtriez en moi une consommatrice régulière de telles substances ?

— Je pense que vous auriez des traces de piqûres au niveau des bras...

Alors, je retire la petite veste courte que je porte sur un chemisier sans manches et la confie à mon interlocutrice. Greg se précipite.

— Tu n’as rien à leur prouver. La seule chose qui compte, c’est que tu dises la vérité.

— Je n’ai pas vraiment l’impression que la vérité compte pour ces gens, Greg.

Je ne quitte pas la femme des yeux et lui présente mes deux bras.

— Voyez-vous une quelconque trace de piqûre ?

— Non, dit-elle, un peu embarrassée.

— Y a-t-il un autre endroit de mon corps que vous souhaitiez examiner afin de vérifier les affirmations que vous relayez ? Après tout, vous n’ignorez plus rien de mon physique ! dis-je en me retournant vers la photo.

Un léger rire parcourt la foule des journalistes curieux, dont certains s’agglutinent pour photographier mes bras.

— Je ne crois pas que cela soit nécessaire, répond du bout des lèvres la brune quadragénaire.

Je récupère ma veste et rejoins l’estrade. Greg m’escorte, sa main dans le bas de mon dos, en un geste possessif et protecteur.

— Pouvez-vous nous dire comment vous vous êtes rencontrés ?

— Eh bien, le plus banalement du monde : au travail. Annabelle postulait pour un emploi d’assistante. Elle a d’abord été reçue par ma collaboratrice, par moi ensuite.

— Vous recevez souvent les postulantes, Monsieur Delcourt ?

— Cela m’arrive, en effet.

— Votre réputation de coureur invétéré n’est plus à faire. Le Web regorge de photos de vous en compagnie de charmantes jeunes femmes, à chaque fois différentes. On vous prête des centaines d’aventures. Qu’avez-vous à répondre à cela ?

— Que vous avez parfaitement raison. J’ai passé les cinq dernières années à papillonner et à profiter de la vie. Je ne cherchais pas de relation suivie, juste à

prendre du bon temps. Si c'est quelque peu immoral, ce n'est pas répréhensible non plus, que je sache.

— En effet. Alors peut-être pourriez-vous nous dire ce qui rend si particulière votre relation avec Mademoiselle Maury ?

Il sourit à la jeune femme qui le presse de questions sur sa vie privée. Je me doute qu'il n'y répond généralement pas, mais, aujourd'hui, il a opté pour la transparence totale. Sur ce sujet, tout du moins. Il se tourne vers moi, me prend dans ses bras et, plongeant son incroyable regard dans le mien, il répond :

— Je l'aime, tout simplement. Mon univers ne gravite plus qu'autour d'elle. Elle incarne ce que j'ai toujours inconsciemment cherché, et, maintenant que je l'ai trouvée, je vais jalousement la garder. Je vous remercie pour votre attention.

Il dépose un baiser sur mes lèvres auquel je réponds tendrement. Les flashes crépitent à nouveau. Un bref coup d'œil à Franck m'indique que nous venons de remporter le combat haut la main.

Je m'appelle Annabelle Maury. Greg et moi venons de relever un défi de taille. J'ai l'absolue certitude, désormais, que nous pouvons vaincre l'adversité, pour peu que nous soyons ensemble.

Chapitre 28

Les délices du George V

Mardi 19 mai

Greg m'a fait la surprise de réserver l'appartement Penthouse du Four Seasons George V.

À notre arrivée, je suis immédiatement séduite par le raffinement des lieux, la noblesse des matières, le soin méticuleux apporté à chaque détail. Mes yeux vont des tentures et soieries du salon au jardin d'hiver qui invite à la rêverie. Je remarque immédiatement l'immense terrasse qui offre une vue à 360 degrés sur la ville et y découvre une table dressée pour deux, face à la tour Eiffel illuminée. Sur la desserte, des amuse-bouches nous attendent, non loin d'une bouteille de Roederer Cristal. Greg, légèrement en retrait, me regarde, amusé.

— C'est juste fabuleux, dis-je dans un souffle.

— Et tu n'as pas encore vu la chambre et la salle de bain...

— Essaierais-tu de me séduire ?

— Je veux que cette soirée, que cette nuit soient magiques.

— Cette nuit ?

Une lueur délicieuse brille dans son regard. Un subtil mélange entre amour, désir et espièglerie.

— J'ai de grands projets pour nous deux, Annabelle. Mais tout dépend de toi. Tu es la seule aux commandes et, quoi qu'il se passe, je sais que je n'en regretterai pas une seule seconde.

— Alors, pas de pression ?

— Non, mon ange, pas la moindre.

Il m'enlace et pose ses lèvres sur les miennes, sans précipitation. Elles sont chaudes et entraînent les miennes dans une chorégraphie langoureuse et suave dans laquelle nos langues brûlantes se mettent en scène. Elles s'enroulent l'une autour de l'autre, elles se goûtent, elles se cherchent pour finalement se déguster dans un baiser profond qui nous étourdit.

— Je crois que nous devrions déguster ce fameux champagne et reprendre un instant nos esprits. La soirée ne fait que commencer...

Je le laisse me mener vers la terrasse. Il tire ma chaise et m'invite à m'asseoir. Je me sens merveilleusement bien, quoiqu'un peu nerveuse à l'idée que ma peur pourrait gâcher les projets de Greg.

— Pas de pression, me répète-t-il, alors qu'il semble de nouveau lire dans mes pensées.

Je lui souris. Pas de pression, c'est d'accord. Laissons les choses suivre leur cours et voyons où elles nous mènent.

Le champagne coule dans les flûtes tandis que je ne peux m'empêcher de regarder le petit paquet qui trône sur mon assiette.

— Ouvre-le, me dit Greg en reposant la bouteille.

Je dénoue le ruban doré en tremblant et retire délicatement le papier qui entoure un écrin de chez Cartier. Je soulève le couvercle de la mythique boîte rouge et or, et découvre un magnifique collier en or gris, composé de trois orchidées serties de diamants et de ce qui me semble être des saphirs et des améthystes. Il est si beau, tellement parfait, que je ne peux m'empêcher de verser une larme.

— J'ai pensé qu'il pourrait te rappeler le merveilleux moment que nous avons passé, sous le dôme, au milieu des orchidées et des papillons.

Je me jette instantanément à son cou et le couvre de baisers, tout en lui disant :

— Il est merveilleux, renversant. Il est tellement beau, Greg. Je l'adore... Je t'aime tant !

— Me voilà soulagé, dit-il en m'installant sur ses genoux.

Saisissant le collier avec mille précautions, il le passe à mon cou, accroche le délicat fermoir et me regarde, émerveillé.

— Lorsque je l'ai vu, j'ai pensé qu'il était fait pour toi. Et, maintenant que je te regarde, je suis définitivement heureux de ce choix. Tu es magnifique.

Je me blottis contre lui, tandis que nous grignotons de délicieux blinis au

caviar impérial, nos coupes de champagne à la main, sous le ciel étoilé, face à la dame de fer qui brille de mille feux.

Orchestré par Christian Le Squer, Chef triplement étoilé du Pavillon Ledoyen, récemment à la tête du restaurant Le Cinq, le repas est un véritable enchantement : sashimi au saumon Salma de Norvège, bar de ligne en sauce vierge accompagné de gnocchis au parmesan et citron, faux-filet de bœuf Black Angus et ses accompagnements, et, pour clôturer le tout, un cocktail de framboises en gelée d'hibiscus, mousseux basilic, sorbet à la vanille de Tahiti. Les vins qui accompagnent cette fête des sens semblent couler de source, minutieusement choisis par Éric Beaumard, Vice-Champion du Monde de Sommellerie.

Greg, visiblement passionné par ce palace, me raconte mille anecdotes qui me fascinent. Je me dis même, l'espace d'un instant, qu'il pourrait me réciter le bottin, arrondissement par arrondissement, je n'en serais pas moins envoûtée par la douceur de ses mots, par sa voix chaude et vibrante qui retentit aux tréfonds de mon être.

Il me propose de prendre le café dans le jardin d'hiver, la soirée se faisant doucement plus fraîche. Et, tandis qu'il passe un bras autour de ma taille, je me sens prête à le suivre jusqu'en Chine, s'il me le demande.

— Tu vas bien ? demande-t-il, un temps désarçonné par mon air conquis.

— Je ne me souviens pas avoir déjà été aussi bien.

— N'aurais-tu pas un peu abusé des vins merveilleux qui nous ont été servis ?

— Je n'écarte pas cette possibilité, en effet, mais, en fait, non, je me sens juste incroyablement bien, heureuse, apaisée.

— Il n'y a rien de plus beau qu'une femme heureuse légèrement pompette, mon ange.

— Je ne suis pas pompette. Je suis très lucide, au contraire. Je goûte chaque seconde de cette soirée. Se pourrait-il que ce soit ces heures passées auprès de toi qui m'aient enivrée ?

— Si tel est le cas, nous avons un sérieux problème. J'ai peur que tu ne sois dans cet état pour le restant de tes jours, dit-il en déposant un baiser léger sur mes lèvres.

Je sens une sorte de tourbillon délicieux qui prend lentement de l'ampleur au creux de mon ventre, une subtile alliance de désir, de lâcher-prise et d'euphorie.

Tandis que Greg me tend une tasse de café brûlant, je lui demande soudain :

— Tout à l'heure, tu as parlé de projets que tu avais pour nous deux, ce soir... et cette nuit.

— En effet.

— Pourrais-tu me parler de ces projets ?

— Ces projets impliquent que tu sois parfaitement consciente de ce qui t'entoure, et je ne suis pas tout à fait sûr que ce soit le cas, pour le moment.

— Tu crois que je pourrais faire quelque chose que je ne désire pas ?

— Je ne veux pas que tu regrettes une seule seconde de cette nuit, Annabelle.

— Pourquoi le regretterais-je ?

— Parce que j'ai l'intention de te faire l'amour, et que j'ai besoin que tu sois à cent pour cent avec moi.

Je manque de m'étouffer avec la gorgée de café qui dévalait ma gorge.

— Tu as l'intention de me...

— Oui, Annabelle, dit-il avec cette voix grave qui met tous mes sens en émoi.

— Je ne suis pas sûre d'être prête...

— Nous allons le découvrir ensemble, et nous ne franchirons aucune de tes limites, je te le promets.

Je m'appelle Annabelle, et, tandis qu'il me prend dans le creux de ses bras pour m'emmener vers la majestueuse chambre du Penthouse, je me prends à rêver que cette nuit pourrait être aussi belle que la soirée... Peut-être même bien davantage.

Chapitre 29

Volupté

Mardi 19 mai

Je dépose ma fée au milieu du lit et prends quelques secondes pour l'admirer. Ses longs cheveux bruns sont éparpillés sur l'oreiller, le dos de ses mains reposant de chaque côté de sa tête. Elle m'observe en se mordant légèrement la lèvre inférieure. Elle est détendue. Elle n'a pas peur. Elle m'attend.

— Tu es tellement belle, mon ange. Quelle bonne action ai-je pu faire dans une vie antérieure pour avoir le bonheur de te rencontrer dans celle-ci ?

D'un geste lent, je dénoue ma cravate et la laisse tomber au sol. Elle mord sa lèvre un peu plus fort, me gratifiant d'un regard gourmand. Je souris. Ses réactions ne cessent jamais de m'étonner. Alors, je poursuis. Bouton après bouton, j'ouvre ma chemise, en détaillant son corps qui me fait fantasmer depuis des semaines, ce corps dont je veux faire frémir chaque centimètre carré. Ma chemise rejoint bientôt la cravate, chaussures et chaussettes leur emboîtant le pas.

Je m'approche lentement du lit, y pose un genou, positionnant ma main gauche sur l'oreiller, tout près de la sienne.

— Tu es, de loin, la plus belle femme que j'aie eu le loisir de contempler, Annabelle.

Insinuant mon autre genou entre ses jambes, mes mains de chaque côté de sa tête, je dépose un baiser sur ses lèvres entrouvertes et déjà rougies par les

morsures légères que ses dents parfaites leur ont infligé. Elles sont chaudes, légèrement sucrées et épousent si parfaitement les miennes qu'on pourrait les croire dessinées pour moi. Lentement, elles s'entrouvrent pour laisser ma langue s'infiltrer et caresser la sienne. Son souffle est soudain plus court, ses yeux se ferment sous le plaisir de cette rencontre charnelle. Je caresse son visage du bout de mon pouce, puis, enroulant mes doigts autour de sa nuque, intensifie le baiser qui nous emporte. Il se fait plus fougueux, plus impérieux. Ses mains remontent le long de mes bras, caressant mes biceps tendus, mes épaules pour finir par encadrer mon visage et presser davantage encore nos lèvres les unes contre les autres. Mon corps s'enflamme. Son toucher, ses doigts, chaque millimètre carré de sa peau sur la mienne me rendent dingue. Je la veux comme je n'ai jamais voulu personne.

Doucement, je déboutonne le chemisier blanc. Son corps se dévoile, offrant à mon regard ses seins ronds, sagement endormis dans le soutien-gorge d'un blanc immaculé. Ma main s'attarde sur son ventre, puis remonte vers sa poitrine nacrée. Du plat de ma main, je l'effleure et la sens s'éveiller à mes caresses. Annabelle gémit doucement, je la regarde et lui souris. Elle mordille de nouveau sa lèvre, tandis que, du bout du pouce, je concentre mon attention sur un mamelon qui se dresse.

Désormais à genoux, chevauchant ses cuisses, je l'enlace et l'amène contre moi, dans un baiser chaud et profond. Je fais glisser le chemisier et l'envoie rejoindre ma cravate, sur le tapis. D'un geste sûr, je dégrafe le soutien-gorge qui suit le même chemin. Je la redépose sur le lit, ses longs cheveux soyeux déployés en corolle sur l'oreiller.

Je prends tout mon temps, mes deux mains explorant son corps, en parcourant les pleins et les déliés, arpentant les vallées, dessinant ses courbes tandis que mes lèvres suivent le même chemin, déposant des dizaines de baisers légers sur sa peau frémissante. Elle frissonne, elle gémit. Elle est tellement réceptive à mes caresses. C'en est presque inhumain.

Mes lèvres rencontrent bientôt un mamelon durci que je torture gentiment en le léchant, le suçant, le mordant, tandis qu'elle pousse un petit cri qui exacerbe mon désir. Mes lèvres reviennent aux siennes pour les goûter encore et encore, se nourrissant des soupirs qui s'en échappent, puis repartent à l'attaque du second mamelon qui réclame mes attentions.

Ses mains dans mon cou m'électrisent et, lorsqu'elle les laisse glisser le long de mes flancs, les griffant très légèrement, je ne peux retenir un gémissement. Elle me sourit, intimidée, un point d'interrogation en plein milieu de chacune de ses pupilles. Elle semble ignorer ce que ses mains

déclenchent en moi.

— Ne t'arrête surtout pas, mon ange. J'adore ce que tu es en train de me faire.

Elle rougit très légèrement. Bon sang, ce qu'elle peut être belle, attendrissante et bandante tout à la fois. Je me redresse pour qu'elle puisse, tout à loisir, caresser mon torse, mon ventre, titiller mes mamelons et je goûte chacune de ses attentions, mes yeux plantés dans les siens. Je la laisse me découvrir, m'apprivoiser, me reconnaître, s'approprier mon corps à sa guise. Se mordillant de nouveau la lèvre, elle effleure la boucle de ma ceinture en m'interrogeant du regard. Elle me fait littéralement fondre sur place, sa candeur me tue.

— Retire-la, mon ange, lui dis-je doucement.

Je ne veux pas l'effrayer, mais elle s'acquitte de cette tâche avec brio, ses joues rosissant un peu plus encore. Je me redresse et redescends sur Terre, ou du moins sur le tapis, le temps de faire glisser mes derniers vêtements. Je suis nu face à elle. Elle fixe mon sexe d'un air étrange, oscillant entre envie et frayeur.

— Tu as brillamment dompté le dragon, mon ange. Tu n'as plus à le craindre.

Et là, elle me répond une chose qui me fait quasiment perdre pied.

— C'est une chose de dompter le dragon. C'en est une autre de le chevaucher...

Oh, bon sang ! Il faudra vraiment que j'explique à cette demoiselle qu'il est des choses que l'on ne dit pas à un homme fou de désir, qui n'a pas fait l'amour depuis des semaines et qui tente de maîtriser ses pulsions pour ménager l'objet de ses fantasmes.

Elle tend sa main vers moi. J'inspire profondément, comptant intérieurement de dix à zéro. Je m'allonge près d'elle et la serre contre moi, tandis qu'une main glisse sur sa jupe pour y effleurer ses cuisses. Je descends lentement la fermeture et insinue mes doigts sous le tissu, caressant ses fesses parfaites à travers la fine soie de sa culotte. La jupe glisse le long de ses hanches et, d'un mouvement, Annabelle s'en débarrasse.

Je la fais à nouveau basculer sur le dos et entreprends de tracer une ligne de baisers de son cou au bas de son ventre, embrassant la lisière de la petite culotte qui cache l'essence de sa féminité. Je lui jette un regard, guette son assentiment, puis, ne rencontrant aucune résistance, je fais glisser le morceau de soie le long de ses jambes et poursuis mes baisers, le long de sa cuisse

jusqu'au creux de son genou, remontant par l'intérieur vers le triangle brun.

— Non... dit-elle dans un gémissement.

— Laisse-toi aller, mon ange, laisse-moi te déguster. Je veux passer cette nuit à te vénérer, à te donner du plaisir, encore et encore. Et le plaisir commence ici.

Je m'appelle Greg, je suis sur le point d'explorer, avec délices, les trésors cachés d'Annabelle, à la recherche du sanctuaire qui nous verra nous unir pour la toute première fois.

Chapitre 30

Tsunami

Mardi 19 mai

La langue de Greg virevolte sur mon sexe, ses mains caressant mon ventre et mes seins. Moi qui n'ai connu que douleur et brutalité, je découvre le plaisir et la douceur. Mes doigts saisissent le drap et s'y accrochent désespérément, tentant de retarder l'inévitable.

— Laisse-toi aller, mon ange. Ne résiste pas.

Alors, je laisse la vague de plaisir m'engloutir, balayer mon corps, tel un raz-de-marée.

Lorsque je reviens à moi, Greg est allongé sur moi et me regarde avec ravissement.

— Tout va bien ? demande-t-il.

— Oui, tout va bien, réponds-je en souriant. C'était incroyablement bon...

— Ce n'est que le début, ma puce.

— Rien ne peut être meilleur que ça.

— Je peux toujours essayer de te prouver le contraire.

— Tu es tellement sûr de toi...

— Non, juste sûr de nous, ma belle. À l'avenir, nous allons explorer des contrées inconnues de nous deux, j'en suis certain.

— Mais... Tu as déjà tellement voyagé...

— Ce n'était que des randonnées dans la garrigue. Avec toi, je découvrirai

l'univers.

Ses lèvres dévorent les miennes avec passion, son corps se presse contre le mien et, soudain, je sens le dragon frôler mon clitoris incroyablement sensible. Je ne peux m'empêcher de chercher à lui échapper. Greg relâche son étreinte et me regarde tendrement.

— Tu n'as aucune crainte à avoir.

Je n'en suis pas aussi sûre. Mes peurs remontent au galop, des souvenirs douloureux, des rires gras, des mains sales s'imposent soudain à moi. Ma respiration se fait rapide. Je panique comme une idiote. Non, pas maintenant !

— Regarde-moi, mon ange. Tout va bien. Il n'y a que toi et moi. Tu es en sécurité.

Je m'accroche à son regard, je détaille son doux visage, ressens ses doigts sur le mien, écoute les battements de son cœur et, lentement, l'angoisse reflue.

— Un seul mot de toi et on arrête tout. Je sais que tu as peur, et je le comprends parfaitement. Nous avons toute la vie. Rien ne nous presse. Je t'aime, Annabelle, plus que tout.

— Je t'aime, moi aussi, et j'ai confiance en toi, mon cœur. Je sais que tu ne me ferais jamais le moindre mal. Mais c'est difficile de fuir cinq ans de cauchemar...

— Laisse-moi mettre fin au règne de la terreur, ma douce.

Je le désire, mais cette peur viscérale tapie au fond de moi fait la loi. Elle ne peut gouverner ma vie à jamais, je dois la vaincre. Si je peux briser le cercle vicieux dans lequel je vis depuis toutes ces années, ce ne peut être qu'avec lui. Alors, je hoche la tête.

— Dis-le. J'ai besoin d'être sûr que c'est ce que toi, tu veux. Dis-le, mon amour.

— Je veux faire l'amour avec toi, Greg. Je veux que toi et moi ne fassions qu'un.

Il laisse échapper un soupir, comme s'il avait été en apnée depuis de longues minutes, puis s'écarte de moi un instant, ouvre le tiroir de la table de nuit et en sort un petit sachet argenté. Je le regarde dérouler le préservatif sur son sexe tendu dont la taille m'impressionne, une fois de plus. Mais je ne dois plus avoir peur, il sera doux et fera en sorte que tout se passe bien.

Greg prend position entre mes jambes qu'il écarte avec douceur. De sa main, il fait lentement aller et venir son sexe contre ma vulve brûlante, ravivant le feu au creux de mon ventre. Et puis, il me rejoint, me serre dans ses bras avec une tendresse infinie, pose ses lèvres sur les miennes et, dans un baiser

possessif et impérieux, il commence à s'insinuer doucement en moi. Je laisse échapper un cri et me crispe malgré moi.

— Non, dis-je dans un souffle.

Greg s'interrompt immédiatement.

— Prends ton temps, Annabelle. Rien ne nous y oblige et rien ne nous presse.

— J'ai tellement peur de te décevoir. Tu le désires tellement...

— Tout ce que je désire, c'est que tu sois bien, rien d'autre. Je sais que nous y parviendrons, jour après jour, j'ai confiance. Tu ne peux pas me décevoir, mon ange, tu es parfaite.

Je tente de me détendre, mais ce corps étranger en moi me bouleverse. Non pas que j'aie mal, Greg est doux, tendre et patient, mais comment puis-je espérer ressentir quelque chose d'agréable, quand son sexe tente de pénétrer mon intimité marquée à jamais par l'infamie et la douleur ? Je suis partagée entre la volonté de lui offrir ce qu'il désire et la peur de me perdre à jamais.

Greg me sourit tout en me serrant davantage contre lui, déposant des baisers sur mon visage, me chuchotant des mots tendres et rassurants. Puis, il se retire lentement.

— Non ! Je veux y arriver, pour toi, pour nous. Je sais que je peux le faire, s'il te plaît...

Il fronce les sourcils, indécis.

— Je ne veux pas que tu le fasses pour moi, je peux attendre, j'ai tout mon temps. Ne t'inquiète surtout pas pour ça.

— Essaie encore, Greg...

Alors, avec une infinie lenteur, il glisse de nouveau en moi, scrutant la moindre de mes réactions, à l'écoute de mon corps qui se livre, malgré ses peurs. C'est à peine si je respire, tandis que je le sens doucement m'emplir, mon regard s'accrochant au sien comme si ma vie en dépendait. Ma bouche entrouverte laisse échapper un cri silencieux tandis qu'il s'enfonce encore en moi. Je le désire, je le désire tant. Le sentir en moi n'est pas une épreuve, c'est une révélation. Lui et moi sommes unis, désormais. Nous ne formons plus qu'un seul et unique corps et peu importe si je ne ressens pas le plaisir tant attendu, peu importe si ma peur l'emporte encore sur mon désir. Je suis à lui et il est à moi.

— Tout va bien, mon amour ? demande-t-il. Tu te sens bien ?

— Oui, dis-je dans un souffle.

Alors il pose son front contre le mien et se retire pour glisser de nouveau

en moi. Il soupire. Sa langue prend possession de ma bouche, s'enroule autour de la mienne. Il va et vient en moi, lentement, sans précipitation. Quelque chose de sourd, de doux, naît au creux de mon ventre. La promesse d'un avenir pour lui et moi. Il est avec moi, en moi, nous fusionnons lentement dans une danse vieille comme le monde.

— Je t'aime tellement, mon ange, tellement... dit-il dans un souffle.

Je le serre contre moi, caressant sa nuque, baisant son visage. Il est tellement beau, à cet instant. Reculant l'inévitable pour me donner tout ce qu'il possède, avec tout l'amour dont il est capable, l'homme que j'aime m'éveille doucement à moi-même, par ses caresses, par ses baisers et par son sexe qui glisse doucement en moi, allumant une étincelle qui, je le sais, finira par déclencher un brasier. C'est une question de temps, et nous avons toute notre vie. Je me sens en paix avec moi même et n'aspire désormais plus qu'à une chose : lui donner le plaisir qu'il mérite. Alors je chuchote :

— C'est à toi de te laisser aller, maintenant, mon amour. Ne pense plus à rien. Laisse le plaisir venir à toi.

Je suis Annabelle. À la découverte de mon propre corps, j'explore des sensations nouvelles, tandis que Greg Delcourt me rend, pas à pas, ma féminité.

Chapitre 31

Un homme heureux

Mercredi 20 mai

Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Annabelle dort contre moi depuis hier soir sans avoir bougé une seule fois. Elle a sombré dans le sommeil, peu de temps après que nous ayons fait l'amour pour la toute première fois. Elle est retournée dans son cocon, comme à chaque événement important de sa vie.

Je n'arrive pas à regretter ce qui s'est passé, bien que les choses ne se soient pas déroulées exactement comme je les avais imaginées. J'avais rêvé une première fois explosive pour nous deux, une fête des sens tout au long de la nuit. J'avais espéré lui donner du plaisir tant et tant qu'elle s'écroule, épuisée de bonheur, rassasiée. Mais cette vision était, je m'en rends parfaitement compte maintenant, une pure fantasmagorie.

Ce qui s'est passé entre nous deux, hier soir, était magnifique, intensément fort, beau et grand. Je ne regrette pas la moindre seconde.

Je l'avoue, je n'avais pas totalement réalisé à quel point ce moment serait difficile pour elle. Je m'étais imaginé qu'après cinq ans, notre alchimie évidente suffirait à lui permettre de s'abandonner à moi. C'était totalement irrationnel. À croire que mon amour fou pour elle me rend parfois insensé.

Je sais pourtant à quel point elle a peur, je n'ignore rien de ses cauchemars, je connais sa terreur du dragon, mais je pensais qu'en le domptant, elle se l'était approprié, et que sa frayeur s'était apaisée. Mais j'avais un peu vite omis

les fantômes du passé.

Annabelle n'était peut-être pas prête, finalement. J'aurais dû la laisser choisir le jour et l'heure de cette première fois, au lieu de la lui imposer, en l'enjolivant d'un dîner au clair de lune et d'un bijou de chez Cartier.

Il n'est pas exclu que je me sois conduit comme un abruti. Comme l'ancien Greg Delcourt. C'est même certain. Lorsque je repasse le cours de cette soirée, je me rends compte que j'ai agi avec elle comme je le faisais avec toutes ces filles qui ont jalonné mes cinq dernières années : drague, fleurs, dîner, bijou. Je n'ai pas été différent dans ma tactique d'approche. Je n'ai pas été capable de lui prouver qu'elle était ce que j'ai de plus précieux, qu'elle est unique dans ma vie...

Bien sûr, ce qui s'est passé ensuite a été très différent de ce que j'ai expérimenté jusque-là. Mon cœur était gonflé d'amour pour elle, lorsque je la tenais dans mes bras et que je venais en elle. Lorsqu'elle a dit « *Non !* », j'ai compris que je m'étais fourvoyé, que j'avais voulu aller trop vite. Alors, j'ai décidé de tout arrêter, de la prendre dans mes bras, de la bercer, de lui dire que nous avions tout le temps, que j'attendrais et je le pensais sincèrement. Je n'ai jamais voulu la brusquer. Mon ardeur m'a emporté à un moment où ma raison aurait dû commander.

À ma grande surprise, elle a souhaité continuer. Je la savais terrorisée, et pourtant, lorsqu'elle m'a supplié de revenir en elle, de lui faire l'amour, de l'aider, en quelque sorte, à passer ce premier cap, j'ai accepté et je ne le regrette pas une seule seconde, car elle m'a donné une preuve d'amour telle que j'en frémis encore...

Tandis que je bougeais en elle, avec douceur et retenue, attentif à chacun de ses soupirs, à chacune de ses expressions, je l'aimais, de plus en plus fort, à chaque seconde. J'admirais le courage de cette femme qui menait un combat contre elle-même, contre ses peurs. Elle le faisait pour nous. Tandis que son regard se rivait au mien, que les frémissements subtils du plaisir s'éveillaient lentement en elle, je l'ai vue changer. Elle a lâché prise, elle s'est offerte, dans une sorte de sacrifice héroïque. J'ai perçu la minute exacte où elle a accepté l'idée que le plaisir ne serait pas au rendez-vous, mais que cela n'avait pas la moindre importance. Elle a accepté de ne pas vivre cette première fois au travers du prisme de mes propres fantasmes, mais d'en faire malgré tout un moment inoubliable pour chacun de nous.

Je voulais la rendre heureuse et, pour ce faire, je pensais à tort qu'il fallait lui donner du plaisir, encore et encore. Le bonheur n'est pas lié au plaisir. Le bonheur, c'était de partager un moment intensément pur, un voyage initiatique,

une cérémonie païenne où le sacrifice magnifie l'acte en lui-même. Le bonheur, c'était de la voir s'ouvrir à moi, de la sentir découvrir l'inédit, de faire naître une petite flamme en elle qui jamais plus ne s'éteindra. Le bonheur, c'était d'accepter qu'elle m'offre ce présent inestimable et de le recevoir avec humilité, en m'abandonnant à elle comme elle s'était abandonnée à moi.

Lorsqu'elle m'a pris dans ses bras, lorsqu'elle a baisé mon visage, appelant mon abandon, j'ai découvert ce qu'est le véritable amour, celui qui se donne sans attente de retour, celui qui fait sien le bonheur de l'autre, celui que je veux vivre avec elle pour le reste de nos vies.

Et puis, elle a prononcé cette phrase incroyable, cette phrase qu'aucune femme n'a même jamais songé à me dire : « *C'est à toi de te laisser aller, maintenant, mon amour. Ne pense plus à rien. Laisse le plaisir venir à toi* ». Et le plaisir s'est abattu sur moi avec une force encore jamais égalée. Je peux le jurer, même maintenant, plusieurs heures après. Je n'avais jamais expérimenté un plaisir aussi insensé, aussi intense, aussi... parfait.

J'ai crié son nom. Je n'avais jamais crié le nom de qui que ce soit, avant elle. Elle est la femme des premières fois. Mon premier amour et le dernier. Je m'y engage sur ma vie.

Son bonheur est né de mon plaisir, aussi fou que soit cette constatation, aussi improbable qu'elle puisse me paraître, elle a trouvé son bonheur dans le mien. Je ne crois pas qu'il puisse exister plus belle preuve d'amour en ce monde.

Elle gémit doucement contre mon cou tandis qu'une de ses mains se pose sur mon torse. Je frissonne. J'ai l'impression de ne vivre que pour ces instants où elle est à moi et où je lui appartiens.

— Bonjour, mon ange.

— Bonjour, mon amour, répond-elle dans un murmure ensommeillé.

— Je voudrais me réveiller près de toi, chaque matin de ma vie. Il n'y a pas plus beau spectacle.

— Je crois que ça doit pouvoir s'arranger, dit-elle en souriant.

— J'ai passé une soirée unique, ma puce.

— Elle l'a été tout autant pour moi.

— Vraiment ?

— Oui. C'était le plus beau moment de toute ma vie.

— J'aurais aimé que tu...

— Chaque chose en son temps, Monsieur Delcourt. Rome ne s'est pas construite en un jour. Cette soirée était parfaite, en tous points. Je n'aurais

jamais espéré ressentir toutes les sensations que tu as initiées en moi. Je sens que des choses magnifiques vont m'arriver, nous arriver. Notre vie ne fait que commencer.

Je suis Greg et, tandis qu'elle se presse contre moi, se hissant pour atteindre mes lèvres dans un baiser chaud et vibrant, je me dis qu'il n'y a pas homme plus heureux que moi sur cette Terre.

Chapitre 32

Infinitude

Mercredi 20 mai

Je suis dans ses bras, et il n'est pas de meilleur endroit au monde. Dans sa chaleur, contre ses lèvres, je goûte au bonheur tout simple d'être avec mon âme sœur.

— Que veux-tu faire aujourd'hui, mon ange ? demande-t-il.

— Rester au lit avec toi toute la journée ? On est tellement bien...

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Mais, puisque nous sommes à Paris, peut-être as-tu envie de visiter la ville. Es-tu déjà venue ici ?

— Juste une fois, avec toi...

Je songe à ce premier séjour qui a tourné à la catastrophe.

— Je ne saurai jamais te dire à quel point je regrette ce qui s'est passé, ce jour-là. J'étais un autre, Annabelle. Je réalise maintenant à quel point j'étais tombé bas. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser que, sans cela, je ne serais sans doute pas celui que je suis aujourd'hui. Ta souffrance a été un révélateur. J'ai découvert que j'avais un cœur, qu'il était capable d'aimer... et de saigner aussi.

Je me love contre lui, son corps nu contre le mien, et je soupire d'aise. Quel chemin parcouru depuis ce jour qui m'a vu sombrer dans la confusion. Tandis que je fuyais son cynisme et sa hargne, mon esprit s'enfermant lentement dans un black-out protecteur, Greg tentait de me rejoindre, en proie aux remords et

à la peur. Notre vie à tous les deux a basculé à cet instant pour nous mener ici et maintenant, dans le lit king size du Penthouse de l'hôtel George V... Peu important les souffrances qui furent les miennes, elles m'ont fait grandir. Tout comme elles ont fait grandir Greg.

— Je ne regrette rien, mon amour. Si tout ceci nous a conduits ici, à cet instant précis, alors je ne changerais rien.

— Tu es une femme extrêmement sage, Annabelle Maury, dit-il en picorant mes lèvres.

Je réponds à ses baisers, posant mes lèvres contre les siennes, les écrasant avec passion, ma langue s'insinuant dans sa bouche entrouverte. Mes mains aventureuses se lancent à la recherche de sa peau, dessinant la forme de son biceps, glissant sur son torse imberbe, descendant le long de son ventre avec gourmandise.

— Hop, hop, Miss Maury, dit-il en saisissant ma main baladeuse. Si tu commences ainsi, je ne crois pas être en mesure de sortir de ce lit avant de longues heures. Qu'en est-il de ta jolie phrase sur Rome et sur le temps qu'il a fallu pour la bâtir ?

— Il a fallu beaucoup travailler pour cela...

— Et je te promets que nous allons nous lancer dans des travaux de grande ampleur... Mais pas dans l'immédiat, dit-il en embrassant le bout de mes doigts.

Il se lève soudain, fuyant le désir qui l'envahit.

— Aurais-tu peur de moi ? demandé-je, mutine.

— J'ai surtout peur de moi. Je veux te donner le temps d'intégrer cette nuit et, lorsque ce sera chose faite, nous pourrons recommencer, dit-il en me faisant un clin d'œil suggestif.

Je sais qu'il a raison. J'ai besoin d'intégrer cette expérience. Je n'arrive pas à croire que moi, Annabelle Maury, je puisse inspirer un tel désir à cet homme si puissant et magnifique. Qu'est-il advenu de l'être timoré que j'étais, il y a quelques semaines à peine ? La jeune fille que je m'entêtais à rester laisse lentement place à une femme, à l'écoute d'un corps qu'elle a longtemps haï, désireuse d'explorer des contrées qu'elle n'avait jamais imaginé visiter. Hier soir, au milieu de ce grand lit, Greg a fait de moi une femme à part entière.

Tandis que Greg prend une douche, j'appelle le room service et nous commande un petit déjeuner. Je meurs de faim. Je ne sais pas encore ce que me réserve cette journée toute parisienne, mais j'entends la vivre pleinement.

Assis en tailleur sur le lit, nous dévorons les viennoiseries arrosées de café,

et, après une rapide douche pour moi, nous sortons à la conquête de Paris, comme un couple d'amoureux ordinaire. Notre périple nous mène de Montmartre au Marais, de la cathédrale Notre-Dame à l'Île de la Cité. Nous embarquons, aux pieds de la Tour Eiffel, pour une croisière déjeuner, puis consacrons notre après-midi à une découverte éclair du Louvre et c'est fourbus, le soir tombé, que nous pénétrons dans l'ascenseur qui nous ramène au Penthouse du George V.

— J'ai passé une merveilleuse journée.

— Et elle n'est pas terminée !

— Oh non ! Aie pitié de moi ! Je n'en peux plus. Tout ce que je veux, c'est un bain de mousse pour délasser mes muscles endoloris !

— Va pour un bain de mousse, ma belle, dit-il en me soulevant et en m'emportant dans la somptueuse salle de bain.

Nous passons une heure, dans les bras l'un de l'autre, le bain bouillonnant rendant vie à nos corps épuisés. Je songe à la facilité avec laquelle je m'abandonne à lui, à cette nudité qui ne me fait plus honte, à cette liberté que mon esprit goûte enfin de concert avec mon corps. Je me sens lentement revivre, comme si j'émergeais d'un long sommeil, comme si je renaissais, ni foncièrement différente ni vraiment la même.

Notre pause mousse se termine trop vite à mon goût, mais Greg a d'autres projets qui se concrétisent par une splendide robe de cocktail qui m'attend sur notre lit, par une limousine immense qui nous dépose au pilier sud de la Tour Eiffel, par un ascenseur qui nous conduit au deuxième étage et par un repas en amoureux dans le fameux restaurant « Le Jules Verne ».

Un décor contemporain et élégant nous accueille dans une atmosphère tamisée et sensuelle, propice à la complicité et à l'intimité qui sont désormais les nôtres. Une cuisine gastronomique, sous l'égide d'Alain Ducasse, enchante nos papilles et nos sens, tandis que la baie vitrée nous offre une vue sans pareille sur Paris.

Je me dis que je ne peux me sentir mieux qu'à cet instant, dans ce lieu magique, près de l'homme que j'aime et qui me révèle à moi-même, chaque jour davantage. Soudain il se lève, prend ma main, y dépose un léger baiser et pose un genou à terre, comme dans les romans classiques, tenant au creux de sa main, la boîte rouge et or de chez Cartier

— Mon ange, je t'ai déjà fait ma demande, et tu as fait de moi l'homme le plus heureux de cette planète en acceptant. Mais il manquait une petite chose pour nous rappeler que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

Il ouvre la boîte avec délicatesse et je découvre la bague la plus parfaite qui soit.

— Cette bague représente l’infinitude de l’amour que je te voue. Le diamant en son centre figure mon cœur et ce ruban, qui n’a ni commencement ni fin, évoque ce que je ressens pour toi. Je t’ai aimée dès le premier regard et je t’aimerai toujours. J’en fais le serment, à genoux face à toi, je t’offre mon âme. Je suis pieds et poings liés devant toi, Annabelle, et tu n’imagines pas à quel point cela me rend heureux.

Je m’appelle Annabelle et, tandis qu’il glisse à mon doigt cette bague d’exception, composée d’un magnifique diamant autour duquel s’enroule un ruban de platine pavé de diamants, je me prends à me demander si rêve et réalité ne seraient pas sur le point de s’unir au-dessus de nos têtes.

Chapitre 33

Réunion de famille

Vendredi 22 mai

Voilà près de dix ans que je suis Lieutenant de police à l'Office Central pour la Répression des Violences aux Personnes et je n'avais encore jamais vu ça. Bien entendu, je n'ignore pas que certains hackers sont capables de forcer n'importe quel serveur, n'importe quel système de sécurité, mais je dois avouer que celui qui a fait ça est un surdoué.

Il ne nous a pas demandé notre avis pour introduire, dans les bases de données de la Police, une histoire bidon qui accrédite la thèse que Greg Delcourt a défendu, lors de la conférence de presse d'avant-hier.

Là où le bât blesse, c'est que le petit malin qui a fait ça a effacé toutes les données que nous avons concernant l'agression d'Annabelle Maury. C'est un peu comme si elle n'avait jamais été l'une des victimes de notre petit jeu, et ça devrait me réjouir... mais pas du tout.

Le chef de la cellule « Edelweiss » est dans une colère noire. Il faut dire, à sa décharge, que tout part en sucette, dans son enquête. Déjà huit ans que cette cellule existe et il n'arrive à rien. On parle de le remplacer. Les familles des disparues ont écrit au Président de la République pour lui faire part de leur mécontentement. Le procureur a, quant à lui, été dessaisi il y a deux ans et remplacé par un confrère plus énergique... qui n'a pas avancé davantage. Bien entendu, moi, je sais pourquoi ils n'avancent pas, et ça me fait bien marrer de les voir s'agiter dans tous les sens, comme une armée de fourmis totalement

désorganisée.

Enfin, ça me faisait bien marrer. Aujourd'hui, je ris jaune. Le piratage de nos données, afin d'accréditer la thèse de l'accident, a foutu un sacré bordel. Bien entendu, nous savons que Delcourt est derrière tout ça, mais il a des amis très haut placés et son argent le rend particulièrement puissant. Trop puissant...

Visiblement, il préside désormais à la destinée de notre petite protégée, et nous allons devoir compter avec lui. C'est pourquoi j'ai réuni Vic, Vincent et Vadim, histoire de décider des suites à donner à tout ce cirque. J'ai bien peur que notre position jusque-là sécurisée, le soit désormais un peu moins.

— On les bute et le tour est joué. Pourquoi vous vous posez tant de questions, les gars ? demande Vincent.

— C'est pas si simple ! Greg Delcourt est un type connu et puissant. On ne résoudra pas le problème en le faisant disparaître, je dirais même que ça ne ferait qu'envenimer les choses. Une enquête serait ouverte, et je ne pense pas que nous ayons besoin de publicité !

— Pour ce qu'elles ont été efficaces, leurs enquêtes...

— C'est vrai, mais s'ils n'ont jamais pu remonter jusqu'à nous, c'est parce que j'ai fait le nécessaire.

— Et tu le feras encore, Bruno, te bile pas !

— Cette histoire fera du bruit. Ce ne sera plus aussi simple de bousiller les preuves, d'autant que ce n'est pas l'Office Central qui s'occupera de l'enquête, mais la brigade criminelle et, là-bas, je n'ai pas vraiment mes entrées.

— Alors, si je comprends bien, cette petite pute va continuer à nous emmerder ? Nous aurions dû lui régler son compte depuis longtemps.

— Elle se tenait à carreau jusqu'à maintenant... Et puis tu sais bien qu'elle a perdu la mémoire. On ne risque rien.

— T'es bien sûr de ça ?

— *A priori*, oui, sinon elle aurait bavé depuis longtemps.

— À moins qu'elle ait eu peur et qu'elle ait gardé le silence pour sauver sa peau. Et, dans ce cas, si elle se sent protégée par le gros richard qui la couve du regard à la une des journaux, elle pourrait bien changer d'avis...

Vic sursaute. Il est pété de trouille, de toute évidence. C'est un pleutre, un lâche. Je lui reconnais un don certain pour embobiner les donzelles que nous chassons afin de les amener là où nous le désirons, mais, pour le reste, il ne vaut pas tripette.

— Elle nous a vus ! Et si elle fait un portrait robot de chacun d'entre nous, c'en est fini de notre tranquillité. Je ne veux pas aller en prison, moi ! Faut la

descendre !

Ah ben merde alors ! Faut croire que sa peur légendaire lui donne des ailes, d'un coup ! Voilà l'agneau qui se transforme en loup.

— On se calme, Vic ! C'est pas parce que tu viens de retrouver tes couilles qu'il faut nous les mettre sous le nez ! Assieds-toi et ferme-la !

Vic se rassoit sagement. Finalement, le loup n'a pas fait long feu. C'est pas un mal. J'ai bien assez de Vincent à maîtriser.

— Mon frère a raison, pour une fois. Si on descend la petite pute, on règle le problème. Plus personne pour nous identifier, dit-il en se frottant les mains.

— Et toi, Vadim, t'en penses quoi ?

— Je ne suis pas un assassin. Depuis le début, je vous dis qu'on n'a pas besoin de les tuer. Qu'est-ce qui nous empêchait de porter des masques ou bien encore de leurs bander les yeux ? Tuer, c'est ton truc à toi, Vincent. J'ai jamais été d'accord avec ça.

— Ne viens pas me dire que ça ne t'excite pas de voir la peur dans leurs yeux, de lécher les larmes qui coulent quand elles comprennent ce qu'on va leur faire subir ? Ça fait partie de la chasse, de l'excitation, tu ne peux pas nier que tu aimes ça ! Les choses seraient différentes si on ne pouvait pas voir tout ce qui passe dans leurs yeux affolés.

— Ouais, peut-être que j'aime ça. Mais on aurait pu trouver un autre moyen...

— Les choses sont ainsi. On n'y changera rien avec des « si » et des « peut-être », dis-je, excédé.

— O.K., alors on va passer aux votes, dit Vincent. Que ceux qui sont d'accord pour que nous réglions son compte à notre petite chérie de Marseille lèvent la main.

Vincent lève la sienne et attend nos votes.

— On aura le droit de jouer un peu avec elle, avant de la tuer ? demande Victor.

— Je veux ! répond Vincent. J'attends ça depuis cinq ans !

— Alors, j'en suis !

Vic lève à son tour la main. Reste Vadim.

— Je suis contre. Elle est amnésique. On n'a pas besoin de la tuer.

— O.K. ! Ça nous fait deux voix pour et une voix contre, dit Vincent. Bruno, reste plus que toi.

Les idées fusent à toute allure dans ma tête en surchauffe. Je pèse le pour et

le contre, j'évalue les risques, et puis je décide.

— O.K. ! J'en suis. On lui règle son compte. Mais il va falloir se débarrasser de lui également, sinon il ne s'arrêtera qu'après avoir eu notre peau.

— C'est pas un problème, Bruno. On fera une pierre deux coups. Et puis, j'adore l'idée de jouer avec elle sous les yeux de son chevalier servant. À dire vrai, ça m'excite au plus haut point. On fait ça quand ?

— Pas de précipitation, dis-je, hors de moi. Il a du pognon, il a certainement un gros service de sécurité. On doit étudier tout ça et trouver la faille, comme à chaque fois. Leur disparition doit être propre et nette.

Je m'appelle Bruno Courcelle, je suis Lieutenant de Police et je m'apprête à fomenter un énième meurtre. Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'une adolescente apeurée, mais d'un homme puissant et de la femme qu'il protège. Mais l'idée de ces retrouvailles m'excite bien plus que je ne voudrais me l'avouer.

Chapitre 34

Portraits-robots

Vendredi 22 mai

Franck nous attendait de pied ferme sur le tarmac à Marseille, accompagné de gardes du corps armés et de deux limousines blindées. Je savais pertinemment qu'il en serait ainsi, puisque j'avais donné des ordres en ce sens, mais je n'avais rien dit à Annabelle. Je ne voulais ni l'effrayer ni la faire atterrir trop vite de son nuage parisien. De notre nuage parisien. Je me serais volontiers contenté d'y rester avec elle, *ad vitam æternam*, mais Franck m'a ramené à la réalité, d'un simple coup de fil, tandis que nous embarquions à Paris au terme de deux petits jours de bonheur égoïste.

— Greg ! J'ai une piste. Elle est encore ténue, mais si Annabelle se plie à une séance de portraits-robots, je pourrais être à même de débusquer la taupe potentielle. C'est notre meilleure piste, et plus j'examine le dossier, plus je me dis que seul l'un d'entre eux avait la possibilité de flinguer l'enquête. Car c'est un flingage en règle, tu peux me croire ! C'est tellement énorme que je ne comprends pas moi-même comment les hautes instances ont pu passer à côté.

— Ils ont bien dû faire une enquête interne. Au bout de huit ans de catastrophes en série, quelqu'un s'est forcément posé des questions, non ?

— Eh bien non, si tu veux tout savoir. Des gens ont été remplacés, des blâmes ont été distribués, mais ces preuves disparues ou détruites, ces témoins subitement muets, voire même évaporés, n'ont alerté personne, apparemment.

— Si ta thèse se vérifie, alors Annabelle est en danger. Nous devons la

protéger par tous les moyens possibles. Peut-être devrions-nous retourner dans la planque en Italie ?

— Non, je ne pense pas. Il ne faut pas les alerter. Il faut vivre comme d'habitude, histoire qu'ils ne se doutent pas que nous avançons. N'oublie pas ! Nous sommes les chasseurs et eux les proies. La tendance va s'inverser. Il faut les faire douter, les faire paniquer. La peur sera notre meilleure arme. LEUR peur, pas la nôtre. Ceci dit, j'ai mis en place une garde rapprochée et fait équiper ta maison du high-tech de la surveillance. Rien ne passera. S'ils veulent s'en prendre à elle, ce sera à l'extérieur. On devra veiller sur elle avec la plus grande attention.

— Je compte sur toi. Si quelque chose lui arrivait...

Franck m'a rassuré de son mieux et a raccroché. Annabelle s'était endormie. Bon sang, ce qu'elle peut être belle ! Je me suis longuement demandé, en la regardant, si nous aurions finalement le droit à notre part de bonheur ou bien si les choses allaient mal tourner. Nous ne pouvons plus faire machine arrière, mais je redoute plus que tout qu'elle puisse souffrir, de quelque manière que ce soit, de ce qui va advenir. J'ai bien pensé à l'éloigner, la planquer au fin fond du Tibet le temps que nous nous occupions des loups, mais, à dire vrai, je n'ai confiance qu'en moi-même pour la tenir hors de danger. Je serai totalement incapable de mener à bien cette mission si je ne peux pas la protéger moi-même, si je ne la sens pas en sécurité auprès de moi. Alors, nous allons agir ensemble, elle et moi.

Et Annabelle a été, une fois de plus, à la hauteur de mes espoirs.

À l'atterrissage, nous sommes rentrés directement à la maison. Nous avons à peine posé nos bagages que Franck nous entraînait dans mon bureau. Il avait déjà tout préparé : l'ordinateur contenant le tout dernier logiciel, le dossier dans sa totalité avec, entre autres, le témoignage d'Annabelle concernant ses agresseurs.

J'aurais voulu la préserver, lui éviter cela, mais nous n'avons plus le temps. Ils ne peuvent pas avoir ignoré le battage médiatique autour de la conférence de presse. Ils savent que nous avons menti et, par ce mensonge, nous avons envoyé un message clair : nous ne voulons pas nous attirer leurs foudres... Et c'est pour cette raison précise qu'ils vont faire le contraire. Ils ont eu l'occasion d'admirer leur œuvre sur les photos publiées et, si je tente de raisonner comme leurs cerveaux malades, je ne serais pas étonné qu'ils décident de venir achever le travail...

Pendant plus de trois heures, j'ai regardé, en silence, la femme que j'aime tenter de faire un portrait le plus parfait possible de Snake. Avec Franck, ils ont

redessiné chaque tatouage qu'elle avait eu tout le loisir de détailler, tandis qu'il la violait. Il ne s'est pas passé une minute sans que je souhaite avoir ce type devant moi pour l'étriper à mains nues, tandis qu'elle frémissait sous le poids des souvenirs. J'aurais voulu le passer à tabac, le torturer comme il l'a fait avec elle, le faire souffrir lentement, et puis l'étrangler de mes mains. Je me suis demandé si j'en serais capable, la réponse a été claire : oui, je pourrais tuer chacun d'entre eux pour la savoir en sécurité, je serais prêt à tout pour qu'ils disparaissent de sa vie. Même si je sais pertinemment qu'ils ne sortiront jamais tout à fait de sa tête et que chaque marque, chaque cicatrice qui jalonnent son corps seront à jamais un rappel à l'ordre. J'ai d'ailleurs déjà pris contact avec les meilleurs plasticiens de cette planète. Je leur ai envoyé des clichés afin d'avoir des avis sur la faisabilité ou pas d'une chirurgie réparatrice. Je n'ai pas encore de réponse.

Tandis que ma petite femme si brave replongeait une fois de plus en enfer, je songeais à ce que pourrait être notre vie s'ils disparaissaient. Les choses seraient tellement différentes. Je commencerais par l'épouser, la déshabiller de ce nom qui porte la marque de l'infamie et lui offrir le mien. Et ensuite la rendre heureuse, toujours davantage, lui rendre ce que la vie lui a volé, le bonheur dont elle a été privée, lui en offrir encore et encore, faire de sa vie un enchantement perpétuel, ne tendre qu'à un seul et unique but : voir la beauté de son sourire illuminer constamment son doux visage.

Je veux qu'elle rie, qu'elle s'émerveille de chacun des prodiges que je créerai pour elle. Je veux lui en mettre plein les yeux, plein la tête, emplir son cœur de bonheur, et lui faire l'amour, jour après jour, tenter de gommer les affres du passé et lui donner le plaisir, la douceur auxquels elle a le droit de prétendre.

Alors qu'elle se concentrait sur le visage qui, peu à peu, apparaissait sur l'écran, je songeais à cette première fois qui n'a pas encore eu de suite et qui n'en aura sans doute pas dans l'immédiat. Les séances qu'allait lui imposer Franck la perturberaient, je le savais, je le voyais à la pâleur de son visage, à ses doigts qui s'entortillaient les uns aux autres, à ses mains qui se crispaient sur le tissu fin de sa robe, comme si elle s'empêchait d'enfoncer ses ongles dans la peau de ses cuisses si parfaites. Il y aura des cauchemars, des larmes, et je serai là pour elle, à chaque instant.

Je m'appelle Greg Delcourt. Nous sommes à l'aube d'un changement radical de nos vies. Au bout du tunnel, brille une lumière, un feu que je me promets d'entretenir pour le reste de nos vies.

Chapitre 35

Au cœur du cauchemar

Samedi 23 mai, 6:45

Snake se tient nu, debout, face à moi. Je suis à genoux, la tête baissée, les yeux fixés sur ses rangiers usées, me concentrant sur le cuir craquelé, et plus particulièrement sur une toute petite tache brune, à l'extrémité de la chaussure gauche, que je soupçonne d'être du sang. Je me noie dans cette petite trace de sang qui n'est sans doute pas le mien, peut-être celui de celle qui m'a précédée ou celui de celle d'avant. Je sais qu'il y en a eu d'autres, ils s'en vantent. Ils en parlent pour me faire peur, parce qu'ils sont affamés par l'odeur de ma peur...

Il empoigne soudain mes cheveux, les entortille pour en faire une queue de cheval grossière qu'il enroule autour de son poignet et, utilisant cette prise providentielle, il écrase mon visage contre son bas-ventre.

— Suce ! ordonne-t-il.

Je m'exécute immédiatement. J'ai compris depuis longtemps que retarder l'inévitable revient à souffrir bien davantage. Voilà plus de deux jours que je suis ici, esclave sexuelle à toute heure du jour et la nuit. Il y a 48 h, j'étais une jeune fille, prude et réservée, rêvant d'un grand amour, d'une première fois douce et sensuelle avec un homme patient et amoureux. Aujourd'hui, je ne suis plus rien. J'ai l'impression d'avoir pris cent ans. Je sais des choses que j'aurais voulu ignorer à jamais. Tout ce qui m'entoure me donne envie de vomir. D'ailleurs, j'ai vomi. Plusieurs fois, déjà.

Alors que son sexe coulisse avec violence dans ma bouche, je protège mes dents pour ne pas risquer de l'écorcher. C'est arrivé une fois, et ils m'ont punie

de manière telle que je ne veux plus que ça arrive. Je m'applique sans pleurer ni crier lorsqu'il s'enfonce jusqu'au fond de ma gorge. Je respire par le nez. J'économise l'oxygène dont je serai bientôt privée, je le sais. Lorsqu'il lâche prise, je prends une grande inspiration. Ce sera l'unique, car il revient à la charge. Il ne cesse que lorsque ma peau prend une teinte bleutée. Je suffoque. Il se retire enfin, satisfait. Cela a duré des heures, j'ai l'impression. Je ne respire pas mieux. Je sais que la suite sera bien pire....

Il tire mes cheveux pour me mettre debout. Je laisse échapper un cri de douleur que je regrette amèrement. Il me gifle, une fois, deux fois, dix fois, de sa main énorme et rugueuse, jusqu'à ce que ma tête dodelinante retombe sur ma poitrine.

— À croire que tu n'apprends rien, salope ! Je t'ai demandé de la fermer, putain ! C'est pas compliqué !

Il me jette sur le sol sur lequel je retombe lourdement, ma tête heurtant le mur. Je ne dis plus rien. Je suis amorphe. Je songe que c'est mieux ainsi, que je ne sentirai peut-être rien. Et puis soudain le corps du suivant sur le mien, son sexe qui m'investit violemment, sans concession. Ne pas bouger, ne pas se défendre, ne surtout pas crier...

Je me réveille en hurlant, griffant et frappant le corps penché au-dessus de moi. Je hurle tout ce que j'ai gardé au fond de moi, là-bas.

— Mon ange, calme-toi. Tu es en sécurité. C'est moi, mon amour, rien que moi. Je t'en prie, réveille-toi. Je t'en prie...

Greg est là, qui me serre contre lui. Il tremble et ses yeux sont comme fous. Je l'ai marqué de mes ongles. Son désarroi me paralyse.

— J'ai cru que je n'arriverais jamais à te réveiller, que je ne pourrais pas te sortir de là. J'ai cru que je ne pourrais pas t'arracher à leurs griffes. Oh, Annabelle ! J'ai eu si peur...

Il bascule à mes côtés et me prend dans ses bras, doucement, sans me serrer, sans me brusquer. Il sait à quel point je suis fragile lorsque je sors de l'un de ces affreux cauchemars. Il sait que j'ai besoin de temps, de chaleur, de douceur, de respect. Alors, il me les offre, baisant mon visage, buvant mes larmes jusqu'à ce qu'elle se tarissent.

Je me laisse lentement aller entre ses bras. Je reviens à la réalité tandis que l'enfer referme ses portes sur les démons du passé. Mon oreille contre le torse

de Greg, je tente d'accorder mon rythme cardiaque et ma respiration aux siens.

— Je vais demander à Franck d'arrêter les séances. C'est beaucoup trop pénible pour toi. Je ne peux pas le laisser continuer...

Greg se fait un sang d'encre pour moi. Il est vrai que, depuis notre arrivée, les cauchemars ne m'ont pas quittée. Cette nuit, comme la nuit dernière, je suis retournée là-bas, à trois reprises. À chaque fois, Snake est le personnage principal, même si, à deux reprises, les autres se sont également invités. Je revis les sévices, les humiliations, les viols, sans aucune trêve. Je n'ose plus fermer les yeux, mais, à chaque fois, le sommeil m'envahit, malgré mes tentatives vaines de lutter contre lui.

— Nous devons en passer par là, dis-je. Il n'y a pas d'autre moyen. Il nous a fallu deux jours pour le portrait de Snake, à cause de tous ces tatouages que Franck a voulu détailler, mais, pour les autres, ce sera plus rapide, plus facile...

Je ne suis pas vraiment sûre de ce que j'avance. J'appréhende le moment où je devrai parler de Zéro. Il m'a fait subir tant de choses... Il a entraîné les autres à sa suite, tellement loin dans l'horreur que j'ignore si je serai capable de l'affronter. Mais je dois être forte, pour Greg, pour nous deux, pour notre avenir.

Je suis sortie de mes réflexions par le téléphone de Greg qui sonne sur la table de nuit.

— C'est Franck... dit-il, ennuyé de cette interruption.

— Réponds. Ce doit être important, s'il appelle si tôt.

Alors, il s'écarte de moi, saisit le portable et décroche. Je n'entends pas ce que dit Franck. Greg répond par des hochements de tête et des « O.K. » qui ne me renseignent guère. Et puis, il raccroche et se tourne vers moi :

— Franck a identifié Snake, mon ange. Il est formel. Il avait déjà connaissance d'un gars de l'O.C.R.V.P. bardé de tatouages, mais il avait décidé d'attendre d'avoir le portrait-robot que tu as fait, avant de regarder la photo. Il ne voulait pas courir le risque d'orienter ta description en sachant trop. Et il a bien fait. Le visage correspond presque parfaitement et les tatouages que tu as décrits sont tout simplement sur son compte Facebook. On a trouvé l'un d'entre eux, Annabelle, grâce à toi !

J'avale ma salive avec difficulté. Ça y est. Nous y sommes. Ce n'est plus de l'ordre du potentiel, c'est un fait. L'un d'entre eux vient de passer du statut de monstre à celui d'homme de chair et de sang, d'individu.

— On connaît son nom ?

— Il s'appelle Bruno Courcelle. Il est lieutenant à l'Office Central pour la Répression des Violences aux Personnes. Il travaille pour la cellule « Edelweiss ».

Je suis Annabelle Maury. Il y a cinq ans que j'attends que cette cellule trouve l'indice qui permettra de les arrêter, sans pour autant mettre nos vies en danger. Et, soudain, je découvre que le loup a toujours été dans la bergerie...

Chapitre 36

Nausées

Samedi 23 mai

La photo de ce salopard s'affiche en gros plan sur l'écran géant de mon bureau. Je suis venu dès que Franck m'a annoncé la nouvelle. Je n'ai pas pu résister au besoin malsain de voir à quoi ressemble l'un des types qui a détruit la femme que j'aime. Annabelle est restée dans notre chambre. J'ai pensé qu'il était mieux que je la prépare à cette confrontation. Et pour cela, je devais m'y préparer moi-même. Je ne peux m'empêcher de détailler ses traits, de chercher au fond de ce regard la part d'ombre qui a fait d'un flic, censé protéger les victimes, un violeur, une aberration de la nature humaine.

Il n'a même pas l'air mauvais. La photo le montre à califourchon sur une moto, le sourire aux lèvres, en jean et débardeur, révélant ses nombreux tatouages. Il pose à côté d'un type qui semble être son meilleur ami. Comment un monstre peut-il avoir des amis ?

Un hurlement retentit derrière moi. J'ai juste le temps de me retourner pour voir Annabelle tomber au sol, sur les genoux, les yeux rivés à l'écran. Je me précipite vers elle. Bon sang ! Pourrait-elle, ne fût-ce qu'une fois, faire ce que je lui demande ? Je voulais très précisément éviter ce qui se déroule sous mes yeux. Je voulais que les choses se passent en douceur. Mais était-ce possible, au fond ?

Je crains soudain qu'elle ne fasse une nouvelle crise d'angoisse, alors je la prends dans mes bras et détourne son visage de l'écran, mais elle se rebelle.

Elle ne veut pas de câlin, elle veut voir. Elle veut LE voir. Alors, je relâche mon étreinte, l'aide à se relever et la laisse approcher de l'écran. Elle ne crie plus, elle n'émet plus le moindre son, tandis que ses larmes cessent. Son regard est froid, glacial, différent, ailleurs.

— Annabelle, je n'ose imaginer ce que vous pouvez ressentir à cet instant, mais j'ai besoin que vous me confirmiez que le type sur la photo est bien Snake, dit Franck avec douceur.

— Oui, c'est lui...

— Reconnaissez-vous l'homme qui pose avec lui sur la photo ?

— Non.

O.K. ! Ça aurait été trop beau que nous en ayons deux pour le prix d'un. Mais cela ne m'inquiète pas. Maintenant que nous avons identifié Snake, ses comparses vont suivre. Ce n'est qu'une question de temps. Il suffira de suivre Courcelle pour débusquer les autres. Peut-être même qu'en parcourant son compte Facebook nous pourrions les découvrir au détour d'une photo. Ces types chassent ensemble, ils sont amis, ils sont une famille, nous allons les trouver.

Annabelle fixe toujours l'écran tandis que Franck fait défiler les photos qu'il a pu récupérer. Il espère que mon ange reconnaîtra un autre de ses agresseurs, ce qui éviterait les longues et fastidieuses séances de portraits-robots qui nous attendent encore.

J'imagine sans peine ce qui se passe dans son esprit, les souvenirs, le dégoût, la peur, la haine.

— Là !

Elle crie presque en pointant le doigt sur une photo qui montre le loup sur une plage. Nous la regardons sans comprendre.

— La photo d'avant !

Franck retourne en arrière et nous découvrons un cliché le montrant sur un ring de boxe, en compagnie d'un type au crâne rasé et à la mine hargneuse, malgré le sourire glacé qui étire ses lèvres.

— C'est lui, c'est Zéro.

Annabelle recule à pas mesurés, comme s'il était réellement dans la pièce. Son corps tremble. Les larmes roulent à nouveau sur ses joues, tandis qu'elle mord ses lèvres pour bloquer le cri qui menace de sortir. Ses yeux sont exorbités, ses pupilles dilatées et sa respiration saccadée. Ce gars lui inspire bien plus que de la peur. C'est de la terreur.

Le dos désormais collé au mur du fond, elle ne tient debout que par miracle.

Son corps secoué de spasmes semble vouloir régurgiter les immondices qui ressurgissent de son cerveau, de sa mémoire.

— Il va venir, et lorsqu'il sera là... il nous tuera tous. C'est lui qui les tue et il aime ça... peut-être même davantage que le sexe. Il les étrangle pendant que les autres porcs continuent à les violer. C'est ce qui aurait dû m'arriver. C'est ce qui va m'arriver...

Je me précipite vers elle et l'enlace fermement. Je ne peux pas la laisser entrevoir une telle issue sans me battre.

— Il ne t'arrivera rien de tel, j'y veillerai. Je les en empêcherai.

— Alors, ils te tueront, ils tueront Franck, et puis aussi ma mère, ma petite sœur. Ils tueront tout le monde.

Elle parle comme une automate, débitant des prédictions, intimement persuadée qu'elles se réaliseront.

— Je te promets que non, mon amour. Il n'arrivera rien de tel. Nous allons les chasser, les capturer et les faire payer pour ce qu'ils t'ont fait, jusqu'au dernier centime.

— Annabelle... vous avez dit qu'il les étrangle... Comment connaissez-vous ce détail ?

Elle regarde Franck comme s'il débarquait de la planète Mars et venait subitement de se matérialiser devant elle.

— Ils ont des photos, des tas de photos. Ils les avaient punaisées aux murs, jusque dans la salle de bain. Où que se portaient mes yeux, je voyais ces photos. Ils voulaient que je sache ce qui allait m'arriver, ils voulaient que je m'imagine à la place de ces filles. Ils voulaient que j'aie peur... non bien plus que ça... ils voulaient que je baigne dans la terreur, constamment, comme s'ils s'en nourrissaient. Lorsque je ne faisais pas exactement ce qu'ils attendaient de moi, ils parlaient de ma mort, de la manière dont ils allaient me tuer, duquel des trois me baiserait au moment où je rendrais mon dernier souffle, de ce que Zéro pourrait lire dans mon regard lorsque la vie le quitterait, du goût de mes dernières larmes...

Elle se rue soudain hors de la pièce, vers le petit cabinet de toilette attenant, et je l'entends clairement vomir. Je me précipite. Franck m'arrête.

— Laisse-la un peu souffler, Greg. Laisse-la évacuer tout ça, se reprendre, seule.

Je sais qu'il a raison, que je ne peux pas être sans arrêt sur son dos, que je dois lui laisser la possibilité de gérer les choses seule, mais il n'empêche que tout ce que je veux, c'est être près d'elle, même si c'est pour retenir ses

cheveux tandis qu'elle vomit tripes et boyaux.

Les vomissements cessent et le silence se fait. J'ai peur qu'elle n'ait perdu connaissance. Je l'imagine l'air hagard, au bord du vide. Je ne peux pas rester une seconde de plus à ne rien faire. Et puis, l'eau coule dans le lavabo du cabinet de toilette. Alors, je respire un instant.

Lorsqu'elle réapparaît, elle est livide. Elle pose son regard perdu sur moi. Je la sens épuisée et découragée. Malgré nos avancées significatives, elle n'a pas d'espoir. Elle ne croit pas à notre victoire. Pendant quatre jours, ils l'ont conditionnée à être une victime. Ils lui ont inculqué la peur et le renoncement, et ce sentiment perdure, malgré les années qui s'écoulent.

Je m'appelle Greg. Tandis que je l'attire doucement contre moi et que je lui murmure des mots qui rassurent, je songe qu'il est temps que je tienne ma promesse, que je mette un terme au règne de la terreur.

Chapitre 37

Famille

Samedi 23 mai

Je suis blottie dans ses bras, sur notre lit. Il a remonté la couette sur nous parce que je tremble. Mais je n'ai pas froid. J'ai peur. Je ne crois pas qu'il pourra les empêcher d'accomplir leurs noirs desseins. Je ne crois pas que ce soit possible. Malgré toute la bonne volonté du monde, on ne survit pas à l'attaque d'une meute de loups.

Il veut que je me sente en sécurité, mais, d'aussi loin que je me souviens, ces cinq dernières années, je ne me suis jamais réellement sentie en sécurité. Il y a toujours eu, dans le coin de mon œil, la vision de ces hommes fondant sur moi, me saisissant et m'entraînant dans les entrailles de la terre, aux tréfonds de la noirceur, dans les étuves bouillonnantes de l'enfer, pour me torturer, me violer, me faire hurler jusqu'à ce que ma gorge en feu ne puisse plus traduire la souffrance de mon corps et la damnation de mon âme.

J'ai longtemps cru que, s'ils disparaissaient, ma douleur disparaîtrait avec eux. Mais j'avais tort. En voyant ces photos, en revivant, à la vitesse de la lumière, les supplices qui furent les miens, j'ai compris qu'ils me hanteraient à jamais, que même morts, ILS reviendraient, encore et encore, investissant mon corps, le meurtrissant, le salissant sans que je puisse jamais me laver de cette fange dont ils m'ont couverte.

Je suis sale depuis tellement longtemps que je n'avais pas réalisé à quel point cette infamie me colle à la peau, à quel point elle me définit entièrement.

Je suis cette noirceur. Il ne suffit pas d'éliminer la cause pour m'en débarrasser. Elle ne cessera qu'à ma mort. Je SUIS l'infamie.

Soudain, je regrette de ne pas avoir sauté, ce soir-là, du toit terrasse de la villa de Sicile. Peut-être ces dernières années en enfer m'auraient-elles été décomptées, au moment de comparaître devant Saint Pierre et que Dieu, dans son immense mansuétude, m'aurait accordé son pardon, pour ce geste de renoncement et m'aurait recueillie en son sein, dans son Paradis. Je veux être dans son Paradis, flotter au milieu des eaux calmes, rejoindre les âmes pures qui sauront me laver de toute cette crasse qui me définit, ici-bas.

Greg me berce, son nez dessinant des arabesques sur le dessus de ma tête, tandis que ses bras forment un cocon chaud tout autour de moi. Il me parle, d'une voix basse et rassurante, déposant parfois des baisers sur mon front, sur mes tempes. Si je n'avais pas aussi peur, si je ne souhaitais pas autant en finir, je pourrais être bien. Il est tout ce qui me rattache à la vie, tout ce qui m'empêche de m'enfuir en hurlant. Il est mon ancre dans cette vie terrestre, celle qui m'empêche de dériver en haute mer et de me perdre. Il est tout ce que j'ai.

A dire vrai, pas tout à fait. Soudain, je songe à ces années de souffrance, à ma mère et son protectorat permanent qui m'ont permis de tenir le coup quand j'appelais la mort de mes vœux sans jamais oser me la donner. Elle m'a maintenue hors des flots tumultueux qui menaçaient de m'engloutir, à chaque instant de chaque jour.

Depuis ses paroles amères, je ne l'ai plus revue. Je songe soudain à ma petite sœur, Sasha, que j'ai maintenue loin de moi, toutes ces années, de peur de la contaminer, parce qu'elle était tellement pure, tandis que ma noirceur dévorait tout ce que je touchais.

Sasha s'est éloignée de moi, elle a continué sa route, tandis que Maman faisait tout son possible pour lui donner une vie normale, loin de toute la souffrance qui nous entourait. Elle allait très souvent dormir chez son amie Carole, et puis, très vite, elle y a passé des jours entiers. Lorsqu'elle rentrait à la maison, je prenais bien soin de la fuir. Je n'étais plus la grande sœur que j'aurais dû être. Je n'avais rien de positif à lui apporter, hormis mes hurlements, chaque nuit, qui la bouleversaient au-delà de l'imaginable et mon apathie diurne qui me menait d'un coin de ma chambre à un autre. C'est un peu comme si j'avais été un fantôme, hantant la maison et faisant tinter ses chaînes, tout au long de la nuit, pour effrayer les habitants. J'ai effrayé Sasha, et elle a fui la maison, sa maison.

Elle fêtera bientôt son 17^e anniversaire...

— Quel jour sommes-nous ? demandé-je à Greg.

— Samedi, le 23.

Sasha est arrivée il y a deux jours. Je ne m'en suis pas souvenue. Elle est à la maison. Ma famille — du moins, ce qu'il en reste — est là-bas, dans le mas provençal de mon enfance. Il est peut-être temps de faire la paix avec ma mère, de serrer ma sœur dans mes bras, de leur montrer que j'ai changé, que Greg m'a changée, que je peux faire face, dans une certaine mesure.

— Ma sœur, Sasha, est à la maison. Je voudrais y aller, voir Maman, aussi. Je veux...

— Es-tu sûre ? Tu es à bout, épuisée, je ne suis pas certain que tu...

Et si ma mère me rejetait une fois de plus ? Et si ma sœur refusait de me voir ? Et si j'étais seule désormais ? Est-ce ce que Greg est en train de sous-entendre ? Ai-je perdu ce qui reste de ma famille ? Ai-je éloigné à jamais de moi les personnes qui comptent ?

— Tu crois qu'elles ne voudront pas me rencontrer ?

Je sens que j'ai l'air pitoyable. La femme forte que Greg voit en moi laisse progressivement place à une petite fille perdue qui se mouche dans ses manches et qui doute soudain de tout et de tous.

— Bien sûr que si, mon ange. Que vas-tu penser ? J'ai eu ta mère au téléphone, ces derniers jours. Je l'ai tenue au courant des derniers événements. Je l'ai rassurée au mieux, mais elle se fait beaucoup de soucis. Je crois qu'elle serait vraiment très heureuse de te voir et de te serrer contre elle.

Mon ciel plombé se déchire légèrement, laissant apparaître un fragile rayon de soleil. Elle ne m'a pas rejetée. Elle veut me voir.

— Alors, je veux y aller. Je veux voir Maman. Je veux prendre Sasha dans mes bras. Tu crois qu'elle voudra bien ? Tu crois qu'elle se souvient de moi ?

— Bien sûr, ma puce. Comment quelqu'un pourrait-il t'oublier ?

— Quelqu'un qui a vécu en enfer, à mes côtés, et qui ne veut surtout pas y retourner...

— Même si aujourd'hui cela ne te paraît pas évident, tu n'es plus en enfer, Annabelle. Peut-être es-tu dans une sorte de Purgatoire, mais je te promets que tu en sortiras. Je sais que tu doutes, plus que jamais, mais je vais te prouver que tu as tort. Et lorsque ce sera chose faite, je ferai de ta vie, de nos vies, un Paradis perpétuel. Je t'en fais la promesse et je la tiendrai. Tu dois avoir la foi, Annabelle.

Je m'appelle Annabelle Maury. J'ai appelé de mes vœux la mansuétude de Dieu. J'imagine que cela signifie que j'ai toujours la foi. Je ne lui ai jamais

reproché ce qui m'est arrivé. J'ai été victime de la folie des hommes. Dieu n'a rien à voir dans tout cela. En revanche, peut-être m'a-t-il envoyé Greg. Pour me sauver.

Chapitre 38

Sasha

Samedi 23 mai

Lorsque papa m'a dit ce qui se passait pour Annabelle, j'ai longuement réfléchi à la question de rentrer à la maison ou pas. Il n'était pas d'accord, il y avait trop de risques. Maman nous avait assurée que l'amoureux de ma sœur avait fait le nécessaire pour nous protéger, qu'elle-même était sous protection depuis plusieurs jours, la maison étant désormais dotée d'un lourd système de sécurité tandis que plusieurs solides gardes du corps veillaient en permanence.

J'ai appelé Maman et elle m'a tout raconté : la rencontre d'Annabelle avec Greg, la manière dont il prend soin d'elle, ses progrès lents mais réguliers vers un retour à une vie normale. Je n'y croyais plus. Je pensais que ma sœur vivrait pour toujours entre les quatre murs de sa chambre d'adolescente. Mais j'avais tort. Aujourd'hui, elle habite avec un homme qui semble l'aimer plus que de raison, elle a un travail et elle voyage.

Bien sûr, cette nouvelle vie a bouleversé l'anonymat dans lequel elle était plongée depuis ces dernières années. Une mégère dont je n'ai pas retenu le nom a tenté de lui nuire et les journalistes s'en sont mêlés. Annabelle s'en est trouvée exposée et court désormais le risque d'être reconnue par ses agresseurs.

Elle a toujours dit qu'elle ne se souvenait de rien, mais c'était un mensonge. Elle a menti pour nous protéger, car ils l'ont menacée de nous faire du mal. Elle a gardé le silence, alors qu'elle aurait eu besoin de tout raconter, de

laisser toutes ces horreurs sortir de sa tête. Elle s'est enfermée dans son cauchemar pour nous garder en vie.

J'ai tellement de regrets. J'ai fui ma sœur, ses hurlements, ses phases de semi-folie, ses périodes de totale apathie, j'ai fui celle qu'elle était devenue. J'ai perdu ma famille dans cette histoire, et, dans mon raisonnement de pré-adolescente, j'en ai voulu à ma sœur de nous avoir fait cela. Je l'ai rendue responsable de notre malheur, sans jamais vouloir songer au sien.

J'ai presque dix-sept ans, l'âge auquel Annabelle a subi ces horreurs. Désormais, je sais ce qu'elle a vécu et, même si je me doute que mes parents m'ont épargné le pire, je peux parfaitement imaginer le reste. Je ne suis plus une petite fille. Je dirais même que j'ai grandi plus vite que les autres. Je ne suis pas innocente. J'ai perdu ma virginité à quinze ans, avec l'étudiant qui me donnait des cours de maths, dans le salon de la maison de papa, à Saint-Mandrier. Je voulais avoir une idée de ce qu'avait vécu ma sœur. Le sexe était-il une chose si horrible ? Comment peut-on devenir folle après avoir été victime d'un viol ? Quelle différence fondamentale y avait-t-il entre un viol et un acte consenti ? Hormis la douleur de la première fois, relativement supportable, que j'ai ressentie sur le canapé en cuir de papa, il n'y avait pas matière à hurler chaque nuit pendant cinq ans. Bien sûr, ils étaient plusieurs. Ça change un peu la donne. Alors, j'ai tenté diverses expériences. À seize ans, j'avais expérimenté tout ce que certaines ne verront jamais dans toute leur vie : triolisme, sadomasochisme, échangisme, je me suis perdue dans une course folle visant à me démontrer que ce qu'avait vécu Annabelle n'était pas si atroce. Et puis, il y a cinq mois, j'ai rencontré Benito.

Il avait vingt-six ans, il était très grand, très beau, protecteur et macho à la fois. Il mettait des étoiles dans mes yeux à chaque fois qu'il me regardait. J'étais flattée par ses avances. Je n'ai rien vu venir. Dans un premier temps, nos rapports sexuels furent classiques. Comme j'en demandais davantage, nous avons participé à quelques soirées échangistes, chez des amis de Benito, avec lesquels nous avons passé des moments extrêmement agréables. Je ne me sentais pas forcée, j'étais demandeuse. Il n'y avait rien de malsain dans ces rapports consentis, dans le cadre feutré d'un appartement bourgeois. Et puis, un soir, Benito m'a proposé une nouvelle expérience. Il ne m'en a pas dit plus, il voulait me faire une surprise que je n'oublierai jamais.

Les yeux bandés, il m'a conduite dans un endroit froid et humide. Je ne me sentais pas à mon aise. Je n'y voyais rien. Les voix autour de nous étaient nombreuses, des voix d'hommes exclusivement. J'ai pensé être dans un autre club, mais l'atmosphère ne s'y prêtait pas. On se serait cru dans des

catacombes. Les sons résonnaient comme s'ils rebondissaient d'un mur sur l'autre. Benito m'a dit de ne pas m'inquiéter, que ce serait très intense, mais aussi très bon. Et puis, il s'est éloigné. Des mains se sont posées sur moi, m'ont dévêtue et soudain, je me suis retrouvée allongée sur ce qui m'a semblé être du sable glacé. Des doigts se sont insinués en moi, rapidement, sans la moindre préparation. Les gestes étaient brutaux. Des grognements excités retentissaient, toujours plus nombreux. J'ai appelé Benito. Il n'a pas répondu. J'ai crié, lui ai dit que je ne voulais pas cela. C'était une chose de partager un moment intime à quatre, en sa compagnie. C'en était une autre de me livrer à de parfaits inconnus, sur le sol glacé d'une cave, comme s'ils étaient des animaux et moi leur proie. Et puis, le visage d'Annabelle s'est imposé à moi. J'ai entendu ses hurlements assourdissants. Et, tandis que des dizaines de mains pressaient mon corps, tandis que le parfum musqué des leurs se répandait dans mes narines, un sexe inconnu s'est introduit en moi. J'ai hurlé.

J'ai arraché le bandeau qui recouvrait mes yeux et ait compris l'ampleur de la situation. Une quinzaine d'hommes nus se pressaient autour de moi. Je n'en connaissais pas un seul et Benito n'était pas parmi eux. Je me suis dégagée avec peine, avec la force du désespoir, tandis qu'ils me laissaient faire, interdits. J'imagine que Benito leur avait dit que c'était ce que je voulais. J'ai rassemblé mes affaires et me suis précipitée vers la sortie. Nous étions dans un bunker, sur une plage. Les hommes ne m'ont pas poursuivie. Ils se sont juste massés et m'ont regardée courir en hurlant, vers la petite route que j'apercevais à quelques centaines de mètres de là.

Ce jour-là, j'ai compris que je faisais fausse route. Qu'à force de vouloir me prouver que ce qu'avait vécu ma sœur n'était pas aussi horrible qu'on voulait bien le dire, j'avais bien failli finir comme elle. J'ai compris que le sexe non consenti, c'est tout autre chose. J'ai enfin entraperçu l'étendue de son calvaire.

Je n'ai jamais revu Benito et j'ai cessé mes expérimentations. J'ai grandi. Je suis désormais prête à me confronter à ma sœur et à ses souffrances, à comprendre ses peurs, son retranchement et à lui offrir mon aide, si tant est qu'elle puisse lui être d'un quelconque secours.

Je m'appelle Sasha Maury. Je reviens de loin. Pour comprendre, j'ai arpenté les bas-fonds, je me suis fourvoyée. Mais aujourd'hui, je me sens prête à affronter la réalité, dans sa forme la plus crue.

Chapitre 39

Famille de cœur

Samedi 23 mai

Greg a appelé Maman et l'a informée de notre arrivée. Je crois qu'il voulait être sûr que cette rencontre ne se solderait pas, une fois encore, par des reproches. Je lui en suis reconnaissante. Je n'aurais pas eu la force de revivre cette scène. Il a ensuite écouté longuement ma mère et lui a répondu qu'il allait voir cela avec moi, qu'il la rappellerait et il a raccroché.

— Il y a un problème ? demandé-je.

— Ta mère vient de m'apprendre que Sasha n'est pas rentrée seule. Elle est accompagnée de votre père. Il a fait le voyage pour s'assurer que vous étiez en sécurité. Il était inquiet.

— Il est inquiet, je le comprends. Mais pas pour moi. Il se fait du souci pour Sasha. Ça fait bien longtemps qu'il ne s'intéresse plus à moi...

— Ne dis pas cela, mon ange. C'est ton père. Il s'inquiète forcément pour toi. Nous allons le rassurer.

Greg ne comprend pas. Papa nous a quittées, quelques semaines à peine après mon agression, alors que j'étais encore dans le coma. Il a pris ses affaires, notre chien Wolf et s'est envolé pour l'Angleterre accompagné de mon frère, Maxime, que je n'ai jamais revu. Sa société ouvrait là-bas une succursale. C'était une aubaine qu'il a saisie avec empressement. Il est rentré en France, six mois plus tard, et a pris la tête de l'antenne de Toulon. Il vit désormais sur la presqu'île de Saint-Mandrier où il possède une petite maison.

Papa n'a pas supporté ce qui m'est arrivé. Je lui fais honte. Il n'a pas pu accepter que sa si parfaite petite fille soit devenue une catin aux mains de pervers sexuels. Il aurait sans doute préféré que je meure, plutôt que de devoir contempler, jour après jour, l'étendue de l'ignominie à laquelle j'avais participé.

Mon père m'a reniée. Maman dit que c'est faux, que je ne suis pour rien dans son départ, que leur désaccord datait de bien plus longtemps, mais je me doute bien qu'elle me ment pour me protéger.

Une fois par an, Papa revient pour ramener Sasha avec lui à Saint-Mandrier où elle passe les six mois suivants. Il reste deux ou trois jours, contraint et forcé par Maman qui tente de renouer, entre lui et moi, des liens depuis longtemps éteints.

Il ne me serre jamais dans ses bras, il caresse le dessus de ma tête, comme il le ferait avec Wolf, en me demandant si je vais bien. Alors je réponds que oui, je vais bien. Nos rapports s'arrêtent là. Il ne me parle jamais directement ; il est emprunté en ma présence. Je sens bien qu'il ne sait pas où regarder, quoi dire, quoi faire. Il voudrait sans aucun doute être ailleurs. Ou bien que je ne sois pas là. Alors, je m'enferme dans ma chambre et j'attends qu'il s'en aille, emmenant avec lui ma petite sœur et me sauvant, par la même occasion, des tentatives de ma cadette de se rapprocher de moi.

Je sais qu'elle me déteste. Pas toujours, mais souvent. Elle m'en veut de ne pas être la sœur que je devrais être, un savant mélange entre une confidente et une mère. Elle me reproche d'avoir détruit notre famille, même si, au fond d'elle-même, elle sait que je n'y suis pour rien. Mais elle a eu besoin de trouver un responsable à tout ce gâchis. Je suis devenue la coupable idéale. À l'époque des faits, Sasha était trop jeune pour comprendre ce que j'avais subi. Qui aurait pu aller raconter à une gamine de douze ans que des hommes avaient violé sa sœur, encore et encore ? Qu'aurait-elle bien pu comprendre à la notion de viol, elle qui ignorait même la notion de sexualité ? Alors, elle a pris ce qui était à sa portée : que j'avais été frappée par des hommes, dans une maison abandonnée. Ce qu'elle n'a pas compris, c'est que je ne m'en remette jamais. Et pour cause.

Sasha allait régulièrement chez notre père, pour les vacances ou pour de longs week-ends. Et puis, il y a trois ans, il a suggéré une garde alternée que ma mère a acceptée, parce que ma petite sœur le souhaitait également. Elle passe désormais six mois de l'année chez l'un, six mois de l'année chez l'autre et semble s'épanouir dans ce partage.

Quant à moi, je suis restée ici, durant toutes ces années, incapable de

franchir le pas de la porte de notre maison. Peut-être que si j'avais pu, les choses auraient été différentes, mais, à dire vrai, je ne le pense pas. Le dégoût que j'inspire à mon père est comme la crasse qui me recouvre : indélébile...

Papa et Maman n'ont jamais divorcé. Il n'a pas refait sa vie, et je le soupçonne de n'avoir jamais cessé de l'aimer. Si j'étais morte, ils ne se seraient sans doute jamais séparés. Mais j'ai survécu, et je me dis souvent qu'ils le regrettent peut-être...

Quant à Maman, elle a très vite évolué dans la société pour laquelle elle travaillait, les entreprises DELCOURT, numéro un de l'Immobilier Français. De simple standardiste, elle est devenue adjointe administrative au service expéditions, pour finir par obtenir le poste convoité de secrétaire particulière du grand patron, Antoine Delcourt.

De fil en aiguille, elle est devenue bien plus que cela. Elle est son bras droit, sa principale collaboratrice et, régulièrement, il l'emmène en voyage d'affaires avec lui. Durant ces périodes, elle emploie une garde-malade pour veiller sur moi. Toujours la même. J'ai besoin de stabilité, de régularité, et j'ai surtout besoin d'avoir confiance.

L'agression et la défection de mon père m'ont amenée à craindre tout et tous. C'est pour cette raison que je ne suis pas sortie de chez moi, durant toutes ces années. Le monde me semble envahi de personnes dotées de mauvaises intentions, principalement à mon égard. J'imagine qu'un psychologue verrait en moi une paranoïa induite par la violence du traumatisme. Moi, je dirai plutôt que je sais de quoi est capable l'être humain. Je sais qu'il dissimule en son sein une bête sauvage prête à bondir, et je fais en sorte de ne pas avoir à l'affronter. Mais revenons à Maman et Antoine.

Ils vivent une histoire d'amour depuis quelques mois. Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite. Il est venu dîner, plusieurs fois. Maman me disait qu'il était veuf et souvent très seul, qu'il appréciait de se retrouver au sein d'une famille, aussi petite soit-elle. Il s'intéresse à moi, il me voit comme j'aurais souhaité que mon père le fasse. Il ne me juge pas, il ne me traite pas, à proprement parler, comme de la porcelaine, mais il se soucie de moi, de ma santé et de mon bien-être. Et puis, il m'écoute, il tient compte, avec bienveillance, du peu que j'ai à dire. Avec lui, j'ai l'impression d'exister. Comme avec Greg. Cela doit être inné chez eux.

Antoine Delcourt est le père que j'aurais aimé avoir. Celui que j'aurais encore si je n'avais pas croisé la route d'une meute de loups...

Je m'appelle Annabelle. Tandis que nous nous rapprochons de ma maison, je songe soudain que si ma véritable famille me rejette, une fois de plus, je

peux néanmoins compter sur celle que je me suis faite, par la force des choses, une famille de cœur en quelque sorte.

Chapitre 40

Cercle familial

Samedi 23 mai

Assise à côté de moi dans la voiture, elle ronge nerveusement ses ongles. Je lui ai dit que son père serait là, ce qui a ajouté à son stress.

— Tout va très bien se passer, mon amour. Ce sera un très beau moment où tu vas retrouver les tiens, faire la paix et redémarrer une relation riche et sincère avec ceux que tu aimes.

— Si seulement je pouvais en être sûre...

— Je ne mens jamais. Si je te dis que tout se passera bien, c'est que j'en ai la certitude.

Elle me sourit, davantage pour me rassurer que par conviction. Alors, je ralentis, mets mon clignotant et m'arrête sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle, surprise.

— Je t'embrasse, dis-je en la hissant pour l'installer sur mes genoux.

J'emmêle mes doigts dans sa chevelure tandis que mes lèvres assoiffées s'emparent des siennes. Sa main glisse agréablement le long de ma nuque. Nous échangeons un baiser fiévreux, follement intense. Elle m'embrasse comme si c'était la dernière fois, et cette idée me glace. Je la sens glisser depuis qu'elle a vu la photo de Zéro, je la sens m'échapper. Si cette réunion familiale se passe comme je le souhaite, alors peut-être reprendra-t-elle espoir. Je la repose et redémarre la voiture.

Rapidement, nous nous garons devant la maison familiale. Aussitôt la porte s'ouvre, laissant apparaître Anne et Benoit Maury, suivis d'une jolie jeune fille brune que j'imagine sans peine être Sasha, tant elle lui ressemble.

Tandis que nous nous avançons vers le porche, Sasha s'élançe soudain vers nous et se jette dans les bras de sa sœur. Je m'éloigne légèrement, les laissant à la joie de leurs retrouvailles. Comme si elles s'étaient quittées hier, elles s'embrassent, se serrent l'une contre l'autre, pleurant et riant tout à la fois.

— Tu m'as tellement manqué, j'ai pensé à toi sans cesse. Oh, Annabelle, je suis désolée, si tu savais comme je regrette...

— Ne sois pas désolée, Sasha. Tu n'as absolument rien à te reprocher. C'est moi qui regrette ce que je t'ai fait subir toutes ces années.

Elles pleurent dans les bras l'une de l'autre, sous l'œil bienveillant de leurs parents qui chassent d'un geste discret les quelques larmes qui les submergent également.

— Allons ! Ne restez pas là, venez, entrez ! dit Anne Maury à la cantonade.

Je suis le mouvement, spectateur indiscret de retrouvailles familiales. Maintenant que je vois que les choses semblent se passer au mieux, je me sens un peu de trop dans le tableau. Annabelle lâche un instant sa sœur et se précipite vers moi, attrapant ma main et m'entraînant avec eux vers le salon chaleureux.

Nous nous installons, tandis qu'Anne dépose sur la table basse une multitude de gâteaux accompagnés de thé et de café. Et puis, elle commence à parler, d'un ton ému et hésitant.

— Annabelle... J'ai tellement de regret... Tu n'imagines pas combien je m'en veux de ce que je t'ai dit ce jour-là. Je ne sais pas ce qui m'a poussée à tenir de tels propos, mais je veux que tu saches que je n'ai jamais pensé que tu étais responsable en quoi que ce soit dans ce qui est arrivé. Tu étais une jeune fille ravissante, tu étais la joie de vivre incarnée, et rien ne te prédisposait à vivre une chose pareille. Tu as fait une mauvaise rencontre, une terrible rencontre qui a conditionné la vie de chacun d'entre nous et qui nous a menés, aujourd'hui, dans le salon de cette maison. Ce qui est arrivé est arrivé. Nous ne pouvons rien y changer, mais nous pouvons écrire le futur et faire en sorte qu'il soit bien meilleur.

Elle se tourne vers moi et me sourit avec chaleur.

— Tu as rencontré un homme qui t'aime et qui veille sur toi comme sur la prune de ses yeux. J'ai beaucoup de regrets en ce qui te concerne, Greg. Je n'ai pas su te regarder comme tu le méritais. Je t'ai jugé sur la forme, et non

sur le fond. Sache que je m'en veux terriblement.

— Je ne peux pas vous en vouloir, Anne. Je n'étais pas le gendre idéal, il faut bien le dire. Mais Annabelle m'a changé, elle a fait ressortir le meilleur de moi. Elle m'a révélé à moi-même et je ne retournerais en arrière pour rien au monde. D'ailleurs...

Je regarde mon ange et l'interroge du regard. Elle me comprend et acquiesce de la tête.

— ... je voudrais vous annoncer une nouvelle qui nous réjouit, Annabelle et moi, et que, je l'espère, vous accueillerez avec bienveillance. Je lui ai demandé de m'épouser et elle a accepté, à ma plus grande joie.

Annabelle brandit sa bague de fiançailles avec fierté, dans un sourire radieux que je n'espérais pas pouvoir admirer aujourd'hui. Sasha se précipite sur elle en hurlant, examinant la bague en poussant de petits cris de surprise. Prenant mon courage à deux mains, je regarde Anne Maury, m'attendant à de tout autres cris. Mais, contre toute attente, elle me sourit encore.

— Je suis sûr que tu prendras bien soin d'elle et que tu lui donneras le bonheur auquel elle a droit, Greg. Mais je veillerai et, s'il arrivait que tu te comportes mal, je...

— Je comprends parfaitement l'idée, Anne, lui dis-je en souriant. Je ne veux que son bonheur, et si elle l'a trouvé auprès de moi, c'est une sacrée seconde chance que je ne compte pas laisser filer.

Tandis que les trois femmes s'étreignent et s'extasient sur la bague qui orne le doigt d'Annabelle, son père se lève et se dirige vers moi. Je me dresse également, tandis qu'il me tend une main que je serre. Cette poignée de mains virile s'accompagne d'un sourire chaleureux.

— Vous avez réussi là où j'ai échoué, jeune homme. Je n'ai pas été le père que j'aurais dû être. Puisque nous en sommes au registre des regrets, sache, Annabelle que je regrette la manière dont j'ai géré tout cela. J'étais en colère, j'avais honte aussi. J'ai fui au lieu de lutter à tes côtés. Je ne reconnaissais plus ma petite fille, tu avais tellement changé...

Il baisse la tête, abattu, les bras ballants, incapable de prononcer un mot de plus.

— Je comprends, dit-elle, baissant la tête à son tour. Tu avais honte de moi. Tu ne pouvais plus me regarder en face. Mais je te rassure, je me dégoûte, moi aussi...

« *Oh, mon ange, non...* »

— Seigneur ! Ne me dis pas que tu as cru une chose pareille, toutes ces

années ? dit son père horrifié. Mais, mon bébé, je n'ai jamais pensé cela. Tu es toujours ma toute petite fille et je t'ai toujours aimée. Si j'avais honte, ce n'était pas de toi, mais de moi, de ne pas avoir su te protéger, de ne pas avoir pu t'éviter ces souffrances.

Le regard empli de larmes qu'elle lève sur son père me crucifie, tandis qu'elle s'en approche et, entourant son cou de ses bras, se blottit contre lui. Un instant sans réaction, le père referme enfin les bras sur sa fille, la serrant doucement, son menton se posant instinctivement sur son crâne. Je comprends soudain pourquoi elle aime tant que je le fasse. Je souris.

Je m'appelle Greg Delcourt. Dans cette période trouble où le pire refait surface, j'assiste enfin au meilleur, et les larmes que je vois perler dans les yeux de ma fiancée sont des larmes de bonheur. Enfin !

Chapitre 41

Étoiles filantes

Samedi 23 mai

C'est le cœur léger que je rentre à la maison, accompagnée de Greg, après cette soirée passée dans ma famille. Je n'avais pas imaginé que les choses se passent aussi bien. Je pensais devoir gérer des conflits, des amertumes, des reproches, mais il n'en fut rien. Je suis tombée dans les bras de mon père, lui qui ne m'avait pas serrée contre lui depuis cinq ans. J'ai découvert que tout ce que je croyais n'était que pur fantasme de ma part. Il n'a jamais eu honte de moi. Il m'a toujours aimée.

Ma mère et moi avons fait la paix. Et puis, il y a eu Sasha. Je la savais en colère face à l'ampleur qu'a prise mon agression dans nos vies. Elle ne savait pas contre qui retourner cette rage, alors elle m'a choisie pour cible. Je ne peux pas lui en vouloir. Je sais à quel point on a besoin de trouver un coupable, à quel point le deuil d'une famille est difficile à mener. Et c'est bien ce que lui a coûté ce drame : sa famille.

Lorsqu'elle s'est jetée dans mes bras, alors que je descendais à peine de voiture, j'ai ressenti une énorme bouffée d'amour, à dire vrai une déferlante d'amour réciproque. J'étais tellement heureuse de la revoir. Elle a tellement changé. Elle n'est plus la petite fille de mes souvenirs. Même si elle était à la maison il y a six mois de cela, j'ai tout fait pour l'éloigner de moi et si je l'ai vue, je ne l'ai pas regardée. Aujourd'hui, je la vois. Elle est magnifique. À dire vrai, elle semble bien plus mature que moi, tellement plus sûre d'elle. Son rire

est franc, elle ne se cache pas, bien au contraire, elle attire instantanément l'attention sur elle. Je l'envie...

Moi aussi je voudrais me sentir bien dans ma peau, bien dans ma vie, y croquer à belles dents, mais je n'en suis pas encore là. Je dois encore beaucoup travailler sur moi-même pour espérer acquérir ne fût-ce qu'un quart de son assurance.

Je regarde Greg, tandis qu'il nous reconduit chez nous. Il est souriant. Il est confiant. Il croit dur comme fer que tout ceci se terminera en happy end. J'aimerais le croire. Et, l'espace d'une soirée, je décide que, moi aussi, je vais y croire. Ma tête vient se poser contre son épaule et ma main caresse doucement sa cuisse. Il entrelace nos doigts et nous roulons en silence jusqu'à notre destination.

— Tu veux faire quelque chose de particulier ? Boire quelque chose, peut-être ? Je peux te faire un thé ou bien...

— Je veux juste aller me coucher, dans notre lit, avec toi.

Je me love dans ses bras, accroche mes mains à son cou et, me tenant sur la pointe des pieds, dépose mes lèvres sur les siennes. Ses yeux plongés dans les miens, il les goûte, les caresse du bout de la langue, avant de happer la mienne. Un long frisson me parcourt tandis que le baiser se fait plus profond, plus intense et que nos souffles se font plus rapides. Mes mains glissent le long de son dos et s'insinuent sous le tee-shirt noir qui met si bien sa silhouette en valeur. Elles remontent lentement le long de ses flancs, jusqu'à ses épaules auxquelles elles s'accrochent, me hissant un peu plus encore vers lui. Mon corps se presse contre le sien, avide de le humer, de le sentir. J'ai soudain besoin de sa peau contre la mienne, de ses mains sur moi. Alors, me détachant de lui à regret et reculant de deux pas, je déboutonne ma robe printanière et, d'un mouvement de l'épaule, la laisse glisser jusqu'à mes pieds. Greg me regarde, sans rien dire. Sa langue lèche sa lèvre inférieure, tandis qu'il détaille chaque centimètre carré de mon corps.

— As-tu envie de ce que je crois ? demande-t-il prudemment, avant de s'aventurer plus loin.

— Oui, j'en ai envie. J'en ai vraiment très envie. Et toi ?

— Est-il vraiment utile de me poser la question ? dit-il dans un sourire, tandis qu'il me soulève du sol et m'emporte dans notre chambre.

Il me dépose sur le lit et m'offre un lent strip-tease qui m'électrise. Chaque parcelle de mon être le désire, tandis que je le détaille, au fur et à mesure que sa peau se découvre, jusqu'à ce qu'il se trouve nu devant moi, son sexe fièrement dressé comme un étendard.

— Je t'aime, lui dis-je dans un souffle.

— Je t'aime, répond-il tandis qu'un genou posé sur le lit, il m'attire à lui, jusqu'à ce que nous soyons à genoux, l'un face à l'autre, et dégrafe mon soutien-gorge.

Ses lèvres s'emparent des miennes, alors que ses doigts descendent le long de mon dos, en une caresse légère, jusqu'à se glisser sous l'élastique de ma culotte, effleurant mes fesses, mes cuisses, entre lesquelles deux d'entre eux se glissent pour caresser mes lèvres déjà humides. Lorsqu'ils atteignent mon clitoris, le plaisir qui irradie jusque dans mes reins me fait gémir. J'en veux encore. J'en veux davantage.

— Que veux-tu, Annabelle ? Qu'attends-tu de moi ?

Son œil noisette est brûlant tandis que son œil bleu, si clair en temps normal, se pare d'un bleu marine profond, intense. Il veut que je le lui dise, il aime m'entendre le lui demander. Alors je demande.

— Je veux que tu me caresses, que tu me goûtes jusqu'à ce que je me disperse en milliers d'étoiles. Et puis, ensuite... je veux que tu viennes en moi, très lentement, que tu m'apprivoises, que tu me possèdes. Je veux être à toi autant que tu es à moi.

Ses yeux sont soudain encore plus sombres, plus profonds, presque sauvages. Ils sont restés fixés sur mes lèvres, tandis que je lui expliquais ce dont j'avais besoin, ce dont j'avais envie, comme hypnotisés par les mots qui sortaient de ma bouche, ces mots qui le supplient de me faire du bien, de m'aimer, comme j'en ai tant besoin.

Alors, il me fait basculer en arrière, jusqu'à ce que ma tête repose sur l'oreiller. Il laisse ses mains descendre le long de mon corps jusqu'à atteindre ma petite culotte qu'il retire lentement, sans me quitter du regard. Prenant appui sur ses poings qu'il positionne de chaque côté de mon torse, il entreprend d'embrasser et de lécher chaque centimètre de ma peau qui frémit à n'en plus finir. Doucement, il progresse le long de mon cou, descendant entre mes seins qu'il gratifie de baisers brûlants, prenant entre ses lèvres mes mamelons tendus à l'extrême. Il ne s'attarde pas et continue sa course jusqu'à mon nombril dont il dessine le contour avec sa langue. Écartant mes cuisses de ses genoux qu'il positionne entre elles, il s'allonge au bout du lit, tandis que sa langue glisse entre les plis de mon sexe, s'insinuant, léchant ma fente dans sa longueur jusqu'à atteindre le point névralgique de mon plaisir, qu'il aspire avec précaution. Je ne retiens plus les cris qui se bousculent entre mes lèvres que je mordille frénétiquement. Le plaisir qui gonfle en moi est tellement intense que je peine à le contrôler et, lorsqu'il insinue un doigt, puis un second

en moi, allant caresser une zone qui m'était jusque-là inconnue, la boule de plaisir dans mon ventre se transforme soudain en un ouragan qui déferle sur moi, sans la moindre pitié.

Je m'appelle Annabelle. Je crois que je crie, je crois même que je hurle, sans la moindre retenue, tandis que mon corps se disperse en milliers d'étoiles filantes.

Chapitre 42

Identifications

Lundi 25 mai

Franck vient de m'appeler. Nous sommes lundi, il est déjà neuf heures et mon ange dort toujours. Elle n'a jamais aussi bien incarné ce surnom que ce matin. Un léger rayon de soleil nimbe son visage endormi, tandis que ses longs cheveux bruns, éparpillés sur l'oreiller, s'auréolent d'acajou. Ses lèvres pleines légèrement entrouvertes, si roses au milieu de sa peau diaphane, m'attirent inexorablement.

C'est bien la première fois que je ne suis pas à mon bureau à une heure aussi avancée de la matinée, et je dois même me faire violence pour m'arracher de ce lit qui nous a vus nous unir plusieurs fois, ces deux derniers jours. À notre retour, samedi soir, Annabelle est venue à moi, elle s'est offerte, sans peur. Je lui ai donné tout l'amour, toute la tendresse dont je suis capable. Progressivement, elle s'ouvre au plaisir et, même si elle n'a pas encore atteint l'orgasme lorsque je suis en elle, je suis certain que ce moment ne tardera plus. Il ne manque plus grand-chose pour que nous explosions ensemble, et j'attends ce moment avec une impatience et une curiosité indicibles. Pour l'instant, nous nous « entraînons », encore et encore. Chaque jour, elle repousse les barrières qui la séparent encore de son plaisir.

Franck a tenté de me joindre hier, mais j'ai rejeté son appel. Je devais bien à Annabelle un week-end de tranquillité, loin du stress et de la douleur que la progression de notre enquête engendre. Je suis parfaitement conscient qu'il est

possible que la meute prépare un mauvais coup, que nous devons nous tenir prêts afin d'attaquer les premiers. Mais à quoi bon la victoire, si la femme que j'aime y perd la raison ?

Annabelle reprend des forces, et c'est avec fierté que je l'ai vue absorber la douleur occasionnée par nos découvertes tout en affrontant une réunion de famille chargée en émotions. Elle récupère bien, ce qui me laisse penser que, peu à peu, son état psychique s'améliore. Elle n'a pas eu de crise d'angoisse, elle ne s'est pas réfugiée dans le sommeil non plus. Elle gère les choses de mieux en mieux, me laissant béat d'admiration face à la force de caractère de cette femme qui se bat bec et ongles pour rassembler les morceaux épars de sa propre intégrité.

Je n'ai jamais été plus sûr de mon choix qu'aujourd'hui. Je sais que lorsque le papillon sortira de la chrysalide, il sera fort et immensément beau. Il sera unique. Elle est unique. Aucune femme ne lui arrivera jamais à la cheville.

Je m'extrais paresseusement de mes pensées. Après une douche revigorante, je rejoins Franck dans mon bureau.

— Salut, Greg. Désolé de t'avoir réveillé, mais il était impératif que je te parle.

— Tu as bien fait. C'était largement l'heure, du reste. Je suis désolé de ne pas avoir répondu hier, mais il fallait...

— ... que tu veilles sur Annabelle.

— En effet. Je sais que nous avons peu de temps, mais je dois la préserver. Je ne veux pas la perdre en route...

— Je comprends, dit-il.

— Tu as avancé ?

— J'ai même très bien avancé ! J'ai trois noms.

Mon cœur s'emballe. Trois noms sur quatre ? C'est inespéré !

— Montre-moi tout ça.

Franck allume l'écran et envoie la première photo. Nous la connaissons. C'est celle de Snake, alias Bruno Courcelle.

— Bruno Courcelle. Comme tu le sais déjà, il est lieutenant à l'Office Central pour la Répression des Violences aux Personnes, attaché à la cellule « Edelweiss ». Il a quarante-trois ans, il est marié depuis quinze ans à Victoria qui lui a donné trois enfants : Vanessa, Grégoire et Benjamin. Il habite Fontenay-sous-Bois. C'est un homme tranquille, sans histoire. Il a reçu la médaille d'honneur de bronze pour acte de courage et de dévouement. Il a sauvé deux de ses collègues lors d'une prise d'otage qui a mal tourné, en 2005.

En 2007, la cellule « Edelweiss » a vu le jour, et il s'est immédiatement porté volontaire pour l'intégrer. On devine ses motivations...

La seconde photo à s'afficher est celle de Zéro, en compagnie de Courcelle, sur un ring de boxe.

— Je te présente Vincent Delvaque, alias Zéro. Il a quarante-cinq ans. Il est vigile pour une société de gardiennage en région parisienne. Il est célibataire, sans enfant. Il habite Saint-Germain-en-Laye. C'est un bagarreur qui peut se révéler extrêmement violent. Ça ne date pas d'hier. Il a voulu intégrer la Police Nationale, il y a vingt ans, mais il a été recalé : élément incontrôlable et instable psychologiquement. Il s'est donc rabattu sur le gardiennage. Il a écumé pas mal de sociétés. À chaque fois, il a été remercié : pertes de contrôle, violences injustifiées... Tu vois le topo. Il n'y a jamais eu de plainte déposée. Il n'a pas de casier. Il n'est connu dans aucun fichier de la Police ou de la Gendarmerie.

— Ouais... trop malin, et sûrement couvert par Courcelle.

— C'est probable. Habituellement, ce genre de gars ne passe pas indéfiniment entre les mailles du filet.

— Tu m'as dit que tu en avais localisé un troisième ?

— Oui. Il a été très simple, une fois l'identité de Zéro mise au jour, de découvrir celle de son frère cadet, Victor. Bien sûr, nous allons devoir demander confirmation à Annabelle, mais ça ne peut être que lui. Il correspond parfaitement à la description qu'elle m'en a faite.

Une nouvelle photo s'affiche. L'homme est blond, très mince. Il a sans doute pas loin de dix ans de moins que son frère. Il est plutôt beau garçon, si on aime le genre efféminé. Il semble plutôt effacé. À dire vrai, il incarne l'exact opposé de Zéro.

— Vincent Delvaque n'a en fait aucun lien de sang avec Victor, qui a été adopté. D'où la différence flagrante de physique. Toutefois, ils sont extrêmement unis, même si, de toute évidence, l'un domine l'autre. Victor a trente-deux ans. Il vit avec son frère. Il n'a pas d'emploi déclaré, il ne touche aucune indemnité ASSÉDIC, pourtant il semble vivre correctement, ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour découvrir son numéro de compte bancaire et pour me procurer ses relevés. Il bénéficie de virements mensuels de la part de son frère, mais aussi de la part de Courcelle. Il reçoit un troisième virement régulier de 450 euros. Je tente de localiser le titulaire du compte émetteur. Au total, 1.500 euros tombent chaque mois dans son escarcelle. J'ai mis mes gars sur son dos. J'en saurai plus dans quelques heures.

— Et pour le quatrième ?

— C'est un peu plus compliqué. J'ai besoin d'Annabelle pour qu'elle parcoure leurs comptes Facebook, Instagram, Twitter et j'en passe pour le localiser. Si nous n'avons pas de résultat, nous en reviendrons au bon vieux portrait-robot. Tu penses qu'elle pourrait nous rejoindre maintenant ?

Je m'appelle Greg Delcourt. Je suis un homme respecté, voire craint par certains. Tandis que les visages de ces trois monstres s'étalent sous mes yeux, je commence à me dire que la place de ces types n'est pas en prison... Pas après ce qu'ils lui ont fait. Ils méritent pire, bien pire...

Chapitre 43

Vadim Constantin

Lundi 25 mai

— Ça peut plus durer, putain !

De rage, j’envoie balader la poubelle de la salle de bain. Bon sang, je ne veux pas finir en taule ! Si j’avais su que persuader Vince de laisser cette fille en vie, il y a cinq ans, allait nous faire courir le risque d’être découverts, aurais-je agi autrement ? J’ai bien cru qu’il allait me buter, ce jour-là, quand je leur ai dit que je devais rentrer de toute urgence, car ma femme, Jeanne, avait perdu les eaux.

Lorsqu’il a compris que nous ne pourrions pas aller jusqu’au bout du processus, qu’il n’était plus question de la tuer, j’ai cru qu’il allait devenir dingue. Je lui ai expliqué que nous n’aurions pas le temps de nous débarrasser du corps, que nous aurions plus vite fait de l’abandonner dans un fossé, de nettoyer nos traces et de rentrer sur Paris. Je voulais être près de ma femme pour la naissance de notre premier enfant. Quel mal y avait-il à cela ? Et puis... si je pouvais, par la même occasion sauver cette jeune vie, pourquoi pas ? C’était ma façon à moi de faire un bon geste à l’occasion de la naissance de ma même. Vince n’a pas pu s’empêcher de la passer à tabac et les deux autres s’en sont aussi donné à cœur joie. Mais, au moins, elle respirait encore lorsque nous l’avons laissée sur le bord d’une petite route.

J’aime nos chasses, je ne peux pas dire le contraire. J’aime l’excitation, l’adrénaline. J’aime notre statut d’êtres tout-puissants ayant droit de vie et de

mort sur nos proies fragiles et terrorisées. Les voir pleurer, les entendre hurler de terreur quand je les prends contre leur gré, me procure un plaisir indicible. J'aime qu'elles se débattent, mais je ne ressens pas le besoin de les faire souffrir, contrairement à Vincent ou à Bruno.

Jeanne et moi avons une vie sexuelle que je qualifierai d'harmonieuse. Nous faisons l'amour deux ou trois fois par semaine. J'aime mon épouse, et je trouve beaucoup de satisfaction dans notre vie amoureuse. Tout serait parfait s'il n'y avait pas ce besoin viscéral qui surgit régulièrement, ce besoin de baiser sans retenue et sans consentement, cette envie de dominer, et plus encore l'ivresse d'agir en groupe.

Jeanne ne comprendrait pas. Pour elle, le sexe est quelque chose de beau, de pur, une cérémonie qui glorifie notre amour. Même si je célèbre ce rite avec plaisir, je ne peux pas m'en contenter. J'ai bien tenté d'ajouter un peu de piment à nos ébats, mais elle n'a pas aimé. Elle n'apprécie pas que je la malmène, elle ne veut pas se soumettre, même un tout petit peu. Quant à évoquer la possibilité de la partager avec d'autres hommes, c'est absolument exclu. Elle me quitterait sur-le-champ en emportant notre fille. Alors, je chasse avec Vince, Vic et Bruno.

La toute première fois, c'était il y a sept ans. Victor et moi sommes des amis de longue date. Un soir, alors que nous étions fin saouls, il m'a dit ce qu'il faisait avec son frère Vincent et leur ami Bruno. Dans un premier temps, je ne l'ai pas cru. Puis, il m'a emmené chez lui et il m'a montré les photos. Lorsque j'ai découvert ces clichés, je me suis mis à bander comme un âne. Voir ces filles nues, leur visage baigné de larmes, les yeux exorbités, la bouche tordue dans un cri m'a fait l'effet d'un puissant aphrodisiaque. Je voulais être à la place de ces gars qui les besognaient à n'en plus finir, individuellement ou bien à plusieurs. Vic m'a expliqué qu'ils s'organisaient de longs week-ends de chasse, à la faveur des ponts annuels.

Au petit matin, je savais tout ce qu'il y avait à savoir, à un détail près. Je voulais en être et lorsque son frère Vincent est rentré de virée, Victor lui a proposé ma candidature. Vince a roué Vic de coups, puis il m'a dit qu'il allait devoir me tuer : je me suis littéralement pissé dessus. Ça l'a fait marrer et il m'a épargné. Il m'a prévenu : un mot à quiconque et je finirais haché menu dans une broyeuse à déchets. Je n'ai jamais parlé à qui que ce soit.

Quand a résonné le cor de ma première chasse, j'étais excité comme un dingue. La proie avait quinze ans et vivait en Gironde. C'était une jolie fille au corps élancé, fine et gracile. Elle se destinait à la profession de vétérinaire. Sur les photos prises par Victor, à l'occasion d'un shooting sauvage improvisé

près de chez elle, on ne voyait que son sourire qui illuminait un visage fin et harmonieux. Et sa bouche... je l'imaginai déjà autour de ma queue avec délectation.

Cette chasse avait duré seulement trois jours, mais trois jours si intenses que j'ai immédiatement su que ce genre de sport était fait pour moi. La gamine avait été une proie parfaite, et nous avions tous retiré beaucoup de plaisir de ce week-end prolongé.

Et puis, le troisième jour, lorsque j'ai demandé ce que nous allions faire d'elle, comment ils procédaient pour qu'elles ne parlent pas, Vincent s'est approché de moi et m'a souri d'un air sardonique. Tout son corps frémissait, il était quasiment en transe. Les deux autres ont reculé, tandis que la gamine gisait au sol. Il m'a dit de la baiser, une dernière fois. Je ne me suis pas fait prier. Elle était allongée sur le ventre, sa tête reposant sur les genoux de Vince et moi je la prenais par derrière. Elle s'agitait, elle criait, et puis, soudain, elle s'est tue. Elle est devenue inerte, toute molle entre mes jambes. Alors, j'ai relevé les yeux, qui étaient jusque-là en admiration devant son cul de marbre, et j'ai vu Vincent, les mains serrées autour de son cou. J'ai compris que notre gibier ne s'en sortait jamais vivant.

Trois fois par an, nous partons en chasse. Trois fois par an, Vince étrangle notre proie et se charge de la faire disparaître. Il fait un repérage préalable, il sait, à chaque fois, comment il procédera. Lorsque nous repartons vers Paris, il arrive parfois que nous dispersions derrière nous des paquets soigneusement emballés, au détour d'une ancienne carrière, d'un barrage, d'une mine abandonnée ou tout simplement dans les flots de l'océan. Mais, le plus souvent, nous rentrons à vide : il a trouvé la tombe idéale d'où elles ne ressurgissent jamais.

À chaque fois qu'il tue, je gerbe. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai toujours pensé que nous pourrions procéder autrement, que nous pourrions agir à visages cachés, les aveugler d'une manière ou d'une autre. Mais Vincent ne peut envisager une chasse sans l'hallali. C'est là qu'il prend véritablement son pied et personne ne s'y est jamais opposé. Personne n'oserait...

Je m'appelle Vadim Constantin. Je suis le père d'une petite fille de cinq ans, nommée Rosie. Peut-être est-ce parce que je suis un père que je ne peux plus supporter que nous tuions ces gamines. Peut-être est-ce parce que j'ai dépassé mes limites. Peu importe. Tout ce qui compte c'est que je ne veux plus y prendre part. Je dois en parler à Bruno. Peut-être pourra-t-il raisonner Vince...

Chapitre 44

Réseaux sociaux

Lundi 25 mai

« *Mon ange, réveille-toi...* »

La voix chaude de Greg me sort des limbes avec douceur. J'ouvre des yeux ensommeillés pour découvrir cet homme incroyablement beau penché sur moi, un sourire divin illuminant son doux visage. Il est rasé de près et sa peau douce caresse la mienne lorsque, du bout de son nez, il parcourt mon visage. Je hume le parfum délicat qui se dégage de lui et m'en enivre, les yeux à nouveau clos, tentant de garder mêlées les parts de rêve et de réalité qui se dégagent de ce moment hors du temps.

— J'aimerais vraiment prolonger ce câlin, mon ange, mais Franck a besoin de toi...

La réalité vient juste de gagner par K.O., et le rêve se retire, vaincu. J'ouvre les yeux, dans un léger soupir, et fixe de nouveau mon amour.

— Je veux rester ici toute la journée, dis-je en m'étirant paresseusement, d'un air boudeur.

— Moi aussi, mon ange, mais...

— ... mais la vie reprend ses droits...

— C'est ça. Franck a besoin de toi pour identifier le quatrième homme.

— Le quatrième ?

— Oui. Il a mis un nom sur les trois premiers.

Je rejette soudain les draps et saute du lit sous les yeux rieurs de mon fiancé qui se rince l'œil au passage, caressant du regard mon corps nu qui file vers la salle de bain.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Parce que j'étais trop occupé à t'écouter ronronner de plaisir, lance-t-il.

— Tu exagères peut-être un peu. Je ne ronronnais pas. Ce sont les chats qui ronronnent.

— Alors, il faut croire qu'il y a en toi un félin qui s'ignore.

Une demi-heure plus tard, je suis prête à affronter mon passé, une fois de plus. Prête n'est sans doute pas le mot, mais ai-je le choix ? Plus vite ILS seront arrêtés, plus vite...

Je me prends soudain à penser que je ne veux pas qu'ILS soient arrêtés, jugés et condamnés à une peine de prison qui, avec les remises de peine pour bonne conduite, les verra sortir dans dix ans. Je refuse de vivre encore et encore sous le joug de ces hommes qui m'ont volé ma vie. Je veux qu'ILS me la rendent. Je veux qu'ILS l'expirent au moment où la leur s'achèvera. Je veux les voir morts.

— Annabelle ?

Greg est face à moi. Il tient mes mains dans les siennes. Je me suis perdue un instant dans le fil de mes pensées.

— Je vais bien. Je songeais juste que...

Le téléphone de Greg sonne à cet instant. Il hésite, plongeant son regard dans le mien afin de s'assurer que je vais bien, puis répond. Il ne parle pas, il écoute et raccroche.

— Franck a du nouveau au sujet de Blondin.

Il passe son bras autour de ma taille et m'entraîne vers son bureau où nous retrouvons son ami le plus fidèle.

Lorsque nous y entrons, un visage connu a envahi l'écran. Ces cheveux en brosse, d'une blondeur presque irréaliste, ce nez légèrement trop long et trop fin, ces yeux d'un bleu si clair. C'est bien lui, c'est Blondin.

Blondin n'était pas à proprement parler mauvais. Il était surtout avide de me posséder, comme s'il était assoiffé ou peut-être tout simplement en manque. Tout ce que je sais, c'est qu'il en voulait, toujours plus. Parfois, les autres le frappaient, l'arrachant à mon corps afin de prendre la place qu'il semblait vouloir monopoliser. Parfois, son frère le poussait à me faire mal. Je crois qu'il n'aimait pas spécialement cela, mais il le faisait pour lui faire plaisir. Sur

les consignes de son aîné, tandis qu'il me besognait, il me frappait, puis tordait méticuleusement mes mamelons entre le pouce et l'index jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter. Il faisait ensuite subir le même supplice à mon clitoris n'arrétant que lorsque mes hurlements l'indisposaient. Alors, il recouvrait mon corps du sien, nichait sa tête dans mon cou et me murmurait des excuses à l'oreille, tout en poursuivant ses va-et-vient.

« Ne pleure pas, ma belle, je suis désolé. Je vais te faire du bien maintenant, tu vas voir. »

— Annabelle...

Je suis de nouveau partie dans mes souvenirs, sans même m'en rendre compte. Ces fantômes me hanteront-ils jusqu'à mon dernier souffle ?

— C'est Blondin, dis-je. C'est bien lui. C'est le frère de Zéro.

Franck me dit ce qu'il sait de lui, ainsi que de son frère, dont ils ont découvert l'identité. Vincent et Victor Delvaque. Deux nouveaux noms sur la liste.

— Il ne nous manque plus que Blood. Mais Franck n'a pas trouvé trace de lui pour le moment. Nous avons besoin que tu examines les différents comptes des trois autres. Peut-être découvriras-tu une photo qui nous permettra de l'identifier.

Je hoche la tête et m'assieds devant l'ordinateur portable. Les pages dont Greg vient de me parler sont toutes ouvertes, en mosaïque sur l'écran. Je scrute chaque photo. J'ai commencé par Blondin, ou plutôt Victor. Il m'est tellement difficile de me défaire de ces surnoms qui ont tourné dans ma tête pendant toutes ces années. Il m'est surtout pénible de les envisager comme les être humains qu'ils sont. Snake est marié, il a trois enfants, il est flic, une vie tranquille, sans histoire. Comment peut-on vivre près d'un tel homme en ignorant la bête sauvage qui sommeille en lui ? L'ignore-t-elle, vraiment ? Est-elle au courant ? Accepte-t-elle cette facette de la personnalité du père de ses enfants ? L'encourage-t-elle ? N'a-t-elle donc pas peur que, d'ici quelques années, leur fille devienne une proie potentielle ?

J'avais espéré que Blondin et Blood pourraient être amis, puisqu'ils ont plus ou moins le même âge, mais je ne trouve pas la moindre trace de l'homme effacé, qui avait ri lorsque mon sang avait coulé, mais qui m'en avait ensuite consolée en me berçant, bien malgré moi, dans ses bras puissants, avant que Snake ne le rejoigne, pour le second round d'un match qui se joua sur quatre jours.

Au terme de trois longues heures de recherche et d'errements dans les méandres de mes souvenirs, je dois me résoudre à accepter la défaite. Blood

n'est nulle part.

— Ne te décourage pas, Annabelle. Cet après-midi, tu feras un portrait-robot avec Franck et il lancera une recherche de grande ampleur. Nous allons le débusquer.

Franck nous informe que Victor Delvaque a quitté son domicile au volant d'une camionnette estampillée d'une marque de prêt-à-porter bon marché qui fait la majorité de ses ventes en porte-à-porte. Tandis que je regardais les photos, Franck s'est renseigné : Victor Delvaque ne fait pas partie du personnel de cette société, et la camionnette ne leur appartient plus. D'ailleurs, les plaques sont fausses et le véhicule est censé avoir été détruit. Il pense tenir une piste intéressante qui l'enthousiasme au plus haut point. J'aimerais pouvoir en dire autant.

Je m'appelle Annabelle. Ces derniers jours, mon passé s'est invité dans mon présent d'une manière qui me glace jusqu'aux os. Je redoute le moment où ces deux parties de ma vie se télescoperont. Et plus que tout, je crains que ces retrouvailles avec mes bourreaux ne signe l'arrêt de mort de ceux que j'aime.

Chapitre 45

Un moment de faiblesse

Mardi 26 mai

Annabelle s'est de nouveau plongée dans son passé, hier, pendant près de deux heures, afin de réaliser un portrait-robot, le plus fidèle possible, de Blood qui reste une énigme. Mais nous tenons les trois autres.

Ce matin, une opération de grande ampleur a été lancée par Franck et ses équipes afin de récolter de l'ADN sur Courcelle et les frères Delvaque. Bob, le bras droit de Franck, un type baraqué, champion de France de boxe thaïe en 2011, est parti en repérage au club où Vincent Delvaque s'entraîne deux fois par semaine. Il va s'y inscrire, dans l'espoir de récupérer de la sueur ou du sang. Sur le ring d'entraînement, il n'est pas rare que les gars y aillent un peu fort et s'infligent quelques coups sanglants. Au pire, Bob tentera de récupérer la serviette avec laquelle notre loup ne manquera pas de s'éponger le visage.

Deux autres missions ont été lancées visant Victor Delvaque — actuellement dans le Nord de la France — et Bruno Courcelle. Pour le premier, un léger somnifère dans son verre, au bistrot du coin qu'il a visité hier soir et où, nous l'espérons, il reviendra ce soir, devrait suffire à faire un prélèvement buccal. Pour l'autre, une visite en règle de son appartement, qui doit avoir lieu en ce moment même, tandis qu'il est à son travail, devrait permettre de récupérer des cheveux, voire mieux.

Nous avons besoin de blinder le dossier au maximum, de prouver, par des moyens autres que ceux associés aux souvenirs de leur victime, que ces types

sont bel et bien les psychopathes que recherche la cellule « Edelweiss ».

Dans le dossier d'Annabelle, les ADN recueillis ne manquent malheureusement pas. Il y a bien entendu celui de l'embryon, mais également les fluides corporels récupérés sur son corps, à son arrivée aux urgences. La nausée me monte, lorsque j'imagine leur semence jaillir. Sur elle, en elle... Partout ! J'ai soudain très chaud et une envie de vomir de plus en plus intense s'insinue en moi. Annabelle est à moi, et à moi uniquement !

Pour la première fois, j'ai réellement conscience des faits, sous leur forme la plus crue. Comme si, jusqu'à aujourd'hui, j'avais tenté de les enfouir, de les dissimuler sous des termes médicaux, techniques, des actes impersonnels. J'ai tenté de me dissocier des faits, de ne pas les rattacher à la femme que j'aime, du moins pas physiquement parlant. J'ai, jusqu'à maintenant, envisagé le point de vue émotionnel, le sien. Je ne me suis jamais demandé ce que moi, je ressentais concernant le fait que quatre types se sont tapés ma femme avant moi.

Ouais... je sais... dit comme ça, c'est immonde... Et pourtant, ces images sorties tout droit de mon imagination m'assaillent par vagues incessantes. Je vois clairement les frères Delvaque se la partageant, l'un enfoncé jusqu'à la garde en elle, tandis que l'autre pilonne sa bouche et que Courcelle attend son tour. Peut-être même n'attend-il pas son tour. Je sais ce qu'elle a subi. Je sais qu'ils l'ont possédée à plusieurs, qu'ils ne lui ont rien épargné. Je...

— Mon amour ? Tout va bien ?

Annabelle se tient devant moi, son regard inquiet tentant de s'accrocher au mien. Je le lui refuse. J'ai peur qu'elle lise en moi. J'ai peur qu'elle ne devine le soudain dégoût qui m'envahit.

— Tout va bien, dis-je, en tournant les talons et en m'enfermant lâchement dans la salle de bain.

Je suis pris de tremblements incoercibles, associés à une nausée qui est à deux doigts de se muer en vomissement. Je comprends soudain que connaître les visages de ses agresseurs vient de transformer l'horreur envisagée en abomination avérée. Ce n'est sans doute pas pour rien que Blood n'apparaît pas dans ces flashes qui hantent mon imagination. Il n'a pas de visage. Les autres, si. Tant qu'ils n'existaient que sur le papier ou dans les cauchemars d'Annabelle, ils n'avaient pas de substance pour moi. Désormais, ils en ont une, et cette réalité me submerge. Elle est au-dessus de mes forces, qui me lâchent soudain et me précipitent la tête la première dans les toilettes pour déverser la bile que je retiens depuis trop longtemps.

Lentement, je reprends mon souffle. Je passe de l'eau sur mon visage et me

brosse les dents. Ma raison me revient et, avec elle, la vision du dossier d'Annabelle qui s'étale sur notre lit, ouvert à la page des prélèvements réalisés à son arrivée aux urgences, à la page qui décrit les fluides recueillis et dans quelles cavités de son corps ils ont été prélevés. Je panique soudain à l'idée qu'elle est peut-être déjà en train de les lire et qu'elle m'a sans doute entendu vomir. Elle qui, hier encore, disait clairement à son père qu'elle avait parfaitement conscience de le dégoûter et qui affirmait se faire horreur elle-même va en conclure, immanquablement, que je partage ce sentiment...

Putain ! Pourquoi ai-je lâché prise maintenant ? Voilà des semaines que je sais tout ça, que je l'affronte et il faut que je m'effondre au plus mauvais moment. Je me fais l'effet d'une mauviette alors qu'elle se confronte, jour après jour, bravement, à ces images. Elle le fait pour nous deux, pour que nous ayons enfin une vie heureuse, normale. Bon sang ! Comment fait-elle pour vivre avec ça depuis cinq ans ? Comment n'est-elle pas devenue folle ? Comment a-t-elle résisté au désir de fuir définitivement ces immondices, en mettant fin à ses jours ?

Je songe soudain à Annabelle, sur le toit-terrasse de la villa de Sicile. Elle n'a pas toujours tenu bon... Et si elle recommençait ? Je me précipite dans la chambre. Elle n'y est plus. Le dossier n'est plus sur le lit. Les centaines de feuilles qui le composent sont éparpillées sur le sol, certaines ont été déchirées en minuscules morceaux, d'autres, par dizaines, séparées en leur milieu. Elle a tenté de détruire ce dossier de l'innommable qui m'a éloigné d'elle un court instant.

Annabelle est plus forte, chaque jour qui passe, mais ce n'est visiblement plus le cas à cet instant. Aujourd'hui, ma faiblesse l'a fait replonger. Je le sais, je le ressens au plus profond de moi. J'ouvre chacune des portes de l'étage, m'attendant à la trouver recroquevillée dans un coin, en proie au désespoir et aux larmes, mais ne la trouve pas. Mes recherches me mènent dans mon bureau, au rez-de-chaussée, où Franck finalise le portrait-robot et centralise les informations de nos différentes équipes, sur le terrain. Annabelle n'est pas avec lui.

Il se joint à moi et nous parcourons l'ensemble de la maison, sans succès. À l'extérieur, les gardes du corps nous confirment qu'elle n'est pas sortie de la propriété, qu'aucun véhicule ne manque à l'appel. Elle est ici, quelque part, forcément.

Je m'appelle Greg Delcourt. Parce que je ne suis finalement qu'un être humain, j'ai laissé mes forces m'abandonner, un court moment. Je le regrette, amèrement.

Chapitre 46

Célébration

Mardi 26 mai

J'erre dans le jardin, en proie à ce qui devrait être du désespoir et qui n'en est pas. Je suis en colère. En colère contre ceux qui ont fait de ma vie un enfer, qui, malgré les années, malgré la distance, continuent à investir ma vie, encore et encore.

Je ne lui en veux pas à lui. Ce qu'il ressent, ce dégoût qui l'a envahi ce matin, me semble tout à fait normal. Je m'étonne qu'il ne l'ait pas senti beaucoup plus tôt. Il a enfin posé les yeux sur la noirceur qui me recouvre, cette crasse tenace que je tente d'éradiquer depuis cinq ans, chaque jour, sous la douche, quand je frotte ma peau, parfois jusqu'au sang.

Lorsque j'ai vu ce qu'il lisait, lorsque je l'ai entendu vomir, dans la salle de bain, j'ai compris qu'il avait enfin fait la corrélation entre l'aspect presque chirurgical des dizaines de rapports médicaux et la réalité brute des faits. Il a dit que, pour lui, j'étais vierge et que c'est ainsi qu'il me voyait. Je crois qu'il vient de découvrir que je ne l'ai jamais été, que mon corps a été souillé, à maintes reprises, qu'il a été investi des dizaines de fois par d'autres hommes que lui. Que le sanctuaire qu'il croit avoir découvert, tout au fond de moi, n'est rien d'autre qu'un cloaque infect...

J'atteins la piscine sans même savoir comment. Ce bassin providentiel est le parfait endroit pour tenter, une fois de plus, de me laver de mes péchés. Alors, je me dépouille de mes vêtements jusqu'au dernier et descends lentement les

quelques marches de marbre qui mènent au bassin. Je me sens soudain comme la jeune vierge antique que l'on conduit au réservoir sacrificiel. Il ne me manque que la longue toge blanche, symbole de pureté. Ma nudité suffira.

Je m'immerge lentement dans l'eau bienfaisante et y flotte un instant, avant de la laisser m'engloutir complètement, dans un lent retour au liquide amniotique de la matrice maternelle qui m'abrita, au tout début de mon existence. Les yeux ouverts, je laisse l'oxygène s'échapper de mes lèvres, en de joyeuses petites bulles, tandis que mon corps, désormais en apesanteur, s'affranchit du poids écrasant du monde qui m'entoure. En silence, je glisse dans le fond de la piscine et m'y pose, en paix avec moi-même.

Un fracas assourdissant me sort de ma bienheureuse torpeur, des bras puissants me saisissent, m'arrachent à ma stase et me ramènent à la surface où mes poumons en révolte se gorgent soudain d'air, me brûlant douloureusement.

— Qu'est-ce que tu croyais faire ? hurle Greg, hors de lui. Alors, c'est comme ça que tu vois la fin de notre histoire ? Tu abandonnes ? Tu m'abandonnes ?

— Je...

— TU QUOI ?

— Je voulais juste être en paix, juste un moment.

— La mort ne dure pas un moment, Annabelle. Elle est définitive !

— Je ne voulais pas mourir, je voulais juste...

Je fonds soudain en larmes à l'idée que j'ai, en effet, baissé les bras. Telle n'était pas mon intention en pénétrant dans la piscine, j'en suis certaine. Et pourtant, je ne suis pas vraiment sûre que je serais remontée à la surface si Greg n'était pas intervenu.

— Je... t'interdis... de... me... laisser, dit-il, dévorant mes lèvres entre chaque mot qu'il articule avec difficulté. Tu vas te battre, que tu le veuilles ou non !

Et, dans un mouvement que je n'anticipe pas, il s'enfonce brusquement en moi, m'investissant, me remplissant de son sexe exagérément long et épais. Je crie. Pas de douleur. Je crie parce que je suis vivante, parce qu'en me possédant, il me rend à la vie.

Il reste un long moment immobile, son regard intense me renvoyant sa colère et sa peur mêlées, ses yeux sombres scrutant les miens, soupesant mes réactions, attendant patiemment que je lâche prise. Alors, je lâche prise, j'entoure mes bras autour de son cou et y loge ma tête, mes lèvres effleurant sa

peau, mon souffle la caressant, chuchotant au creux de son oreille :

— Je croyais que je te dégoûtais...

— Et puis quoi encore !

— Montre-moi que j'ai tort...

— Tu as tort !

— Montre-moi, Greg, rends-moi plus vivante que jamais, prouve-moi que cette vie vaut la peine. Ancre-moi en elle, arrime-moi solidement, je t'en supplie, j'en ai un besoin désespéré.

Alors, il saisit mon visage d'une main, tandis que l'autre me plaque contre le rebord de la piscine. Le marbre mord le bas de mon dos. Ça n'a aucune importance. J'ai besoin de sentir la douleur, le plaisir, le froid, le chaud, peu importe. J'ai besoin de ressentir pour rester en vie.

Greg bouge, maintenant, se retirant presque complètement pour revenir au plus profond de moi, de plus en plus fort, tandis que mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Je réalise soudain qu'il n'y a pas de préservatif entre nous, que sa chair et la mienne se caressent en toute liberté. Ce contact nouveau, loin de m'inquiéter, m'électrise. Greg et moi célébrons la vie, avec fougue. Il boit chacun de mes cris de ses lèvres avides qui me dévorent littéralement. Il est mon oxygène et je suis le sien. Chacun de ses mouvements, puissant, me révèle au monde, m'attire davantage vers celui des vivants. L'étincelle qu'il crée se mue rapidement en un feu qui me consume, tandis qu'une boule incandescente me traverse, incendiant mes reins, mon ventre, mon sexe, dans un hurlement que je renonce à maîtriser.

Ma tête retombe inerte sur l'épaule de Greg, tandis que je tente de comprendre ce qui vient de m'arriver. Et puis, je réalise. Alors je relève mon regard jusqu'à trouver le sien. Un léger sourire flotte sur ses lèvres.

— Je n'en ai pas fini avec toi. Nous allons célébrer la vie, encore et encore, jusqu'à ce que tu sois totalement sûre de la désirer ardemment. Je n'arrêterai pas avant d'être totalement convaincu. C'est bien compris ?

Je secoue la tête frénétiquement. Oui, je veux célébrer la vie avec Greg, encore et encore. Glissant ses mains sous mes fesses, il ressort de la piscine et m'allonge sur le large transat. Son grand corps musclé me recouvre aussitôt. Il caresse mon visage, baise doucement mes lèvres entrouvertes, puis soudain, se soulève sur les avant-bras, avec un air coupable.

— Je n'ai pas utilisé de préservatif... dit-il, ennuyé.

— Je n'ai jamais eu mes règles en cinq ans. Je ne pense pas que nous courions le moindre risque...

— Tu vas devoir me croire sur parole si je te dis que les tests que j’ai faits, peu de temps après t’avoir rencontrée, étaient nickels. Et comme tu es la seule femme que je...

— Tu oublies Camille...

— J’ai utilisé un préservatif avec Camille, mon ange.

— En ce qui me concerne, tout va bien. Mais tu le sais déjà. Tu n’ignores rien de mon dossier médical...

Il me sourit d’un air contrit.

— Oublions ce fichu rapport, tu veux ? Je voudrais faire l’amour à ma fiancée.

— Oui, je le veux. Oh, bon sang, oui ! Fais-moi ressentir encore cette chose incroyable qui m’a submergée, il y a quelques instants. Je pourrais bien m’y habituer... voire même en redemander... très souvent.

— Ça me convient très bien, mon amour. Nous avons un empire à bâtir...

Je m’appelle Annabelle. J’ai perdu pieds un instant. Mais Greg m’a sauvée, une fois de plus. Il m’a rappelée que nous avons une vie à construire et qu’il ne la conçoit pas sans moi.

Chapitre 47

SIG—SAUER Pro

Mercredi 27 mai

Je n'ai jamais vraiment aimé Vadim. Lorsque cet imbécile de Victor lui a tout balancé, Vince a dû faire un choix : le buter ou bien l'intégrer dans la bande. Pour ma part, j'aurais choisi de le supprimer. Dans le genre tapette sans couilles, nous avons Vic, et c'était déjà amplement suffisant. Bien sûr, ses aptitudes de «découvreur de talents» étaient un atout indéniable dans notre équipe. Il savait dénicher la perle rare et la mettre dans sa poche comme personne. Je devais lui reconnaître ce savoir-faire. Pour le reste, sa langue trop bien pendue nous faisait courir d'énormes risques. Mais Vic est le frère de Vince, sans Vince, l'équipe ne tient plus.

Pour en revenir à Vadim, ce n'est pas un mauvais gars. Toutefois, la naissance de sa fille, il y a cinq ans, a sonné le glas du chasseur qui était en lui. Bien sûr, il aime toujours autant jouer avec la proie, la faire couiner, la faire chialer, mais il n'a plus ce besoin de lui faire mal, et encore moins de lui donner le coup de grâce.

Vadim aime les prendre par la force. Ce qui lui plaît dans nos expéditions, c'est le viol à proprement parler. Il aime qu'elles pleurent, qu'elles supplient, qu'elles hurlent de terreur et de désespoir. Il aime, tout comme chacun d'entre nous, être le maître, avoir le pouvoir, faire ce que bon lui semble, sans la moindre limite, sans le moindre tabou. Nous avons tous ce sentiment en commun, et ne nous privons pas pour multiplier les expériences.

La limite de Vadim, c'est la mort. Il préférerait rendre aveugles et sourdes ces gamines, plutôt que de devoir les tuer. C'est un point de vue que je ne partage pas. Il n'y a rien de moins bavard qu'une morte...

Lorsqu'il a demandé à me voir en privé, je lui ai donné rendez-vous à la cimenterie désaffectée. Je lui ai expliqué que nous en profiterions pour poursuivre son entraînement. Il a voulu apprendre à tirer, il y a quelque temps. C'est ici que nous venons parfaire son enseignement, deux ou trois fois par mois.

À l'heure dite, sa voiture se gare sous le hangar. Il en sort tout sourire. Vadim est un type avenant et particulièrement confiant. Il est plus facile d'amadouer un chat plutôt qu'un loup. Quoi qu'il ait derrière la tête, j'ai bon espoir de le faire changer d'avis.

— Salut, mec ! Tu vas bien ? demande Vadim.

— Impec ! Et toi ? J'ai cru comprendre que tu avais un souci ?...

— Oui. Faut que je te parle d'un truc qui me turlupine, et je pense que tu vas pouvoir m'aider à convaincre Vince.

« *Convaincre Vince... de quoi ?* »

Nous nous installons sur le pas de tir improvisé, juste derrière la cimenterie. Je sors quelques bières fraîches d'une glacière et lui en tends une qu'il décapsule avec son briquet.

— Putain ! Que ça fait du bien, dit-il, assis à califourchon sur un petit muret.

J'en profite pour sortir les deux revolvers que nous allons utiliser et les charge tranquillement.

— O.K., c'est bon, on est prêts. Plus qu'à installer les cibles et on commence. Tu veux me parler de ce truc maintenant ou après l'entraînement ?

— J'aimerais autant me débarrasser de ça tout de suite.

— Pas de problème, je t'écoute.

Je m'installe face à lui, sur le petit muret, une bière fraîche dans la main.

— Voilà... Tu sais à quel point j'aime chasser avec vous et je ne vous remercie jamais assez de m'avoir pris dans votre équipe. Vous m'avez fait découvrir des plaisirs dont j'ignorais tout et vous m'avez permis de libérer des pulsions que je gardais emprisonnées en moi depuis très longtemps. Mais...

— ... Mais ?

— Écoute... je sais que Vince est ton ami, et je ne veux pas te mettre en porte-à-faux...

« *Je sens pourtant que c'est ce que tu t'apprêtes à faire, non ?* »

Je garde le silence, mais je commence à entrevoir le problème.

— Je ne veux plus participer à des meurtres ! Je ne suis pas un assassin. Il y a forcément un autre moyen qui nous permette de chasser sans tuer.

— Tu as une autre idée ? Comment les empêcher d'aller directement à la police ?

— Et Annabelle ? La menace a très bien fonctionné. Elle se tient à carreau.

— Je pense plutôt que nous devons remercier le coup de pied providentiel de Vince. Sans ce traumatisme crânien, elle n'aurait pas perdu la mémoire, et nous serions en taule depuis un bon moment.

— Tu l'as dit toi-même. Elle n'est pas en mesure de nous reconnaître, alors pourquoi la tuer ?

— On a voté, mec. La décision a été prise à la majorité.

— Peut-être, mais tu as hésité. Et c'est pour cette raison que je t'ai appelé. Si tu changeais ton vote, nous pourrions reprendre la discussion et peut-être changer légèrement l'issue de nos chasses. Tu es père de famille, tu as une fille. Quel âge a Vanessa maintenant ?

— Elle a quatorze ans, mais je ne vois pas...

— Elle aura bientôt l'âge de nos proies. Il ne t'est jamais arrivé de te dire que ces gamines pourraient être la tienne ? Tu n'as jamais pensé à elle lorsque Vince étrangle une de ces filles ?

Si. Bien sûr que si ! Pas quand nous les violons, pas quand nous les torturons, mais peut-être une fois ou deux, lorsque nous regardons Vincent les tuer. J'y ai peut-être bien pensé... Je déteste l'idée que Vadim ait pu pénétrer mes pensées. Je déteste encore bien davantage qu'il ait pu associer ma fille à nos proies. À dire vrai, ça me donne la nausée.

— Ces gamines sont les filles de pères, comme toi et moi... Tu pourrais peut-être y réfléchir... simplement y réfléchir, et m'aider à le faire changer d'avis.

Il prend des gants avec moi. Il a compris qu'il flirte avec mes limites. Je ne suis pas un type instable, je ne suis pas Vince. Je suis capable de faire la part des choses et de contenir ma rage... dans une certaine mesure.

— Et s'il refusait ?

— Alors, je devrais quitter le groupe...

Vadim met fin à la discussion et s'empare des cibles qu'il va positionner au fond du pas de tir, comme à chaque fois que nous nous entraînons.

Personne ne quitte le groupe. Laisser l'un d'entre nous se débiter, c'est courir le risque de le voir baver, à un moment ou à un autre. Et qui sait à qui ce

crétin pourrait bien raconter nos petits secrets ?

Je saisis lentement le SIG-Sauer Pro, désengage la sécurité et brandis les 987 grammes de polymère et de fibre de verre dans sa direction. Ma main ne tremble pas lorsque je vise sa nuque, tandis qu'il marche d'un bon pas en direction des fils métalliques sur lesquels nous accrochons les cibles. La balle de 9 mm parabellum sort du canon, à la vitesse de 350 mètres par seconde. Vadim est mort avant même d'avoir entendu le coup de feu.

Il est allongé sur l'herbe rase, face contre terre, sa bouche béante et ses yeux grands ouverts. Il ne s'est rendu compte de rien. Par acquis de conscience, je tire une seconde balle dans sa tempe droite, davantage pour me calmer que pour l'achever.

Je m'appelle Bruno Courcelle. Je viens de tuer l'un des miens. J'en éprouve une sorte de soulagement, même si j'imagine bien que Vince et, surtout, Victor pourraient diversement apprécier la manœuvre.

Chapitre 48

Compte à rebours

Jeudi 28 mai

Je fixe l'écran depuis plus d'une demi-heure, sans pouvoir m'en détacher, depuis que Greg m'a appris avec précaution que Franck avait localisé le quatrième loup et que celui-ci était mort.

Les photos, prises lors de la découverte du corps et dans la salle d'autopsie, défilent. Une balle a transpercé sa nuque et est ressortie par la gorge ; une seconde, tirée dans la tempe, est restée dans son crâne. C'est ce que dit Franck. Je l'entends, je le vois, mais c'est comme dans un rêve. Les images défilent au ralenti et les bruits semblent étouffés, lointains.

L'un d'entre eux est mort... Il s'agit de Blood ou plutôt de Vadim Constantin. Il était le père d'une petite fille de cinq ans. Une petite fille née le jour où ils m'ont jetée dans un fossé, après m'avoir passée à tabac. Franck dit que ce n'est certainement pas un hasard. Aussi étrange que cela paraisse, ces monstres ont des considérations personnelles, des sentiments. Vadim voulait assister à la naissance de sa fille, et c'est sans doute à cette coïncidence que je dois d'être là. C'est du moins la théorie de Franck. Cet homme a, en quelque sorte, sauvé ma vie, après avoir activement contribué à la briser.

Je perçois la voix de Greg, inquiète, qui tente de me ramener à la réalité. À dire vrai, je ne l'ai jamais quittée. Je suis même les deux pieds dedans. Blood est mort, abattu de deux balles de 9 mm, hier, dans l'après-midi, tout près d'une cimenterie désaffectée.

Des adolescents qui faisaient l'école buissonnière ont alerté la police. Ils traînaient dans les lieux, qu'ils avaient transformés en une sorte de squat, depuis quelques jours. Ils venaient y zoner, fumer de l'herbe, écouter de la musique, bref glander au lieu d'aller au collège.

Lorsqu'ils ont entendu les coups de feu, ils se sont précipités vers la sortie en braillant, inconscients du danger. Au passage, ils ont remarqué deux voitures, garées sous un hangar. Elles n'étaient pas là lorsqu'ils étaient arrivés, plus tôt dans la matinée. Ils ont aperçu, au loin, un type qu'ils ont qualifié de « grand, costaud et tatoué » arriver en courant, de l'arrière de la cimenterie. Il tenait un revolver et les a mis en joue. Ils n'ont pas demandé leur reste et ont filé. Il n'a pas tiré. À cette distance, il ne les aurait sans doute pas atteints. Les gamins ont coupé à travers champ pour atteindre plus vite la départementale qui passait à quelques centaines de mètres. Ils ont arrêté une voiture providentielle et s'y sont engouffrés.

Lorsque la police est arrivée, il ne restait plus qu'une voiture sous le hangar. Derrière la cimenterie, ils ont découvert un corps, une glacière et quelques bières. Rien d'autre. Les douilles avaient disparu ainsi que le revolver qui avait fait feu. Le tueur ne s'était même pas donné le mal de récupérer les papiers de la victime. Ceux-ci ont permis de l'identifier facilement, de même que sa voiture immatriculée dans le Val d'Oise.

Lorsque, ce matin, Franck a lancé une nouvelle fois la reconnaissance faciale sur le portrait robot que nous avons établi ensemble, il a eu une correspondance qui n'existait pas hier encore. Un corps retrouvé la veille correspondait presque parfaitement à la description que j'en avais faite. Grâce à ses multiples talents, Franck a pu obtenir des photos et une identité. Il nous a immédiatement convoqués dans la salle de réunion, et j'ai pu confirmer que Vadim Constantin était bien l'un de mes agresseurs. Depuis cet instant, je suis bloquée sur le mur d'image qui compile toutes les photos que Franck a pu réunir.

Blood n'était pas véritablement « mauvais ». Du moins pas autant que Zéro et Snake. Il me désirait et prenait du plaisir à me voir supplier, pleurer, hurler. Mais il ne m'a jamais fait de mal, à proprement parler. J'avoue ne plus avoir une notion standard de ce qu'est « faire le mal ». Bien sûr, il m'a violée, à plusieurs reprises. Il riait de mes larmes, il les buvait et il aimait que je me débatte. Ce qui l'excitait plus que tout, c'était de me partager avec les autres et de lire dans mes yeux l'horreur que cela m'inspirait. Mais il ne m'a jamais torturée, il n'a jamais écrasé de mégot de cigarette sur ma peau, il n'a jamais promené de couteau de chasse sur mon corps, il ne m'a jamais frappée, hormis

quelques gifles pour me faire réagir. Il n'a jamais cherché, dans l'acte sexuel en lui-même, à me faire hurler de douleur. À bien y réfléchir, Blood était aussi tordu que les autres. Mais la douleur ne l'intéressait pas. Sa plus grande victoire aurait été que je tire du plaisir de tout cela. Je crois que c'est vraiment ce qui l'aurait conduit directement au nirvana.

Je remonte lentement à la surface, sortant de l'univers ouaté dans lequel je m'étais enfermée pour mieux supporter ce nouveau rebondissement et suis la conversation entre Greg et Franck.

— Alors, tu penses que Courcelle a tué Constantin ?

— Le peu que les gamins en ont vu pourrait correspondre. J'en saurai plus d'ici une heure ou deux, lorsque j'aurai pu établir un lien entre lui et les trois autres.

— Si c'est le cas, ça signifie que tout n'est pas rose au paradis des loups...

— Ouaip, tu peux le dire. Il faut croire que Constantin a fait quelque chose qui lui a valu la peine capitale.

— Alors, ils sont en position de faiblesse. Il y a une faille dans laquelle nous pourrions nous engouffrer.

— La question à laquelle nous devons répondre avant toute chose, c'est : impliquons-nous la Police en lui livrant toutes les preuves que nous avons récoltées ou bien faisons-nous cavaliers seuls ? Pour résumer, leur justice ou bien la nôtre ?

— La nôtre... dis-je, sans la moindre ambiguïté.

Greg et Franck se retournent d'un seul élan vers moi, réalisant que je suis sortie de ma torpeur.

— Il en reste trois, et je veux qu'ils suivent le même chemin que Blood !

— Nous ne sommes pas des assassins, Annabelle. Tuer change un être humain, irrémédiablement. La Police est une option préférable...

Je regarde Franck. Je sais qu'il s'inquiète, et je comprends son argument. Je ne veux pas faire d'eux des assassins. Je ne peux pas les impliquer dans une vendetta qui pourrait bien leur coûter la vie ou du moins leur liberté.

— Alors, je les tuerai moi-même...

Greg s'approche de moi et m'enlace avec tendresse, tout en chuchotant à mon oreille.

— Je ne te permettrai pas de prendre un risque pareil. Et jamais je ne te laisserai devenir une meurtrière. Nous allons trouver une solution alternative. Je veux les voir morts, tout autant que toi, crois-moi. Mais nous allons devoir la jouer plus fine. Puisqu'ils en sont arrivés à supprimer l'un des leurs, alors

peut-être pourrions-nous les retourner les uns contre les autres...

— Dis-moi que nous ne les laisserons pas s'en sortir, Greg. Dis-moi qu'ils payeront le prix fort.

— Oh oui ! Ils vont payer, ma douce. Ils vont douiller. Je t'en fais le serment.

Je m'appelle Annabelle. Quatre moins un font trois. Je n'aurai de cesse de voir le compte à rebours arriver à son terme.

Chapitre 49

Admiration

Vendredi 29 mai

Je la surveille comme le lait sur le feu. Depuis que je l'ai découverte au fond de la piscine, il y a trois jours de cela, je ne vis plus que suspendu à chacun de ses mots, à chacun de ses soupirs, à chacune de ses respirations. J'ai bien cru la perdre, et ce moment de renoncement de sa part m'a mis dans une colère telle que je n'ai pas réussi à me maîtriser. Je n'ai rien trouvé d'autre qu'agir avec violence et je le regrette profondément. J'étais dans un tel état de peur, de frustration, que la posséder, la faire mienne, l'unir à moi, physiquement parlant, m'a paru ma seule chance de la ramener des ténèbres où elle se laissait sombrer.

Je n'ai pas voulu lui faire de mal et, du reste, je ne pense pas que ce soit le cas, mais j'ai agi de manière brutale et incontrôlée, avec l'énergie du désespoir, pour la ramener à moi. Ce que j'ignore, c'est si elle en est revenue en un seul morceau...

Elle s'est éloignée de moi, de manière subtile, mais indéniable. Nous n'avons plus fait l'amour depuis ce jour-là. Pourtant, hormis le côté brusque de mon approche, les heures qui suivirent furent divines. Je regrette que notre premier véritable orgasme commun ait eu lieu dans ces conditions, mais les suivants furent à la hauteur de nos attentes, et partager ces moments avec elle fut une des plus grandes joies de mon existence. Mais, au petit matin, elle s'était renfermée dans sa coquille. Elle ne semble pas m'en vouloir, elle ne

semble pas non plus au désespoir, même si elle n'a plus ri, ni même souri. Et ce ne sont pas les événements d'hier qui vont arranger les choses...

Bien sûr, nous avons un ennemi de moins, mais, de toute évidence, cette idée ne lui apporte pas le moindre réconfort. Elle veut les tuer de ses mains, elle veut les voir morts et même si je partage ses vœux, la froideur qui se dégage d'elle me fait peur. Je crains qu'elle ne bascule d'une seconde à l'autre.

Lorsque je l'attire contre moi, elle se blottit dans mes bras, mais elle n'y vient plus d'elle-même. Le soir, lorsque nous nous couchons, elle se replie en position fœtale. Alors, je viens me lover contre elle, je la serre dans mes bras et elle s'y endort. Nous en sommes là. Je ne sais plus vraiment que faire.

Alors j'ai joué mon va-tout, dont j'ignore s'il se révélera gagnant ou non. J'ai appelé son père et je lui ai expliqué le problème. Pourquoi lui, plus que sa mère ou même sa sœur ? Peut-être parce qu'il m'a dit que j'avais réussi là où il avait échoué, peut-être parce que j'ai pensé qu'il voudrait profiter de cette seconde chance. Je suis prêt à tout pour la sortir de sa torpeur.

Lorsqu'il est arrivé, elle était recroquevillée dans le canapé, faisant mine de regarder une émission de télé-réalité rocambolique, alors même que je la savais plongée dans des pensées qui m'échappent totalement. Je les ai laissés en tête à tête. Mais je me suis installé sur le balcon. Il n'est pas question que je la perde du regard une seule seconde.

— Bonjour, ma petite fille, a dit le père.

— Papa ? Mais que fais-tu là ?

— Quoi ? Un père ne peut-il pas venir voir sa fille ?

— Si, bien sûr que si. C'est seulement que...

Ses larmes se sont mises à couler. Enfin ! Ne vous y trompez pas, la voir pleurer me désole. Mais la regarder interioriser sa peine, se laisser engloutir par ces larmes qui ne coulent qu'à l'intérieur, est cent fois pire. Benoit Maury s'est assis près d'elle et l'a prise dans ses bras, une main posée sur sa joue, ses lèvres baisant sa tempe.

— Dis-moi tout, ma chérie. Laisse-toi un peu aller. Nous ne sommes que tous les deux. Tu peux me dire tout ce qui tourne dans cette jolie petite tête.

— Je vais le perdre...

— Que vas-tu perdre ? Explique-toi.

— Greg... Je suis en train de le perdre... Si je le perds, je n'ai plus la moindre chance, tu comprends ?

« *Oh, ma douce !* »

— Pourquoi dis-tu cela ? Cet homme t'aime comme un fou. C'est inscrit en

lettres de feu sur son visage. Comment ne le vois-tu pas ?

— Je l'ai déçu, Papa. Je l'ai horriblement déçu. Il ne me pardonnera pas ce que j'ai fait.

Elle sanglote maintenant. Mon cœur se brise. Comment n'ai-je pas vu ce qui me sautait aux yeux ? Comment n'ai-je pas compris que loin de s'éloigner de moi parce qu'elle m'en voulait, elle était en fait la proie de remords et de peurs totalement injustifiés ?

— Qu'as-tu bien pu faire pour le décevoir, ma puce ?

— J'ai abandonné, Papa. Je l'ai abandonné, alors qu'il est avec moi, à chaque minute de chaque jour, alors qu'il me soutient dans chacune de mes épreuves, alors qu'il veille sur mon sommeil, qu'il chasse chacun de mes cauchemars. Il me donne tout ce qu'il est possible de donner à un être humain, et moi je...

— Qu'as-tu fais, Annabelle ? demande son père avec anxiété.

— J'ai voulu mourir, Papa. Je me suis laissée glisser dans l'eau et j'étais si bien que je ne voulais plus remonter. Le silence, la paix, la légèreté... C'était si doux, Papa. Je ne voulais plus revenir. Je ne voulais plus subir tout ça. Et je me disais que si je partais...

— Continue...

— Je me disais que si je partais, je le délivrais, lui aussi. Je le fais tellement souffrir, Papa. Pourquoi devrait-il supporter tout cela ? C'est tellement injuste.

« Parce que je t'aime, mon ange, tout simplement. Parce que je préfère mille fois remonter de l'enfer avec toi que traverser dix vies où tu n'existerais pas. »

— Peut-être parce qu'il t'aime, tout simplement. Il veut vivre à tes côtés. Qui es-tu pour remettre en cause ses choix, son libre-arbitre ?

« Bonne réponse, Monsieur Maury ! »

— Tu crois qu'il me pardonnera d'avoir failli ? Je ne le voulais pas, ce n'était pas prémédité. C'est juste que c'est tellement... lourd. Ce fardeau est tellement énorme. Il pèse tellement sur mes épaules, depuis tellement longtemps.

Je ne peux plus me terrer dans un coin tandis qu'elle exprime sa détresse, sa peur de me voir me détourner d'elle, au moment où tout ce que je veux, c'est...

— Alors, laisse-moi le porter avec toi, mon amour. Laisse-moi t'aider à le déposer, une bonne fois pour toutes. Tu n'as pas à garder tout ça pour toi. Je suis là. Je serai toujours là, jusqu'à mon dernier souffle, mon ange. Ma vie est avec toi, ne le vois-tu pas ? Qui serais-je pour juger tes faiblesses, là où tu as fait preuve d'une force qui défie l'imagination ?

Discrètement, Benoit Maury s'éclipse. Il a fait ce que j'attendais de lui. Il lui a permis d'ouvrir son cœur, de verbaliser ses peurs. Il a été le catalyseur et la réaction en chaîne qui en découle va permettre à Annabelle de reprendre le combat. Parce qu'elle sait désormais que je ne l'abandonnerai jamais.

Je m'appelle Greg Delcourt. Cette femme m'a prouvé à maintes reprises que le meilleur peut surgir du pire. Je la sais faillible, je la sais fragile, mais je sais surtout qu'il n'y a pas de femme plus courageuse que la mienne. Sa bravoure est une source d'inspiration et d'étonnement perpétuels. Qui pourrait prétendre ne pas aimer un être aussi magnifique qu'elle ?

Chapitre 50

Destin

Vendredi 29 mai

Greg m'a emportée dans notre chambre, après le départ de Papa. Il n'a pas dit un mot, il m'a juste prise dans ses bras, avec beaucoup de douceur, puis, sans me lâcher de son regard sombre et vibrant, il a monté l'escalier, arpenté le long couloir, comme si je ne pesais pas plus qu'une plume et m'a déposée sur notre lit, tel un précieux artefact.

Et puis, il s'est allongé sur moi de tout son long, son grand corps musclé enfonçant le mien dans le moelleux du matelas. Il a posé ses mains de chaque côté de ma tête, caressant mes joues de ses pouces, m'a longuement regardée, et il a dit :

— Nous avons peu de temps. Franck nous attend. Alors, je vais être bref. Il va falloir que tu m'écoutes avec attention, car je n'aurai matériellement pas le temps de te le redire, même si j'adorerais le faire, encore et encore. Alors, voilà...

Il s'est arrêté un instant, son œil noisette pétillant, son œil bleu sombre et profond me fixant intensément, son pouce caressant mes lèvres entrouvertes, avides d'un baiser qui se fait horriblement attendre.

— Quand je t'ai vue dans le fond de la piscine, j'ai tout d'abord eu une peur bleue. Puis, je me suis senti abandonné et c'est ce qui a provoqué ma colère. S'il y a bien une personne que je ne pouvais imaginer m'abandonner, c'était bien toi...

Je baisse les yeux, j'ai honte. Il a raison, je l'ai trahi.

— Regarde-moi, Annabelle, réclame-t-il, ferme et doux à la fois.

Alors je m'exécute ; j'affronte son regard sombre. Quoi qu'il ait à me dire, je lui dois au moins de l'écouter.

— Je n'avais jamais eu peur de quoi que ce soit, avant de te rencontrer. Certains diraient que tu as fait de moi un être faible. Moi, je pense que tu as fait de moi un être humain. La peur, la joie, la douleur, l'amour, la haine, toutes ces émotions ont fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Ava disait que j'étais son jouet, et c'est exactement ce que j'étais. Je n'avais pas de volonté propre. Je ne vivais que pour le plaisir qu'elle me donnait. C'était le seul moment où je pouvais dire que j'étais vivant et l'unique émotion que je m'autorisais. Après Ava, ces cinq dernières années, tandis que tu te cachais dans ta tour d'ivoire, en proie à la douleur et à la solitude, je construisais ma propre tour, à l'abri de tout sentiment. Une fois encore, tout ce qui faisait de moi un être vivant était le plaisir brut, animal, instinctif, des moments que je partageais avec ces femmes d'un soir. En dehors de ces instants, je restais un jouet. Le jouet du destin, le jouet de mes peurs, même si je m'obstinais à les nier.

Il prend un instant sa respiration, semble réfléchir à la suite de son plaidoyer, puis reprend :

— Quand je t'ai rencontrée, j'ai été plongé dans un tourbillon d'émotions inconnues. J'étais comme... dans une machine à laver en phase essorage, tu vois ? dit-il en riant.

Je ris aussi. C'est bon de rire à nouveau.

— Et j'y suis toujours. À chaque instant. Et je ne me suis jamais senti aussi vivant, Annabelle. Jamais. Tu as ramené à la vie le jouet sans âme que j'étais, et c'est un putain d'exploit, crois-moi !

Il dépose ses lèvres chaudes sur les miennes et les presse avec une force, une intensité qui me font perdre la tête. Je gémiss. Il sourit. Il niche sa tête dans mon cou qu'il embrasse doucement, puis il murmure à mon oreille :

— Tu es la chose la plus belle, la plus pure qui soit jamais entrée dans ma vie. Et pour rien au monde, je ne pourrais dorénavant vivre sans toi. Ce que tu me donnes chaque jour, ce que tu me fais ressentir, cet ascenseur émotionnel dans lequel nous vivons perpétuellement me rend plus vivant, à chaque seconde qui passe. Je suis...

Il rit soudain, plongé dans des pensées qui m'échappent, ses yeux plissés révélant de minuscules rides qui deviennent instantanément chères à mon cœur.

— Qu'est-ce qui peut bien te faire rire à ce point ? dis-je en souriant.

— Je suis comme la créature de Frankenstein. Tu sais ce type qui met bout à bout des morceaux de corps et qui ramène sa créature à la vie en faisant circuler du courant dans cet assemblage de chair hideux.

— Tu n'as rien à voir avec la monstrueuse créature de [Mary Shelley](#). Toi, tu es incroyablement beau et...

Il pose un doigt sur mes lèvres et murmure un « chut ».

— Je te remercie, je suis extrêmement flatté... Mais ce que je voulais dire, c'est que tu as fait de moi ce que je suis, tu es mon D^r Frankenstein à moi, en beaucoup plus joli, bien sûr... Tu m'as façonné, tu as rassemblé les morceaux épars de ma misérable vie, tu y as ajouté ce supplément d'âme qui te caractérise tant et tu as envoyé le jus ! Et soudain, tu as créé l'étincelle en moi... Je te dois d'être en vie, d'être autre chose qu'un jouet entre de mauvaises mains. Aujourd'hui, j'ai un destin, j'ai un avenir avec toi, j'ai des projets, l'envie de fonder une famille...

Il me regarde un instant, craignant d'avoir abordé un sujet trop sensible. Je lui souris.

— Tu voudrais... un enfant avec moi ?

— Des tas d'enfants, mon ange.

— Et si c'était impossible, si je ne pouvais plus jamais...

— Je crois que, comme pour tout le reste, ce qui bloque est dans ta tête, pas dans ton corps. Laissons le temps au temps, tu veux bien ? Lorsque ton âme guérira de ses blessures, alors ton corps suivra le mouvement. C'est juste une question de temps.

Il nous fait rouler sur le lit et je me retrouve au-dessus de lui, en position de force. C'est assez rare pour le noter. Alors j'en profite un peu, promenant sur son corps mes mains aventureuses, picorant ses lèvres insolentes.

— J'adorerais te laisser poursuivre tes investigations, mais Franck nous attend, dit-il à regret.

Je gémis de frustration. Après tout ce qu'il vient de me dire, après m'avoir ouvert son cœur, il aurait mille fois mérité que je lui montre, d'une tout autre manière, à quel point je l'aime, à quel point il est le soleil de mon univers... mais ce n'est que partie remise.

Je me laisse retomber près de lui, il me prend dans ses bras, son menton sur le sommet de ma tête, comme j'aime tant qu'il le fasse, comme je me souviens que mon père le faisait, lorsque j'étais enfant.

— Promets-moi que, lorsque toute cette histoire ne sera plus qu'un mauvais

souvenir, nous partirons, tous les deux, loin, très loin...

— Je m’y engage ! affirme-t-il. Je ne désire rien d’autre qu’un peu de paix entre tes bras, ma douce.

Il se lève et m’aide à en faire autant. La main dans la main, nous refaisons le chemin à l’envers, cheminant dans le couloir, descendant les escaliers de marbre, traversant le salon, marchant vers un destin qui nous échappe encore.

Je m’appelle Annabelle Maury. Je suis fiancée à l’homme le plus beau, le plus tendre, le plus fort et protecteur que je connaisse. Si je devais mourir demain, je mourrais heureuse. Mais la mort attendra. Je vais la vaincre, comme nous les vaincrons, EUX, un par un. Greg et moi ressortirons grandis et vainqueurs du combat le plus difficile qu’il nous ait été donné d’affronter : celui qui nous mènera enfin au bonheur.

Chapitre 51

Plan de bataille

Vendredi 29 mai

Franck avait, en effet, beaucoup d'informations à nous révéler.

Nous avons désormais en notre possession les ADN de chacun d'entre eux. Les équipes envoyées sur le terrain sont toutes revenues avec un échantillon. Cheveux et salive pour Bruno, sang pour Vincent et salive pour Victor. Les prélèvements faits hier, sur le corps de Vadim Constantin, à la morgue, complètent le tableau.

— Par acquit de conscience, j'ai fait comparer ces quatre ADN avec ceux prélevés sur Annabelle, à son admission aux Urgences de La Timone. Il n'y a pas le moindre doute. Les quatre ADN concordent.

— Est-ce que ça signifie que vous savez qui est le père du bébé ? demande Annabelle, d'une voix presque inaudible.

Je me retourne vers elle. J'avais imaginé qu'elle pose des tas de questions, mais je ne m'attendais absolument pas à celle-ci. Quelle importance cela peut-il avoir ? Qu'est-ce que ça peut bien changer que ce soit l'un ou l'autre de ces pourris ?

— Oui. J'ai également ce résultat, mais je ne pense pas...

Elle se tourne vers moi et demande :

— Tu le sais, toi ? Tu sais lequel de ces quatre types m'a mise enceinte ?

— Non, ma puce. Je l'ignore, et je préfère que les choses restent ainsi. Le

savoir ne nous amènerait rien de bon, tu ne crois pas ? dis-je en tentant de garder mon calme.

— Je n'arrive pas à savoir si ça a de l'importance pour moi...

— Alors, dans le doute, nous passerons sous silence cette information. Pour le moment. Je ne veux pas que tu te tortures pour cela. Nous devons garder notre objectif en ligne de mire, mon ange. Notre objectif est de les faire payer. Pour ce faire, nous avons eu une idée. Franck, nous t'écoutons...

— J'ai bien étudié les profils de ces types et je pense que le maillon faible du groupe est Victor Delvaque. S'il y en a un que je pense pouvoir manipuler, c'est lui.

Franck nous explique ce qu'il a découvert depuis peu. Victor est sans doute celui qui débusque les proies. Ses gars l'ont filé depuis lundi. Il ne frappe qu'aux portes des maisons dans lesquelles vivent des adolescentes. Il les repère à la sortie du collège ou du lycée. Il y a fait de longues planques, lundi et mardi, prenant des photos, à l'abri dans sa camionnette.

Depuis mercredi, il visite les foyers des jeunes filles repérées. Sous le couvert de vente de vêtements à prix cassés, il s'introduit dans les maisons, toujours en fin d'après-midi, lorsque les gamines sont rentrées de l'école. Ce qui s'y passe, Franck l'ignore, mais il suppose que Vic se fait une idée précise sur les gamines qui lui permet de définir si elles correspondent au profil.

— Il faut qu'elles soient vierges. Elles le sont toujours. Ils tirent au sort celui qui les dépucellera, avec une application sur leur téléphone portable. Pour ce qui me concerne, c'est Zéro qui a gagné...

Elle baisse les yeux et se mord la lèvre. Je la prends dans mes bras, la serre contre moi, sans dire quoi que ce soit. Les mots sont inutiles...

— D'accord... Merci Annabelle. C'est une information que j'ignorais, dit un Franck extrêmement troublé.

Un silence pesant tombe sur la pièce. Chacun d'entre nous imagine ces pauvres gamines découvrant le sexe dans sa forme la plus bestiale, en sachant que cette expérience atroce sera la seule et unique de leur courte existence.

— Depuis jeudi, Victor rencontre les gamines à la sortie du collège et leur propose des séances photos. La majorité d'entre elles acceptent et, il faut bien l'avouer, le gars se comporte correctement. Il fait des clichés, propose des poses, suggère qu'elles se déshabillent un peu, mais seulement dans la mesure où elles le désirent. Il ne les brusque pas. Il fait très... professionnel. D'ailleurs, j'ai quelques images.

La vidéo démarre sur le grand écran. On voit clairement Victor Delvaque

jouer le photographe aguerrri, mesurant la luminosité, utilisant un pied avec un appareil de grande qualité. Les gamines se sentent en sécurité ; il ne les approche pas plus que nécessaire. Il sourit. Il charme. Il flirte un peu. Elles sont aux anges.

— Alors, si je comprends bien, on sait désormais comment ils sélectionnent leurs proies ?

— Ça semble sûr et certain. J'ai épluché les quinze dossiers de jeunes filles disparues, dont la cellule « Edelweiss » s'est saisie. Dans dix cas sur quinze, lorsque les familles racontent ce qui est arrivé de particulier dans les jours précédant les disparitions, un marchand ambulancier est cité.

— Ils n'ont pas mené une enquête approfondie ? C'est quand même troublant, ce détail.

— Si... Ils l'ont fait... Bruno Courcelle a été chargé d'éclaircir cette affaire. Inutile de te dire que son rapport écarte formellement la possibilité d'un quelconque rapport avec les disparitions.

Je reste muet devant cette constatation. Ces types ont vraiment tout ficelé. Ils ont la main mise sur les informations, ils les détournent et les falsifient de l'intérieur. C'est effarant.

— Vous disiez que Victor était sans doute celui qui était le plus manipulable. À quoi pensiez-vous, exactement ? demande Annabelle.

— Je pense que si j'arrivais à lui faire croire que Bruno Courcelle et son propre frère projettent de lui faire porter le chapeau afin de sauver leur peau, il perdrait très probablement les pédales et leur demanderait des comptes. Il me suffira de le remonter à bloc, et il ira de lui-même se jeter dans la gueule du loup.

— Et le but de la manœuvre, c'est ?...

— Qu'ils l'éliminent, comme ils ont l'ont fait avec Vadim Constantin.

— Que ferez-vous ensuite ?

Annabelle est loin d'être stupide. Elle sait que notre plan ne s'arrêtera pas là. Elle sent le danger comme personne. Alors, je lui dis les choses telles que nous les avons projetées.

— Ensuite, nous serons à égalité, deux contre deux. Les choses seront plus faciles, d'autant qu'ils vont très vite capter que nous sommes sur leur dos. Ils vont commencer à paniquer et ils commettront des erreurs qui tourneront à notre seul avantage.

— Oui... Ou bien alors, ils vont foncer tête baissée... et tous nous tuer...

— Je vais te mettre en sécurité, Annabelle. Il ne t'arrivera rien, je te le

promets. Dès demain, tu retourneras t'installer dans la planque en Italie. J'ai besoin de te savoir en sécurité pour mener ce plan à bien.

Elle se tourne vers moi, très lentement. Elle est infiniment pâle, mais incroyablement résolue.

— Je n'ai pas peur pour moi, Greg. J'ai peur pour toi. Je ne PEUX pas te perdre. C'est exclu. S'il t'arrivait quelque chose, j'en mourrais. Je refuse que tu mettes ta vie en danger, tu entends ? Et pour ta gouverne, je ne vais nulle part ! Quoi que nous décidions, nous le mettrons en œuvre ensemble. Tu ne peux m'écarter de ce qui clôturera cinq ans de calvaire. MES cinq ans de calvaire, je te rappelle ! Tu ne m'empêcheras pas de les regarder en face, tu entends ?

Je suis Greg Delcourt. Tandis qu'Annabelle termine sa phrase en hurlant, je songe que je ne veux pas qu'elle risque sa vie. Mais je comprends qu'elle ne me laissera pas le choix. Ensemble ou pas du tout. Ça passe ou ça casse.

Chapitre 52

Entretien avec un loup

Samedi 30 mai

Chaque samedi, Victor Delvaque sort au Pink Paradise. Il s'installe toujours au même endroit, dans une alcôve qui borde la scène, passant les quatre heures qui suivent à contempler le show sexy qui se prolonge jusque tard dans la nuit. Souvent, il s'offre une danse, dans l'un des salons privés, dispensée par l'une des quarante filles qui officient dans ce club. Regarder, ne pas toucher. Cette règle semble parfaitement lui convenir.

Je m'invite à sa table, sans la moindre gêne. Il ne tarde pas à me faire comprendre qu'il préfère être seul. Alors, j'attaque :

— Maintenant que je sais à quel jeu vous jouez, toi et tes potes, je me demande comment tu fais pour te contenter de regarder, quand tu viens ici.

Victor sursaute et bredouille :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Fichez-moi la paix !

— Allons, Victor... Vince m'a tout raconté. C'est un collègue de boulot. Il m'a dit que vous aviez... subitement perdu l'un de vos acolytes et qu'une place s'était libérée dans votre petit groupe.

— C'est impossible, mon frère n'aurait jamais...

Il vient de se rendre compte qu'il a, sans le vouloir, admis son implication. Il devient rouge écrevisse.

— Pas de panique, Victor, je suis un mec fiable. Ton frère m'a dit que, toi

aussi, tu allais bientôt quitter le groupe, alors je me suis dit que je devais te demander pourquoi, en si peu de temps, deux d'entre vous quittent le navire. J'ai pas envie de m'engager dans un traquenard, tu piges ?

Victor s'agite sur sa banquette. Il tente d'appeler son frère, mais tombe sur le répondeur qui l'informe que la messagerie est pleine. J'ai fait le nécessaire pour qu'il ne puisse pas le joindre de la soirée, et encore moins lui laisser de message.

— Je... non ! C'est quoi, cette histoire ? Je n'ai pas l'intention de laisser ma place !

— D'après ce que j'ai compris, tu ne vas pas avoir le choix, mec...

Je laisse planer le doute, laissant subtilement entendre que j'en sais bien davantage.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ?

— Il m'a dit que les flics deviennent de plus en plus pressants, que vous risquez d'être découverts et que l'un d'entre vous va devoir se sacrifier pour le bien du groupe. Un truc du genre.

Victor tente de rappeler son frère, puis, tombant à nouveau sur le message vocal, appelle Bruno Courcelle.

« Tu peux pianoter autant que tu voudras sur ton téléphone, mon gars. Tu ne joindras personne ce soir. »

— Je comprends pas pourquoi ça devrait être moi ? Pourquoi ils ne font pas porter le chapeau à Vadim, maintenant qu'il est mort ?

— Parce que Bruno lui a collé une bastos dans le crâne. Si vous l'impliquiez dans l'affaire, les keufs chercheraient celui qui l'a tué et la raison pour laquelle il a été descendu. Du coup, ça marche pas. Reste plus que toi. D'après ce qu'à dit Vincent, tu seras une vraie tombe, tu ne les trahiras jamais et ils sauront te récompenser, quand tu sortiras de taule.

Victor est en pleine panique. Tout ce que je lui dis est aisément vérifiable, il s'en rend compte. Personne ne peut connaître ces détails, hormis ses deux compères. Il commence à douter.

— Mais je veux pas aller en taule...

— Ben tu sais, mec, si j'étais à ta place, je ferais ce qu'ils disent. Enfin, c'est toi qui vois, hein... T'as l'air d'un bon gars... Je ne voudrais pas qu'il t'arrive des bricoles...

— Des bricoles ? Comment ça ? Il t'a dit quoi, Vince ?

— Ben, je préfère que tu le lui demandes directement. Je ne voudrais pas colporter de bobards.

— Mais, putain ! Parle ! Tu ouvres ton clapet, tu me sors de la merde à n'en plus finir et puis, d'un coup, tu la boucles ? Moi aussi, je peux être violent. Si tu balances pas immédiatement ta valda, je vais te planter, je te le jure !

Vic sort un cran d'arrêt et le pose discrètement contre mes côtes.

— O.K., O.K. ! T'énerve pas, man. Je veux pas foutre la merde. Mais, puisque tu insistes, il me semble avoir compris que si tu refuses, ils feront en sorte que tu te suicides et que tu laisses une belle lettre d'aveux ! Voilà !

Il laisse tomber le couteau sur la banquette, interdit.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? Comment je vais me sortir de cette merde ?

— Ben, écoute, là, sur le moment, j'avoue que je vois pas comment. En tout cas, moi, je laisse tomber. Vos embrouilles puent à plein nez. Même si votre trip aurait pu me plaire, je vais décliner l'invitation. Allez, mec ! Salut. Fais gaffe à toi. T'es dans de sales draps.

— Déconne pas. Tu peux m'aider. Tu peux dire aux flics tout ce que tu sais. Tu peux leur expliquer que j'ai jamais tué personne...

— Tu veux dire que tu veux aller voir les flics et tout balancer ? Mais... et ton frère ? Tu y penses à ton frère ? Si j'ai bien compris, c'est lui, l'assassin du groupe. Il va prendre super cher. Tu vas pas donner ton propre frère ?

— Et lui ? hurle t-il. Il n'allait pas me donner ? Il n'est pas prêt à me tuer pour se couvrir, peut-être ?

Victor Delvaque est à point. Il vient de dire exactement ce que j'attendais de lui. La caméra miniaturisée que je porte a tout enregistré.

— O.K... Moi je veux bien t'aider, mais faut pas aller leur dire que j'envisageais de rejoindre votre groupe, O.K. ?

— D'accord... Mais en échange, toi, tu en dis le moins possible sur ce que tu sais à mon sujet.

— Tu veux parler de la manière dont tu trouves les petites ? Du fait que c'est toi qui les choisis ?

— D'abord, c'est pas moi qui les choisis. Je fais une liste et on choisit ensemble.

— O.K. ! Je dirai juste ce que ton frère m'a raconté. D'ailleurs, ça me fait penser...

Victor me regarde avec attention. Il se demande ce que je vais bien pouvoir lui sortir encore.

— Maintenant que je connais mieux ton frère, je me demande si je ne devrais pas me planquer en attendant d'aller voir les flics. Il a pas l'air de

rigoler. S'il est capable de te buter pour se couvrir, qu'est-ce qui me dit qu'il ne risque pas de me supprimer, moi aussi ? Et si demain matin, en se réveillant, il se rendait compte qu'il a merdé en m'en parlant ?

— On peut aller voir les flics maintenant si tu veux ? Comme ça, on lui coupe l'herbe sous le pied.

— Non, j'ai pas mal picolé ce soir, avec ton frère, juste avant de venir ici. Les flics me prendront pas au sérieux si je suis bourré... Et toi non plus, d'ailleurs, dis-je en montrant la bouteille de whisky à demi vide qui trône sur la petite table.

— Alors, on fait quoi ?

— Tu peux pas rentrer chez toi. Imagine qu'il te propose de te sacrifier, que tu refuses et qu'il te bute ? Non, on va faire autrement.

Je l'entraîne dehors, l'embarque dans ma voiture de location et nous emmène dans un petit appartement meublé que j'ai loué hier, sous une fausse identité. J'y ai mis quelques photos, quelques fringues et rempli le frigo. Ça fera l'affaire pour ce soir. Après tout, je ne vais pas y rester plus d'une heure. Le jet de Greg m'attend déjà pour me ramener sur Marseille.

Je m'appelle Franck Merlin. Dans moins d'une heure, lorsque Victor sera endormi, j'enverrai une vidéo à son frère, ainsi que l'adresse du meublé où le trouver. Un de moins.

Chapitre 53

La fin du voyage

Dimanche 30 mai, 01:24

Quand j'ai ouvert les yeux, j'avais le canon d'un revolver dans la bouche. Bruno était penché sur moi. Légèrement en retrait, mon frère observait la scène, d'un air bizarre.

— Alors comme ça, tu allais nous balancer, Vic ? C'est pas bien, pas bien du tout. Je m'attendais à mieux de ta part. Et imagine ce qu'a ressenti Vince en apprenant que tu voulais le donner aux flics ?

— Bande d'ordures ! Ne retournez pas la situation. C'est vous qui alliez me donner aux flics ! Vous étiez prêts à me tuer pour sauver votre peau, bande de lâches ! Je croyais que nous étions une famille ! dis-je quand il retire le canon.

J'ai à peine terminé de beugler qu'une lumière aveuglante envahit mon crâne, accompagnée d'une douleur sourde. Je perds connaissance.

Lorsque je reprends mes esprits, je suis ligoté à une chaise, dans un immense entrepôt désaffecté dans lequel le moindre son se réverbère indéfiniment. Quelque part, une goutte d'eau tombe dans un récipient métallique, encore et encore, martelant mon crâne jusqu'au martyre.

Je ne sais pas où je suis, ni depuis quand. J'ai froid et j'ai besoin de pisser. Je me tortille sur la chaise, mais les cordes sont trop serrées. Je reconnais le travail propre et sans bavure de Bruno. Il excelle dans l'art du shibari, un art japonais ancestral. Le bondage kinbaku, c'est son dada. Il ficelle une fille en moins de deux avant de la baiser, la suspendant même parfois au plafond, à

l'aide de poulies.

De toute évidence, Bruno m'a aussi ficelé, mais je doute que ses intentions soient grivoises. Je ris bêtement, alors qu'il n'y a franchement pas de quoi. C'est peut-être le coup sur la tête ou, plus probablement, le whisky.

Les souvenirs me reviennent, le type au Pink Paradise, la découverte de la trahison de mon frère, notre fuite vers une planque où passer la nuit, et puis le visage de Bruno au-dessus du mien. Le tête de Vince, sa déception, sa colère, son dégoût, tout me revient. Je suis dans de sales draps. Ils savent que je voulais aller voir les flics.

Des pas résonnent soudain, et je ne tarde pas à voir mes amis s'avancer vers moi. Ils sont armés. Vince traîne derrière lui une grande bâche de chantier noire. Il l'étale soigneusement sur le sol, puis, prenant chacun un côté de la chaise, ils me transportent au centre de ce qui pourrait bien devenir mon linceul.

— Déconnez pas, les gars. On se connaît depuis toujours... Vince, t'es mon frère, tu vas tout de même pas me buter ?

— Un frère, c'est quelqu'un qui t'est fidèle jusqu'à la mort, Victor.

— Je t'ai toujours été loyal, tu le sais. Toi et moi, c'est à la vie à la mort, merde !

— Faut croire que non, réplique Vince, d'un air totalement détaché.

Bruno s'approche de moi et défait mes liens avec application, enroulant proprement chaque corde qu'il dégage. Je tente de me lever, il me rassoit de force, pesant de ses grosses mains sur mes épaules.

— Bouge pas. Me fais pas regretter de t'avoir détaché.

Mon frère me tient en joue, tandis que Bruno range les cordes dans une petite sacoche. Je le regarde avec attention. Il a tué Vadim, de sang froid, sans la moindre explication. Du moins, ils n'a pas daigné m'en donner. Tout ce que je sais, c'est que mon pote a passé l'arme à gauche. Et si Bruno avait décidé de nous éliminer tous les deux ? Il nous a toujours dit que nous étions des couilles molles, des fiottes. C'est vrai, ni lui ni moi ne partageons le goût de Bruno et Vincent pour la violence pure, la torture, et encore moins pour le meurtre. Même si j'avoue que les tuer simplifie bien les choses. Mais moi, je ne pourrais pas. Alors, Vince le fait, vite et bien. Elles ne souffrent pas, ou si peu. Du moins pas au moment de leur mort.

Je me rends compte que, pour eux, nous étions les maillons faibles du groupe. Moi, je dirais plutôt que nous sommes les éléments tranquilles et que nous avons notre importance. Mais ça ne semble pas être leur avis.

— Avant qu'on te bute, Victor, explique-nous ce qui a bien pu t'amener à nous trahir ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Vous aviez décidé de me balancer aux keufs pour vous couvrir. Je le sais !

— Mais qu'est-ce qui a bien pu te mettre une idée pareille en tête ?

— Peut-être le fait que tu aies buté Vadim sans la moindre explication.

— Vadim voulait quitter le groupe. Il ne voulait plus participer. Je ne pouvais pas le laisser se volatiliser dans la nature ni courir le risque de le voir tout raconter, un soir de beuverie.

— Tu aurais pu nous en parler, avant... tente Vincent.

— J'ai fait ce que j'avais à faire. Point barre.

— Et si je comprends bien, je suis le suivant sur la liste. Et t'es d'accord avec ça, frerot ? T'as pas peur d'être le prochain ?

Je sens bien qu'il marque un temps d'arrêt. Il doute, juste un instant. Lui non plus n'est pas d'accord avec ce qu'a fait Bruno. Alors, je tente le tout pour le tout. Vince est le seul à tenir une arme, et il est en pleine réflexion. C'est le moment, il n'y en aura probablement pas d'autre. Je bondis de ma chaise et me précipite vers la porte battante que je vois à moins de cent mètres.

— Vic, déconne pas ! crie mon frère.

— Bute-le ! hurle Courcelle.

Rien ne se passe, alors je continue à courir. J'y suis presque. La porte me tend les bras. Je peux presque la toucher quand un bruit sourd résonne dans le hangar, coupant ma course. Mes jambes ne m'obéissent plus, elles ne me portent plus. Je ne les sens même plus. Je tombe en avant, me réceptionne sur les mains, brutalement. Mes poignets craquent, la douleur jaillit. Je crois bien qu'ils sont cassés. Je m'affale de tout mon long, la tête retombant sur le ciment humide.

— Putain, mais qu'est-ce que t'as fait ? hurle Vincent à l'encontre de Bruno.

— Fallait l'arrêter. Il serait allé tout droit voir les flics.

Vince s'agenouille près de moi et prend ma tête qu'il pose sur ses genoux. Le sol devient poisseux, tout autour de moi. Du sang s'échappe de mon corps, coulant de je ne sais où.

— Je voulais pas vous trahir, je le jure. Mais il m'a dit que vous alliez me buter et maquiller ma mort en suicide, histoire de me faire porter le chapeau. Je pouvais pas vous laisser me faire un truc pareil, merde !

— Mais qui, bon sang ? Qui t'a dit ça ?

— Ce type, un collègue à toi. Tu lui as tout raconté hier soir et tu lui as

proposé de prendre la place de Vadim. Il est venu me voir au Pink Paradise.

— Mais je n'ai jamais fait ça. Il était comment, ce type ?

Je commence vraiment à être fatigué, mes souvenirs sont flous, je vais dormir un petit moment. Ils vont m'emmener à l'hôpital... C'est sûr...

Bruno s'agenouille à son tour et me montre des photos. La première est celle de Greg Delcourt. Je le connais, je l'ai surveillé plusieurs fois.

— C'est pas lui.

Il fait coulisser la photo d'un doigt et une autre apparaît.

— C'est lui. C'est ce type, dis-je dans un souffle, tandis que le sommeil m'emporte doucement.

Je m'appelle Victor Delvaque. Quelque chose me dit que je me suis fait entuber. Mais j'y réfléchirai à mon réveil. Pour l'instant, je vais piquer un roupillon.

Chapitre 54

Examen de conscience

Dimanche 30 mai

C'en est fini de Victor Delvaque. Le traceur que Franck avait mis dans la poche de son blouson, juste avant de l'abandonner, endormi, dans le petit meublé, lui a permis de suivre ses déplacements jusqu'à un entrepôt désaffecté.

Au matin, les hommes de Franck s'y sont rendus et ont découvert le vêtement, le traceur et une quantité très importante de sang qui, après analyse, s'est révélé être le sien. Mais pas de corps. J'ai du mal à croire que Vincent ait pu participer à l'assassinat de son propre frère, mais les faits sont là. Aucun service d'Urgences n'a signalé un blessé ayant perdu plus de la moitié de sa masse sanguine. Quoi qu'il lui soit arrivé, il n'a jamais atteint un hôpital.

Je suis effrayée à l'idée de ce qui va se passer ensuite. Qui a tué Blondin ? Son frère ou bien Snake ? Si ce dernier est l'assassin, quelle a bien pu être la réaction de Zéro ? L'a-t-il aidé ? A-t-il, au contraire, tenté de l'en dissuader ? La question que nous nous posons tous les trois est la suivante : Bruno et Vince forment-ils toujours un duo soudé, ou bien sont-ils désormais les pires ennemis ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que seul le sang de Vic a été retrouvé sur les lieux. Il n'y a pas eu de duel entre les deux hommes. Ils sont vraisemblablement repartis ensemble, puisqu'aucune voiture n'a été abandonnée. Voilà où nous en sommes de nos suppositions, ce dimanche matin, lorsque Franck nous fait un rapide rapport sur sa nuit en compagnie de Vic, à Paris.

Il nous expose également ses découvertes sur Blood et nous montre que ses trois acolytes font bien partie de ses amis sur Facebook, même s'ils n'apparaissent pas en photo ensemble. Courcelle a donc très probablement tué Vadim Constantin.

Je songe un instant que nous sommes désormais des meurtriers. Bien sûr, nous n'avons pas appuyé sur la détente, mais nous avons manipulé la vérité et l'avons instrumentalisée dans le but de donner la mort.

Victor Delvaque mérite-t-il que nous nous arrêtions sur son histoire, sur sa vie, sur sa mort ? Doit-on avoir des regrets, lorsqu'on abat le loup qui décime les troupeaux ? Sans doute pas. Quelles que soient les raisons qui poussent le loup à agir, il n'en reste pas moins un tueur.

Blood et Blondin n'étaient pas à proprement parler des assassins. Zéro est le loup sanguinaire qui abat la proie lorsqu'épuisée, elle se résout à mourir. Mais le reste de la meute se repaît de son corps et éparpille ses restes aux quatre vents. Ceux qui se taisent, ceux qui regardent sans lever le petit doigt sont sans doute aussi coupables que celui qui agit sous les encouragements et les vivats...

— Tu vas bien, mon ange ? s'inquiète Greg.

— Ça va aller... Ne te fais pas de soucis, je peux gérer ça...

Greg me prend par la taille et m'entraîne vers la terrasse ensoleillée. Nous nous installons dans le transat et profitons un moment du soleil. Je me blottis contre lui, en proie au doute et à diverses questions qui me hantent.

— Dis-moi, ma puce, qu'est-ce ce qui te tracasse ?

— Sommes-nous des loups, nous aussi ? demandé-je après un silence.

— Parce que nous faisons en sorte qu'ils s'exterminent entre eux ? Non, je ne le crois pas. Ce qui prouve que nous sommes des êtres humains, c'est justement que nous nous posons la question. Les loups agissent d'instinct, ils ne s'embarrassent pas de morale. C'est ce qui fait notre différence et notre force.

— Toi aussi, tu y as pensé ?...

— Bien sûr, Annabelle. Ne crois pas que je saute de joie à l'idée d'être impliqué dans leur mort. Je ne me sens pas vraiment coupable, mais je m'interroge sur le bien-fondé de cette croisade.

— Et quelle conclusion en tires-tu ?

— Je ne supporterais pas de les voir s'évader de prison ou bien d'en ressortir dans dix ans, de te voir une fois de plus risquer ta vie. Je ne le permettrais pas. Si j'avais le moindre espoir que la psychiatrie ou

l'enfermement puisse les changer en agneaux, je tenterais le coup. Mais je n'y crois pas un seul instant. Ce sont des animaux... et je ne rends pas justice au monde animal en le comparant à eux.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Il y a deux options. Soit ils s'entretuent, soit ils font bloc. Dans le premier cas, l'un d'entre eux s'en sortira peut-être, et nous devons décider de son sort. Dans le second, nous allons sans doute devoir affronter une vengeance en règle. C'est pourquoi nous les surveillons de très près et pourquoi nous veillons sur toi aussi étroitement, rajoute-t-il en désignant ma bague du doigt.

Je le fixe sans comprendre.

— Avant de te l'offrir, je l'ai remise entre les mains expertes de Franck. J'avais choisi cette bague pour ce qu'elle représente pour moi, pour nous, bien entendu, mais pas seulement. Ce gros diamant dissimule un minuscule transmetteur. C'est de la micro-technologie. J'ai pensé que tu ne te séparerais jamais de ce bijou, alors nous y avons caché un mouchard. Si, par malheur, il arrivait que nous te perdions de vue, je pourrais tracer ton signal à partir de mon téléphone portable. Alors, s'il te plaît, ne l'enlève jamais, d'accord ?

Je ne sais pas si je dois me sentir rassurée ou offensée. Un traceur dans ma bague de fiançailles ?...

— Je sais, ça ternit un peu le romantisme du geste, dit Greg en souriant d'un air penaud.

— Non, tu as cherché à me protéger avant toute chose. Et cette bague symbolise ton engagement envers moi : « *Je t'aimerai et te protégerai toujours* ». Alors, je n'ai aucun problème avec ça, Greg.

Je m'agrippe à son cou et pose mes lèvres sur les siennes avec empressement. Notre intimité me manque. Je sais bien que si nous n'avons plus fait l'amour depuis mardi, c'est à cause de moi, de la honte que je ressentais et de la certitude qu'il ne me pardonnerait pas mon erreur. Bien entendu, par la suite, il m'a rassurée et dit des choses magnifiques qui m'ont rendue folle de bonheur. Mais je ne peux m'empêcher de douter encore.

— Tu m'en veux encore pour... ce que j'ai fait l'autre jour ? Tu sais... dans la piscine ?

— Non, Annabelle, je ne t'en veux pas. C'était d'ailleurs davantage de la peur et du désespoir que de la colère, tu sais.

— Ça me manque...

— Quoi donc ?

— Toi, moi, dans un lit ou ailleurs, faisant l’amour...

— Moi aussi, ça me manque beaucoup. Vraiment beaucoup dit-il en souriant gentiment.

— Tu crois que Franck nous en voudrait si nous l’abandonnions une heure ou deux ?

— Non ! Ce n’est pas un problème, crie Franck de l’intérieur de la maison.

Franck nous écoutait. Oh, seigneur ! Je ne vais plus oser le regarder en face !

Greg, quant à lui, est secoué d’un rire qui monte crescendo, au fur et à mesure que mes joues passent de leur pâleur naturelle au rouge cramoisi d’une tomate trop mûre.

— Viens ! dit Greg sans cesser de rire. Nous allons poursuivre cette conversation dans l’intimité feutrée de notre chambre.

Je m’appelle Annabelle. Malgré ma gêne, je ne pense très vite plus qu’à une chose : lui et moi, faisant l’amour dans notre lit. Qui aurait parié là-dessus, il y a moins de deux mois ? En tous les cas, pas moi.

Chapitre 55

Envies de meurtre

Lundi 31 mai

— Delvaque se comporte tout à fait normalement. Soit il ignore que son frère est mort, soit il donne le change. Ce matin, il a pris son service à six heures. Après une courte pause-déjeuner, il s'est rendu dans sa salle de sport habituelle où il s'est entraîné environ une heure avant de rentrer chez lui. En ce qui concerne Bruno Courcelle, rien d'anormal non plus. Il était à son poste à huit heures, a déjeuné avec ses collègues vers douze heures trente, puis, à quatorze heures, il a rejoint les locaux de l'O.C.R.V.P. où il se trouve encore à l'heure actuelle.

— Pas de signe qui pourrait laisser penser qu'ils préparent un mauvais coup ?

— Ils ne bougent pas une oreille. C'est peut-être le seul signe qui pourrait nous alerter. De toute façon, mes gars les surveillent, de leur lever à leur coucher.

Une fois de plus, nous sommes installés dans mon bureau. Franck face à nous, faisant son rapport, Annabelle près de moi, sa main dans la mienne. Je la sens tendue depuis notre réveil. Je sens que quelque chose la chagrine. Je ne la presse pas de questions. J'attends que l'idée chemine en elle, qu'elle ait suffisamment confiance pour m'en parler.

Sur mon bureau trône l'épais dossier, copie de celui qu'elle a tenté de détruire, l'autre matin. Elle le regarde toutes les trente secondes. Ce qui la

préoccupe est dans ce dossier, sans le moindre doute.

— Ne crois-tu pas que nous devrions intervenir maintenant, justement quand ils se tiennent à carreau, et régler le problème ? demandé-je à Franck.

— Tu veux dire aller les cueillir et les abattre au milieu d'une forêt ? plaisante Franck.

— Je ne sais pas... Nous pourrions peut-être arrêter les frais et les remettre à la Police, avec toutes nos infos. Nous avons de quoi les faire condamner à perpétuité avec une peine incompressible de trente ans, non ?

— Pas exactement. Cette peine dont tu parles existe, en effet, mais elle n'est applicable que pour un meurtre avec viol, tortures ou acte de barbarie sur mineur de moins de quinze ans. Pour tous les autres crimes, le maximum de la période de sûreté est de vingt-deux ans.

— Nous sommes dans les clous, non ?

— Non. D'abord, parce que la seule victime dont nous pouvons prouver l'existence, c'est Annabelle, et qu'elle est bel et bien en vie. De plus, nous n'avons aucun corps qui nous permette de relier Courcelle et Delvaque aux disparitions répertoriées par la cellule « Edelweiss ». D'ailleurs, à ce propos, maintenant que nous en savons plus sur le *modus operandi*, j'ai fait mener des recherches sur les disparitions d'adolescentes ces dix dernières années. En recoupant les données que nous avons et en éliminant les gamines dont nous avons pu apprendre qu'elles n'étaient plus « innocentes », me basant sur la quasi-certitude que leurs familles ont dû recevoir la visite du marchand ambulancier, j'ai pu répertorier une trentaine de jeunes filles qui correspondent au profil.

— Seigneur ! s'exclame Annabelle. Trente ? Mais comment est-ce possible ? Comment ces quinze autres disparitions n'ont-elles pas été rattachées à la cellule ?

— Ils ne sont pas en possession des informations qui sont les nôtres. D'autre part, on peut facilement imaginer que Courcelle ait fait en sorte de réduire l'échantillon en récusant certaines disparitions qui sont sans doute toujours considérées comme des fugues ou des enlèvements.

— Alors, tant que nous n'avons pas de corps, nous ne pouvons pas les impliquer dans des meurtres en série, encore moins espérer trente ans incompressibles ?

— Aucune chance. Il faudrait déjà que certaines victimes aient moins de quinze ans et que nous retrouvions leurs corps. D'ailleurs, j'ai planché sur ce point. J'ai repris les trente dossiers et établi une carte.

La carte de France s'affiche sur l'écran. Trente points rouges y clignotent, révélant qu'ils ne sévissent jamais deux fois dans le même département.

— À partir de cette carte et du lieu d'habitation des présumées victimes, j'ai fait des probabilités concernant les endroits où des corps pourraient avoir été dissimulés. Des anciennes mines, des points d'eau qui n'auraient pas été sondés lors des recherches, des bâtiments en cours de construction au moment des faits, dont les fondations auraient pu servir de tombe, des carrières, etc... Si tu es d'accord, Greg, et si tu acceptes de financer des recherches, alors nous devrions...

— ... C'est d'accord. Tu as un budget illimité.

— Donc, si je comprends bien, dit Annabelle, puisque nous n'avons aucune chance de les faire emprisonner à vie, il ne nous reste plus qu'à résoudre le problème nous-mêmes...

— En effet.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? Les monter de nouveau l'un contre l'autre ?

— Nous devons, avant tout, définir s'ils sont toujours dans le même camp ou pas. Dans le premier cas, si même le meurtre de Victor n'a pas monté Delvaque contre Courcelle, alors rien n'y parviendra. Dans le second cas, c'est envisageable. Nous devons en apprendre davantage.

Je déteste cette attente. Si je pouvais, je prendrais une arme et irais les abattre d'une balle dans la nuque, comme les bêtes enragées qu'ils sont. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas risquer de passer les prochaines années en prison. Je ne peux pas abandonner Annabelle. Je lui ai promis de faire de notre avenir un paradis sur Terre et le parloir d'une prison est ce qu'il y a de plus éloigné de l'Éden, à mon humble avis.

— J'aimerais savoir autre chose... dit-elle, d'une petite voix à peine audible.

— Bien sûr, Annabelle, nous vous écoutons.

Je me tourne vers elle et devine immédiatement ce qu'elle va demander. Je ne veux même pas entendre sa question, mais je sens qu'elle revêt une importance capitale pour elle.

— Je veux savoir lequel était le père de l'enfant que j'ai porté.

Elle se tourne vers moi, son doux regard me suppliant de ne pas y mettre mon veto.

— J'ai besoin de le savoir, Greg. Pour faire mon deuil, le deuil de cet enfant, le deuil de cette maternité avortée. J'ai besoin... d'un coupable, de

quelqu'un à détester.

— Tu as pourtant ton lot de personnes à haïr, Annabelle. Tu ne crois pas ?

Elle me regarde, ses yeux pleins de larmes qui ne demandent qu'à jaillir. Elle en a besoin, et même si cela me dépasse, je ne peux pas m'y opposer. Je hoche la tête en signe de reddition, et nous nous retournons vers Franck, unique dépositaire de cette information.

— Vous êtes sûre, Annabelle ? Cela pourrait vous faire davantage de mal que de bien...

— Je suis sûre. Je dois savoir...

Franck hésite un instant, puis, dans un soupir, se lance :

— Le géniteur est Vincent Delvaque.

Annabelle ne bouge pas. Elle intègre la nouvelle sans broncher. Puis, une fine larme glisse le long de sa joue.

— Je crois que je l'ai toujours su, dit-elle en glissant sa main dans la mienne.

Je m'appelle Greg Delcourt. J'ai une raison de plus de vouloir la mort de ce monstre. Tandis que je serre contre moi son corps glacé jusqu'à l'os, je me fais la promesse de le tuer de mes propres mains.

Chapitre 56

Promesses

Lundi 31 mai

Annabelle a émis le souhait d'aller se reposer un moment dans notre chambre. Elle veut s'isoler afin de digérer cette information. Je ne peux me résoudre à la laisser seule et je lui emboîte le pas.

Elle se laisse tomber sur le lit et se recroqueville en position fœtale. Dans quelques instants, elle dormira, entamant, pour la énième fois, le processus habituel. Mais je décide qu'il en sera autrement. Je prends ses chevilles entre mes mains et tire doucement son corps vers moi, jusqu'à ce que ses jambes pendent en dehors du lit.

— Je dois vraiment me reposer, Greg, dit-elle en gémissant.

Tenant ses mains, je l'assois sur le bord du lit et m'agenouille entre ses jambes.

— Qu'est-ce que tu...

Je saisis le bord de son tee-shirt, le fais remonter le long de son torse et le passe par-dessus sa tête.

— Greg... Je ne pense pas que ce soit le moment...

Je ne réponds toujours pas, faisant naître en elle un sentiment de frustration. Je la repousse doucement sur le lit où elle s'allonge sans mot dire. D'un geste sûr, je déboutonne son jean, fais glisser la fermeture et le lui retire. Elle porte un ensemble de lingerie d'un bleu sombre qui met sa peau blanche en valeur.

Elle est juste magnifique.

À mon tour, j'abandonne sur le sol pantalon et chemise et la rejoins sur le lit. Je l'entraîne avec moi et nous nous installons contre les oreillers. Je l'entoure de mes bras, caresse ses cheveux et murmure :

— Je n'ai pas la prétention de penser savoir ce que tu ressens, Annabelle. Mais sache que, quelles que soient les images qui tournent dans ta tête, je ne te laisserai jamais les affronter seule. Je serai toujours là, dans les bons comme dans les mauvais moments.

Elle retient son souffle un instant, en équilibre instable entre son besoin de s'isoler et la nécessité qu'elle ressent d'extérioriser son mal-être. Et puis, elle se lance...

— J'espérais tellement que ce ne soit pas lui... Oh Greg, il m'a réellement tout pris : mon innocence, mes espoirs et le bonheur dont je rêvais lorsque j'imaginai qu'un jour, je me découvrirais enceinte, si heureuse de l'être, l'annonçant à l'homme que j'aime... Ça doit te paraître puéril, mais...

— Absolument pas, mon ange. Je rêve moi aussi de ce moment, tu sais, et je ne me sens pas puéril pour autant. Je te promets que nous réaliserons ce souhait. Je bous d'impatience à l'idée qu'un jour tu m'apprennes que tu portes notre enfant.

— Mais, je...

— Et je t'interdis d'en douter. Il n'y a pas un de tes rêves que je ne réaliserai pas.

Je l'attire sur moi et l'embrasse fougueusement. Moi aussi, j'ai une certaine dose de frustration, de colère à évacuer. Alors, je dévore sa bouche rose et pulpeuse à souhait, l'investit avec autorité et enroule ma langue autour de la sienne, embrasant nos sens en éveil. J'ai décidé que, cette fois, le processus de guérison prendrait une autre voie.

D'un geste, je dégrafe le soutien-gorge et le fais glisser le long de ses bras. Ses seins laiteux, là, juste sous mes yeux, font se réveiller le dragon qui sommeille en moi et, à la lumière qui brille soudain dans ses yeux, au petit sourire timide qui fleurit sur ses lèvres, je sais qu'elle le sent.

— Tu me rends fou !

Lentement, elle se laisse glisser le long de mes jambes jusqu'à toucher l'objet du délit qu'elle caresse, à travers le boxer. À mon grand étonnement, elle ôte le vêtement, puis revenant à califourchon sur mes jambes, elle observe l'étendue de mon désir d'un air gourmand. J'ose à peine respirer tant je sais que ce moment est précieux. Elle me regarde, tout en caressant ma queue qui se

dresse au garde-à-vous, trop heureuse de se retrouver dans la paume d'un ange. D'un geste léger, elle initie un mouvement de va-et-vient qui me porte aux nues. Je rejette ma tête en arrière, ferme les yeux et goûte ce moment de plénitude. Soudain, sa langue explore et je sursaute.

— Annabelle, tu n'es pas obligée de...

Elle m'observe, au travers de ses longs cils, jaugeant l'effet de sa caresse. Je soupire. Bon sang ! Ce que ça peut-être bon ! C'est parfait... Elle est... parfaite.

Je la laisse expérimenter, frémissant avec délice, tandis qu'elle me lèche d'une manière tellement divine que j'ai l'impression soudaine de vivre cela pour la toute première fois. Le plaisir qui se noue dans mon ventre déploie ses ailes, et c'est avec une once de regret que je saisis doucement sa tête pour mettre fin à la divine caresse. Je me dois de garder le contrôle car, il faut bien le dire, elle pourrait bien me faire perdre la tête.

Elle pose un regard teinté de regret, mais aussi d'inquiétude.

— C'était parfait mon ange, vraiment parfait. Mais... c'est en toi que je veux être.

Alors, elle remonte le long de mon corps, dépose ses lèvres sur les miennes et murmure :

— Je veux que tu me prennes, Greg. Là, maintenant, tout de suite. J'ai besoin de toi... J'ai besoin de combler ce vide, là, tout au fond de moi...

Cet aveu me bouleverse. Ce vide dont elle parle est dans son âme, dans son cœur. Alors, poursuivant notre baiser, je passe une main entre nous et glisse le bout de mes doigts sous sa petite culotte, jusqu'à toucher son intimité, déjà incroyablement humide. J'introduis un doigt en elle, puis un second pour jauger de sa capacité à me recevoir.

— Tu es prête pour moi, mon cœur, lui dis-je, à la fois surpris et admiratif.

Elle hoche la tête. Je n'ai pas le moindre doute. Elle le veut autant que moi. Elle en a besoin. Alors, très lentement, repoussant le petit morceau de soie, je m'introduis en elle. Le gémissement qui s'échappe de ses lèvres me fait l'effet d'un puissant aphrodisiaque et je m'enfonce jusqu'à la garde dans son sanctuaire. C'est là que je veux être, plus que n'importe où au monde. Ma chair nichée au creux de la sienne.

Elle se redresse et me chevauche. Je la regarde faire. Il semblerait que Miss Maury tienne les rênes, et je ne trouve absolument rien à y redire. Elle se maintient en équilibre, d'une main fermement posée sur mon torse, tandis qu'elle monte et descend sur mon sexe, accélérant la cadence, au rythme de nos

gémissements mêlés.

Dans une sorte de rêve éveillé, je regarde cette femme, follement désirable, belle à damner un saint, me faisant l'amour, et je pourrais jurer que c'est le plus beau moment de toute ma vie. Doucement, je l'attire vers moi. Je veux qu'elle soit dans mes bras lorsque nous jouirons ensemble.

Ses gémissements, dans mon cou, se muent en cris qui m'électrisent. Annabelle extériorise de plus en plus ses émotions, et j'adore cela. Je la serre contre moi, tandis que nos mouvements se font de plus en plus rapides et puissants, nos hanches claquant l'une contre l'autre. Son corps secoué de tremblements, à l'aube de l'orgasme qui s'annonce, me pousse dans mes derniers retranchements et, tandis qu'elle se resserre frénétiquement autour de moi, dans un cri qu'elle tente d'étouffer contre ma gorge, je lâche prise en hurlant son nom.

Je suis Greg. Je suis heureux. Elle me rend heureux. Bien plus qu'heureux. Elle me rend vivant.

Chapitre 57

Retrouvailles

Mardi 1^{er} juin

« Nous détenons Sasha. Ta petite sœur adorée est entre nos mains et tu sais de quoi nous sommes capables. Si, dans une heure, tu n'es pas au point de rendez-vous ci-joint, mon ami et moi lui montrerons l'étendue de nos talents et tu ne la reverras jamais en vie... »

Il te reste peu de temps. Viens seule. Ne préviens personne. Nous te surveillons de près. À la moindre embrouille de ta part, c'en est fini de la jolie Sasha. C'est toi contre elle. Il n'y aura pas de seconde chance ».

Ces quelques mots sont suivis d'une série de chiffres et de lettres qui se révèlent être des coordonnées GPS. Ce message, reçu sur mon téléphone portable il y a cinq minutes à peine, me glace le sang.

M'isolant dans la salle de bain, j'appelle Maman afin de m'assurer que ce n'est qu'un ignoble canular. Celle-ci me répond que Sasha est partie il y a quelques minutes pour passer la journée avec une amie d'enfance, à Disneyland. Je raccroche, en proie au doute. Par acquit de conscience, j'appelle ma sœur. Après deux sonneries, une voix bien connue me répond :

— Une heure, Annabelle. Rien qu'une heure, dit Zéro. Tic... tac... tic...

La communication s'interrompt brusquement.

« Ils sont à Marseille... les loups sont là... et ils tiennent Sasha ! »

Un instant, je regarde Greg dormir. La nuit dernière fut féérique. Nous nous

sommes aimés comme si c'était la dernière fois. Aucune vérité n'a jamais été plus juste que celle-ci. Lui et moi ne passerons peut-être pas le reste de nos vies ensemble, finalement.

Sans bruit, je me glisse hors de la chambre. Je songe déjà à la manière dont je vais bien pouvoir sortir de la propriété sans que l'alerte soit donnée. Mes pas me mènent dans le bureau de Greg où je sais que Franck est déjà à pied d'œuvre.

— Bonjour Annabelle, vous me semblez d'une belle humeur, ce matin, dit-il en souriant.

— Oui, je suis excitée comme une puce. Dans deux jours c'est l'anniversaire de Greg ; je crois avoir trouvé le cadeau parfait.

Je fixe sur mon visage un sourire mutin et mystérieux qui devrait rassurer Franck.

— Croyez-vous que je pourrais aller en ville, maintenant ? Je veux profiter que Greg dort encore pour me faufiler, sans quoi il ne me laissera pas y aller sans lui, et ma surprise sera éventée.

— Bien entendu. Je vous arrange ça de suite.

Tandis que Franck réquisitionne une limousine et deux gardes du corps, je me mets un peu à l'écart et appelle la société de taxis. Je commande un véhicule pour huit heures trente tapantes et explique que je serai peut-être légèrement en retard, mais que je paierai le double du prix sans sourciller si le chauffeur m'attend.

Franck me confirme que je pourrai partir dans cinq minutes.

— Merci, vous êtes un ami, Franck. Si Greg s'inquiète, expliquez-lui ce que vous voudrez, mais faites en sorte de l'occuper jusqu'à mon retour. S'il vient à ma rencontre, ma surprise sera fichue, dis-je d'un air mi boudeur, mi déçu.

Une femme doit savoir jouer de ses talents en toute circonstance. C'est exactement ce que je fais. Je joue de ma candeur, de ma pseudo fragilité pour émouvoir Franck et le mettre dans ma poche.

— Bien sûr, vous serez des nôtres mercredi soir. Compte tenu des événements, je ne peux pas lui organiser de fête surprise. Alors, nous serons en tout petit comité.

— Ce sera avec plaisir.

— C'est d'accord, Franck. Je vous donne toutes les infos cet après-midi, dis-je en sautillant, comme si l'excitation de la surprise à venir me rendait follement heureuse.

Franck doit croire que je vais bien et je me découvre des dons

insoupçonnés d'actrice.

Rapidement, la voiture se gare devant le porche et je m'y installe fébrilement. Il est déjà huit heures dix, il ne me reste pas plus de cinquante minutes pour sauver la vie de Sasha. Vingt minutes plus tard, nous stoppons devant la boutique d'un grand joaillier.

— Je vais en avoir pour un bon moment, dis-je aux gardes du corps. Je veux offrir à Greg un bijou unique, créé de toutes pièces pour lui. Nous en avons bien pour deux heures, afin d'en faire le dessin et de choisir les matériaux.

— Bien sûr, Mademoiselle Maury. L'un d'entre nous va vous accompagner.

« *Eh zut !* »

— Non, c'est parfaitement inutile. Il n'y a pas plus sécurisé qu'une bijouterie de grand luxe. Veillez à ce que j'y entre en un seul morceau et le système de sécurité du diamantaire fera le reste, dis-je en riant, désinvolte.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, pas de problème.

Mes gardes du corps valident mon plan et m'accompagnent jusqu'à la porte de la boutique, qu'ils m'ouvrent galamment. Le responsable s'avance vers moi et m'interroge sur la raison de ma venue. Je lui explique ce que je souhaite et nous nous dirigeons vers son bureau. Les bodyguards jettent un dernier coup d'œil aux alentours puis ressortent et refluent vers la limousine. C'est le bon moment. Je soupire d'un air las.

— Pas toujours facile de faire l'objet de tant d'attention, n'est-ce pas ? dit le diamantaire en souriant.

— Ne m'en parlez pas ! Je cherche à leur échapper pour organiser une surprise pour mon fiancé dont c'est l'anniversaire dans deux jours. Ils lui répètent le moindre de mes faits et gestes, pourtant j'ai besoin d'un peu de tranquillité afin de peaufiner mon projet. Ce qui m'amène ici. J'aurais un service à vous demander, juste entre vous et moi.

— Mais bien entendu, Mademoiselle, je suis à votre disposition.

J'expose mon pseudo plan d'évasion au directeur, non sans lui avoir acheté la plus incroyable montre de sa boutique. Greg approvisionne mon compte en banque de dizaines de milliers d'euros que je n'utilise jamais. C'est le bon moment. Satisfait de sa vente, Monsieur Dumont ne fait pas la moindre difficulté lorsque je lui demande si je peux m'éclipser une demi-heure, en passant par l'issue de secours que j'ai remarquée lorsque nous sommes venus avec Greg, il y a une petite semaine. J'affirme à ce charmant monsieur que je

serai de retour rapidement et qu'ensuite, je rejoindrai mes gardes du corps sagement. Je le charme un peu, joue de mes yeux, de mon sourire et de ma chevelure et le met dans ma poche.

Le taxi m'attend dans la petite rue, derrière la boutique. Je m'y installe et offre quelques billets au chauffeur pour qu'il me mène au lieu de rendez-vous le plus rapidement possible. Il ne reste plus que quinze minutes. Ce sera juste, mais s'il fait du zèle pour mériter son pourboire, tout devrait bien se passer.

C'est avec à peine deux minutes d'avance que nous arrivons sur place. Il s'agit d'une zone industrielle, constituée d'usines et de hangars. Le lieu est parfaitement isolé. Je sors de la voiture et, d'un pas résolu, me dirige vers l'immense bâtiment qui se trouve face à moi. Un homme vient à ma rencontre, d'un pas chaloupé et sûr de lui. C'est Zéro.

— Bonjour, Annabelle. Comme on se retrouve...

Je m'appelle Annabelle Maury. Pour sauver ma sœur, j'ai décidé de me jeter dans la gueule du loup. Mes deux seules sources d'espoir sont cette magnifique bague de fiançailles qui scintille à mon doigt et l'homme qui me l'a offerte.

Chapitre 58

Échange de bons procédés

Mardi 1^{er} juin

La petite brune du Sud est devant nous. Elle a bien grandi. Elle est devenue une femme, même si, ne nous le cachons pas, elle l'était déjà lorsque sa route a croisé la nôtre.

Elle était la plus âgée de nos proies, mais, lorsque nous l'avons vue évoluer devant la caméra de Vic, lorsque nous avons vu ses photos, nous avons été unanimes. Elle était voluptueuse et incroyablement sexy sans même en avoir conscience et, étonnamment, toujours vierge. À un âge où la majorité des adolescentes ont déjà sauté le pas, Annabelle Maury se réservait pour le prince charmant, le grand amour. Et c'était ça, le plus excitant, finalement. Briser son rêve romantique, le réduire en miettes et en faire un cauchemar.

En la regardant avancer vers moi, je ne vois plus en elle la proie d'il y a cinq ans, mais un agneau qui s'offre en sacrifice. Elle n'est plus vierge, nous nous en sommes assurés plus que de raison. Et pourtant, l'idée qu'elle se donne à nous pour sauver sa sœur, me fait bander démesurément.

Lorsque Victor a reconnu Franck Merlin, juste avant de rendre l'âme, nous avons compris qu'ils étaient sur nos traces. La jolie Annabelle avait probablement retrouvé la mémoire, si tant est qu'elle l'ait jamais perdue.

Greg Delcourt m'a pris mon frère. Je vais donc lui rendre la pareille, lui ravir son cœur et sa raison de vivre. Je le dépouillerai de tout ce à quoi il tient. Lorsqu'il sera à terre, aspirant à la mort, je l'achèverai comme on le fait d'une

bête blessée, sans haine, par pure grandeur d'âme.

— Avance vers moi. Gentiment, lui ordonné-je.

— Où est ma sœur ? Faites-la venir. Je veux vérifier que vous ne lui avez fait aucun mal.

— Ce n'est pas toi qui dictes les règles dans cette partie, ma petite.

— Vous allez me tuer, je le sais. Alors, on va faire les choses à ma façon. Vous me vouliez ? Je suis là. Tenez votre promesse et j'honorerai la mienne.

Je siffle et Bruno apparaît, poussant devant lui la petite sœur, les yeux bandés, un sparadrap sur la bouche, les mains liées dans le dos. Il tient un revolver qu'il pointe sur sa tempe.

— Relâchez-la maintenant !

Sasha réagit soudain au son de la voix d'Annabelle et tente de crier sous le bâillon. Elle veut la prévenir du danger, peut-être la conjurer de se sauver ou la supplier de lui venir en aide. Peu importe. Bruno lui flanque un coup de poing dans les côtes. La gamine tombe à genoux, le souffle coupé, et pleure en silence.

— Avance vers nous, bien sagement, et je la relâcherai.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne la tuerez pas, dès que vous m'aurez ?

— Ta sœur n'a pas vu nos visages. Si les choses restent ainsi, elle peut s'en sortir sans bobo. Ça ne tient qu'à toi, Annabelle.

Ses épaules se voûtent légèrement. Elle inspire et expire lentement, cherchant le courage qui lui manque. Elle sait que je peux les abattre toutes les deux dans la seconde. Elle n'a pas le choix. Je ne lui en laisse aucun. Elle s'approche de moi, son regard bouillant plongé dans le mien. Elle veut la jouer fière jusqu'au bout, mais elle ne jouera pas très longtemps. Bientôt, elle hurlera. Nous avons pour elle des projets qui dépassent tout ce que nous avons pu faire jusqu'à aujourd'hui. Nous fourmillons d'idées. Elle va souffrir démesurément, physiquement, moralement. À nous deux, nous allons la souiller bien davantage qu'à quatre, il y a cinq ans. Et quand nous n'en voudrons plus, nous la jetterons dans la fosse aux lions d'un bordel sauvage installé à quelques kilomètres où ils la baiseront jusqu'à ce qu'elle en crève. Peut-être ferai-je preuve de mansuétude en venant l'achever au bout de quelques jours, d'une semaine ou deux...

— Tu vas marcher droit devant toi, gamine, sans enlever ton bandeau, dit Bruno à la petite sœur en la relevant. Tu vas compter jusqu'à 300, très lentement, sans jamais cesser d'avancer. Ensuite, et seulement ensuite, tu

pourras retirer le bandeau et courir là où tu voudras. Ne tente pas de revenir sur tes pas, nous serons déjà loin. Sauve ta peau, pendant que tu le peux encore.

Il la libère de ses liens et la pousse brusquement en avant. Elle ne bouge pas.

— Vas-y, Sasha, sauve-toi. Ne t'inquiète pas pour moi. Ils veulent juste me parler. Quand ce sera fait, ils me relâcheront et je te rejoindrai...

Elle tente de rassurer sa sœur et de l'inciter à quitter cet endroit. Elle lui ment pour la convaincre de fuir. Elle sait qu'elle ne rentrera pas à la maison aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Annabelle doit mourir pour venger Victor. Une vie pour une vie, c'est le prix à payer.

La petite Sasha hésite, puis se met en marche, avançant à tâtons, dans l'obscurité, les mains en avant. J'en profite pour attirer sa sœur à moi, brutalement, et lui attacher les mains avec des menottes. Je la renifle, je la respire. Elle sent la peur et la colère. Elle est excitante à souhait et s'il ne tenait qu'à moi, je la prendrais immédiatement sur le sol, comme la truie qu'elle est et la ferais grogner sous mes coups de boutoir. Mais nous devons d'abord nous mettre à couvert.

Tandis que la gamine avance difficilement, tombant, se relevant et tombant encore, Bruno amène la voiture et se gare, le coffre largement ouvert face à nous. J'y jette lourdement notre amie, referme le hayon et m'engouffre dans l'habitacle. Pied au plancher, nous sortons de la zone industrielle en direction de la planque où nous avons établi le petit nid douillet qui abritera nos « amours » avec Annabelle Maury.

Il ne nous faut pas plus de vingt minutes pour atteindre l'entrepôt désaffecté que nous a déniché Bruno, au pied levé, juste avant que nous ne quittions Paris pour le sud de la France. Je sors de la voiture, la contourne et ouvre le coffre où gît Annabelle. Elle a été un peu malmenée par notre course folle, mais je vois à son regard qu'elle n'a rien perdu de sa combativité.

Quelle différence avec la jeune fille d'il y a cinq ans ! Elle était soumise et pleurnicharde. Aujourd'hui, elle sera vindicative. J'attends cela avec une telle impatience ! J'attends de pouvoir lui rabattre son caquet. J'attends le moment où elle rendra les armes, où elle se soumettra à moi, où elle redeviendra une proie apeurée, attendant que la mort vienne la délivrer.

« La mort viendra, ma chérie. La mort viendra, mais avant cela, nous allons jouer un long, très long moment. »

Je la soulève dans mes bras, tandis qu'elle se débat en pure perte et l'emporte vers notre nouveau lieu de villégiature, tandis que Bruno va planquer la voiture. Nous devons nous montrer discrets afin de préserver les deux ou trois jours que nous passerons à jouer avec elle.

Je m'appelle Vincent Delvaque. J'ai la haine. Mon frère a payé de sa vie les manigances de cette bande d'abrutis qui pensent avoir une chance contre nous. Mais nous sommes invincibles. Bruno et moi ne nous laisserons pas embobiner, comme ce pauvre Vic. Nous sommes d'un tout autre acabit. Nous sommes de la race des Seigneurs. Nous dominons, nous punissons, nous exécutons. Nous sommes des Dieux.

Chapitre 59

Esprit de sacrifice

Mardi 1^{er} juin

— Mais bon sang ! Comment as-tu pu la laisser sortir sans me demander mon avis ? Ils peuvent être n'importe où, ils peuvent l'enlever n'importe quand, et tu l'envoies en ville avec deux malheureux gardes du corps ?

Je suis hors de moi ! Comment Franck a-t-il pu être aussi inconséquent ?

J'appelle immédiatement les gars qui la protègent et tombe sur un abruti qui m'explique qu'elle est dans la boutique d'un diamantaire depuis une heure et qu'ils sont bien tranquillement installés dans la limousine, sans même avoir un visuel sur elle. Bordel, je suis entouré d'incapables !

— Qu'est-ce que vous attendez, bande d'imbéciles ? Foncez là-dedans et ramenez-la-moi immédiatement !

Je me rends bien compte que je sors de mes gonds, mais lorsqu'il s'agit d'Annabelle, je ne suis plus moi-même. Je ne supporte pas de la savoir loin de moi, sans surveillance. Ça me rend dingue. Je grimpe dans ma voiture en attendant que les deux rigolos me rassurent sur le fait qu'elle est en sécurité, dans le bureau du diamantaire. Je vais aller à leur rencontre et passer le savon de leur vie à ces crétins. Et à elle, par la même occasion !

— M. Delcourt...

Cette hésitation dans la voix du bodyguard me fait frémir. Je garde le silence et attends la suite qui ne tarde pas à venir.

— Elle n'est plus dans la boutique. Elle s'est échappée par la sortie de secours en expliquant qu'elle avait une surprise à vous faire, mais qu'elle serait de retour dans la demi-heure... C'était il y a une heure...

Je raccroche et démarre la voiture en trombe. Je roule comme un fou dans les rues de Marseille. Qu'a-t-elle bien pu inventer ? Est-elle en danger ? Est-elle-même encore en vie ?

Les derniers kilomètres sont une torture. Je maudis les embouteillages, hurle après la pin-up qui remet du rouge à lèvres au feu rouge. Je fulmine contre les camions de livraison et c'est dans une rage noire que j'atteins les lieux de sa disparition. L'un des gardes du corps vient à ma rencontre, tentant déjà de m'expliquer les faits. Mon poing droit s'écrase sur sa pommette, tandis que le gauche percute son abdomen. Je rentre dans la boutique et attrape le Directeur par le col amidonné de sa chemise.

— Où est-elle ? crié-je en le secouant comme un prunier.

— Je l'ignore, je vous assure ! Un taxi l'attendait. Elle a dit qu'elle allait revenir bientôt. Je ...

— Et vous l'avez laissée partir ? hurlé-je, hors de moi.

— Mais qu'aurais-je pu faire d'autre ? Cette jeune femme avait l'air d'aller très bien. Elle voulait juste être seule pour vous faire une surprise sans que ses gardes du corps n'éventent le secret. Qui suis-je pour l'en empêcher ?

Je sais parfaitement qu'il a raison. Je relâche la pression que j'exerce sur son cou et recule d'un pas. Où peut-elle bien être ? Je tente de la rappeler, pour la dixième fois, mais je tombe invariablement sur sa messagerie. J'ai un affreux pressentiment.

Mon téléphone sonne, à peine ai-je raccroché.

— Greg ? Anne Maury, à l'appareil.

— Écoutez, Anne, j'ai un énorme problème, je n'ai pas le temps...

— Ils tiennent Annabelle, Greg ! lâche-t-elle en sanglotant.

— Quoi ? Mais qui ça ? Qu'est-ce que vous me racontez à la fin ?

— Un taxi vient juste de déposer Sasha à la maison. Je la croyais partie à Disneyland avec une amie, ce matin. Mais elle a été enlevée par deux hommes, sitôt sortie de la maison. Elle ne les a pas vus. Ils l'ont bâillonnée, attachée, lui ont mis un bandeau sur les yeux et l'ont emmenée quelque part où elle a attendu, une heure ou deux. Elle ne sait pas bien. Ensuite, un homme est venu la chercher et l'a conduite dehors. Annabelle était là ; elle a entendu distinctement sa voix. Les hommes l'ont relâchée et sa sœur lui a demandé de partir. Elle lui a dit que tout allait rentrer dans l'ordre, qu'elle allait bientôt la rejoindre. Mais

Sasha dit qu'elle a entendu les hommes parler entre eux et... Oh, mon Dieu, Greg ! Ils ont dit ...

Elle sanglote, tandis que l'effroi me glace.

— Qu'ont-ils dit, Anne ? dis-je en tentant de garder mon calme.

— Ils ont dit qu'elle allait payer pour le meurtre de leur frère, qu'ils allaient lui faire... des choses horribles. Qu'elle allait souffrir...

— Je m'en occupe !

Je raccroche, grimpe dans ma voiture et lance l'application sur mon téléphone portable. Tandis que je fonce vers la maison pour rejoindre Franck et prendre le nécessaire, le petit bip caractéristique se fait entendre. Je regarde l'écran et vois le point clignoter sur une carte. Le traceur qu'elle porte la localise quelque part dans une zone portuaire à l'abandon. Elle est entre leurs mains. Dieu seul sait ce qu'ils sont en train de lui faire. Et s'ils étaient déjà en train de la...

« Oh Seigneur, non, je vous en supplie, protégez-la, je vous en conjure. Je ne vous ai jamais rien demandé. C'est à peine si je crois en vous. Mais elle, elle a foi en vous. Alors, sauvez-la, je vous en prie... Elle est ma vie. »

Au volant de ma voiture, je supplie une puissance supérieure à laquelle je ne crois pas de sauver la femme que j'aime. De lui éviter le pire. Mais qu'est-ce que le pire ? Le viol ? La torture ? La mort ?

Je gare enfin la voiture devant ma villa hors de prix. Toute ma fortune ne sauvera pas Annabelle. Il ne lui reste que moi. Je suis son seul espoir. C'est comme si je lisais dans son esprit. Elle me supplie de la sauver. Elle a confiance. Elle sait que je peux la localiser. Elle va gagner du temps... Franck court au-devant de moi. Il sait déjà. Franck sait toujours tout.

— Greg... Mes gars viennent de m'apprendre qu'ils ont perdu leur trace. Ils ne se sont pas rendus à leur travail. Ils ne sont plus chez eux...

— Non ? sans blague...

Je voudrais le rendre responsable, mais je suis le seul à blâmer. Il m'appartenait de la mettre en sécurité. J'aurais dû le faire. J'aurais dû l'y contraindre. Pour son bien. J'ai été faible, j'ai écouté mon cœur, mais, en matière de loups, il n'y a ni cœur ni âme qui tiennent. Il n'y a que la haine et la loi du plus fort.

Je me précipite dans mon bureau, ouvre mon coffre-fort, en sort deux pistolets automatiques à seize coups ainsi que deux chargeurs et les pose sur mon bureau.

— Greg, tu fais quoi là ?

— Je vais la chercher et je vais buter ces malades une fois pour toutes. Nous aurions dû le faire dès le début. Maintenant, ils tiennent Annabelle, et tu sais très bien ce qu'ils vont lui infliger. Je dois la sortir de là. Maintenant !

Franck attrape mon bras et le serre brutalement.

— Nous avons besoin d'un plan, Greg. À quoi lui serviras-tu lorsqu'ils t'auront abattu comme un chien ? Tu veux la sortir de là ? Tu la veux saine et sauve ? Alors, nous allons y aller, mais pas sans couvrir nos arrières !

— Je ne supporterai pas de la perdre, Franck. On doit réussir. Il n'y a pas d'alternative.

Je m'appelle Greg Delcourt. La rage qui gronde en moi ne demande qu'à exploser. Le moment est arrivé. Celui où je suis prêt à tuer pour elle. Celui où je suis prêt à donner ma vie pour sauver la sienne...

Chapitre 60

Retour au point zéro

Mardi 1^{er} juin

Mon pire cauchemar est en train de se matérialiser sous mes yeux.

Leurs regards à la fois pervers et glacials me transpercent, tandis que je me tiens debout, face à eux, les mains maintenues dans le dos par des menottes qui me blessent les poignets lorsque je tente d'échapper à leur morsure.

Zéro tourne autour de moi, sa langue léchant ses lèvres, comme un loup se lécherait les babines. Il rêve de me dévorer, d'arracher à mon corps tout ce qu'il lui sera possible de prendre. Plissant les yeux, il me déshabille du regard, s'attardant sur ma poitrine, sur mes fesses, sur mes cuisses, frémissant à l'idée de marquer mon corps de son empreinte. Bruno, en retrait, regarde son acolyte avec un air amusé tout en s'adressant à moi.

— Comme tu as sans doute pu le remarquer, Vince a hâte de te goûter. N'est-ce pas Vince ?

— Tu parles que j'ai hâte. Je vais la baiser comme jamais je n'ai baisé personne. Tu vas prendre cher, ma jolie. Tu peux me croire. J'attends ce moment depuis cinq ans, et j'y ai pensé chaque jour. J'ai eu tout le temps de te préparer un festival de sensations, une palette diversifiée de tortures en tout genre. Crois-moi, tu auras tout le loisir de regretter les douceurs de cette année-là. Je me réjouis d'avance de t'entendre hurler et nous supplier de te tuer.

Les larmes se pressent sous mes paupières, mais je me refuse à lui donner

ce plaisir. L'effroi s'insinue en moi, tandis que j'essaie d'imaginer quelque chose de bien pire que ce que j'ai déjà vécu. Je n'y parviens pas. Rien ne peut être pire... ou peut-être que si.

Est-il possible que Greg m'ait sauvée de la noyade pour que je vienne mourir ici, mon corps soumis à une violence, une douleur et une infamie sans nom ?

Je songe à lui et à Franck, qui savent sans doute déjà que j'ai disparu et qui m'ont probablement localisée à l'heure qu'il est. Ils vont venir à mon secours. Je dois gagner du temps.

— Vous croyez vraiment me faire peur ? Je ne suis plus l'adolescente terrorisée que vous avez martyrisée en 2010. J'ai changé, je suis plus forte. Je ne me laisserai pas faire, croyez-moi. Et pour ce qui concerne mes cris et mes supplications, il faudra vous en passer. Si je dois mourir, je mourrai, mais vous n'obtiendrez rien de moi.

— Oh, mais dites-moi ! La jouvencelle s'est transformée en tigresse ! plaisante Courcelle, en s'approchant de moi.

Il passe le bout de ses doigts sur mon cou, descend entre mes seins, puis, dévalant mon ventre, plonge ses doigts entre mes cuisses, tandis que Delvaque me maintient contre lui, mes fesses contre son bas-ventre.

Mue par un esprit combattif que je ne me connaissais pas, je balance mes deux jambes en avant, comptant sur le fait que Zéro me tient assez fermement pour encaisser le choc, et percute l'entrejambe de Bruno. En plein dans le mille !

— Ne me touche pas, connard, hurlé-je.

La peur et le dégoût me transcendent, alors qu'ils devraient me paralyser. Je sais ce qui va arriver, je suis bien payée pour le savoir, mais, cette fois, je ne resterai pas passive. J'ai cru, à l'époque, que les laisser prendre ce qu'ils voulaient adoucissait ma peine. Mais je sais aujourd'hui que, dans leur esprit, mon sort est scellé. Alors, je ne leur faciliterai pas la tâche.

— Petite garce ! Je vais t'apprendre à te rebeller ! J'étais tout prêt à me montrer raisonnable avec toi, mais je vois que tu veux la jouer sauvage ? Je peux t'assurer que tu vas déguster, petite pute !

— Je te conseille vivement de commencer par mettre ton service trois pièces dans la glace, dis-je en fixant des yeux son entrejambe.

Je ne suis plus moi-même. Ceci ne me ressemble pas. Est-ce la proximité de la mort qui me donne des ailes ? Je suis en train de réduire à néant la victime que j'ai été durant toutes ces années. Elle est loin, cette gamine recroquevillée

sur elle-même tandis qu'on lui porte coup sur coup. Elle n'existe plus, la pauvre fille que l'on regarde d'un air désolé, cherchant à dissimuler le dégoût que son histoire inspire, voire, chez certains, l'attrait sexuel que mon calvaire évoque. Si l'on doit parler de moi, après ma mort, je veux que l'on dise que je me suis battue jusqu'au bout, que j'ai fait preuve de courage et que je n'ai jamais cessé d'espérer.

Une gifle monumentale fait basculer ma tête de droite à gauche. La douleur cuisante me sonne un instant, puis me vivifie. Je me redresse et fixe Courcelle dans les yeux, d'un air fier et déterminé.

— Qu'est-ce qui a bien pu faire de toi ce détraqué, ce malade mental ? C'est quoi, ton excuse pour être devenu un monstre ?

Je lui crache ma haine à la figure et récolte une seconde gifle. Tant qu'il me cogne, il ne me viole pas. Si je dois faire un choix, je préfère les coups. Eux, au moins, je suis capable de les encaisser.

Zéro se marre devant la mine exaspérée de Snake.

— On dirait bien que tu te fais marcher sur les pieds, Bruno, dit-il en riant. Tu as perdu de ta superbe ! Je vais te montrer comment on mate les petites salopes dans son genre.

Il saisit mes seins à pleines mains, faisant voler les boutons du chemisier. Malaxant les pointes qu'il tord avec brutalité, il colle son bassin contre mes fesses, m'offrant une occasion en or. Mes mains, retenues dans mon dos par les menottes, sont à quelques centimètres de son bas-ventre. Avec avidité, je me saisis de la base de son sexe à travers la toile rugueuse de son treilli, et écrase ses testicules entre mes doigts. Je les presse avec une force telle que je les imagine bleuisant, tandis qu'il hurle et me rejette loin de lui. Je tombe en avant et atterris à plat ventre, aux pieds de Snake, qui rit à gorge déployée.

— Mouais ! Pas très concluant ! Je dirais plutôt que c'est elle qui vient de te mater, non ?

Zéro grogne de douleur et de colère. Je l'ai gravement mis en rogne. Il s'approche de moi, se dandinant de manière ridicule et m'assène un violent coup de pied dans les côtes, puis un second.

— Espèce de garce ! Je vais t'apprendre à vivre, moi. Ta démonstration de force arrive à son terme. Tu vas comprendre qui commande, ici !

Il me saisit par les cheveux, me soulevant quasiment du sol et me repose sur mes pieds. Je hurle. La douleur dans les côtes est intense. Elles sont peut-être même fracturées. Je m'efforce de ne pas y penser. Je dois tenir le coup. Je dois gagner du temps... pour Greg.

« Et s'il ne venait pas ? Et s'il n'était même pas au courant ? Et si le dispositif dans ma bague n'avait pas fonctionné ? »

Je me gifle mentalement afin de m'interdire ce type de réflexion. Si je pense que je suis seule, alors je suis perdue.

Vince arrache mon chemisier et le fait descendre le long de mes bras, dévoilant mon soutien-gorge rouge qui tranche sur ma peau blanche.

— Maintenant, on va jouer, dit Snake, en me giflant à tour de bras.

Je m'appelle Annabelle Maury. Mon passé vient de me rattraper et m'a percuté à grande vitesse. Certains diraient que la boucle est bouclée. Mais moi, je ne pense qu'à une chose : je ne reverrai peut-être jamais mon amour.

Chapitre 61

Assaut

Mardi 1^{er} juin

Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. Greg Delcourt, le self-control incarné, toujours pragmatique et sûr de lui, a basculé dans une haine et une terreur mêlées qui m'impressionnent. Je le regarde perdre pied, oscillant entre envie de meurtre et peur irréprouvable qu'ils ne fassent du mal à son amour. Nous devons faire vite, et je me dois de canaliser ses débordements afin d'orienter l'énergie qu'il dépense vers des actions constructives.

— Greg ! Écoute-moi ! Nous avons besoin d'un plan ! Tu ne lui seras d'aucune aide lorsqu'ils t'auront abattu comme un chien. Tu veux la sortir de là ? Tu la veux saine et sauve ? Alors, nous allons y aller, mais pas sans couvrir nos arrières !

Il me fixe un instant, interloqué par le ton de ma voix, sec et autoritaire, puis il couvre son visage de ses deux mains, tente de reprendre un semblant de contrôle et, dans un souffle, murmure :

— Je ne supporterai pas de la perdre, Franck. On doit réussir. Il n'y a pas d'alternative.

— C'est bien ainsi que je vois les choses, Greg. On va la sortir de là, sois sans crainte. Mais tu dois te reprendre. Tu dois impérativement recouvrer ton calme. Si tu perds tes moyens, aucun de nous ne sortira vivant de là-bas.

Il sait que j'ai raison. Il respire profondément et hoche la tête. Je lui tends un des deux verres de whisky que je viens de nous servir et affirme :

— Ce sera le seul, profite-en. Il devrait te remettre le cerveau en place. Tu en as sérieusement besoin.

Je suis dur, je le sais. J'espère provoquer chez lui un rebond de fierté qui lui donnera le coup de pied au cul dont il a besoin pour se mettre à réfléchir de nouveau avec sa tête, et non plus avec son cœur. Il hoche encore la tête. Il a compris le message et son naturel revient au galop.

— Bon, d'accord. Première chose : on emmène des gars avec nous ou bien on fait cavaliers seuls ?

— Je pense que nous devons résoudre cette affaire en petit comité. Je ne sais pas ce qui se passera là-bas, ce que nous serons amenés à faire, mais moins il y aura de témoins, plus nos chances de nous en sortir sans passer par la case prison augmenteront.

— Ça me va. J'imagine que, comme moi, tu sais où elle se trouve, dit-il.

— Oui, bien sûr. J'ai sa position à dix mètres près, sur la tablette. Pendant que tu allais la chercher, j'ai mis en route l'application, localisé le signal de l'émetteur et lancé Google Earth. Comme tu le sais, j'ai une version très améliorée...

Je pose devant lui les photos que j'ai pu récupérer, un gros plan du lieu de détention d'Annabelle, ainsi que les plans de l'édifice que j'ai également pu me procurer.

— Le bâtiment est à l'abandon. Nous n'aurons donc pas à désactiver de système de surveillance. Par contre, le local est immense. Il y a une sacrée distance à parcourir, de l'entrée jusqu'au lieu où ils la gardent prisonnière. Sur notre chemin, il y aura plusieurs portes métalliques dont j'ignore si elles seront ouvertes ou fermées. Tout ce petit monde doit être rouillé, et je doute que nous puissions les manipuler sans faire le moindre bruit. Il y a fort à parier que nous serons repérés rapidement...

— Alors, on fonce pour couvrir le maximum de terrain avant qu'ils ne devinent notre présence.

— C'est l'idée. S'ils se savent repérés, ils vont se séparer. L'un d'entre eux se servira d'Annabelle comme bouclier, l'autre tentera de nous éliminer. Nous devons donc probablement nous séparer également.

— Je m'occupe de celui qui l'utilisera pour se protéger ! Et j'espère qu'il s'agira de Delvaque.

— Alors, je choisis l'autre, dis-je d'un air désinvolte visant à détendre un peu l'atmosphère de plomb qui règne dans le bureau.

— Tu as d'autres suggestions ? D'autres consignes ? Pendant que nous

tirons des plans sur la comète, Dieu seul sait ce qu'ils sont en train de lui faire...

— Je récupère mon matériel et je te suis, dis-je, un chouïa agacé par son empressement.

La précipitation est rarement bonne conseillère, je l'ai constaté maintes fois. Mais Greg flirte avec ses limites. Si je veux qu'il garde le contrôle, nous devons y aller maintenant.

Après avoir pris deux armes automatiques de plus, quelques chargeurs et un fusil d'assaut, nous embarquons dans l'hélicoptère qui nous dépose à environ deux kilomètres du site. Nous parcourons le reste du chemin à pied, afin de faire une entrée aussi discrète que possible.

Arrivés aux abords du bâtiment, nous détaillons un instant l'endroit. Une règle d'or : ne jamais se précipiter. Mémoriser la topographie des lieux. Observer les allées et venues. Localiser les véhicules. Flairer le piège éventuel.

Nous découvrons leur voiture, planquée sous un hangar, et nous assurons qu'ils ne pourront pas l'utiliser pour fuir, en éventrant les quatre pneus.

Poursuivant notre progression lente et précautionneuse, nous localisons la porte d'entrée et la franchissons. Bien que fermée, elle n'est pas verrouillée. Nous l'ouvrons sans un grincement et la refermons discrètement derrière nous.

Le portable de Greg nous guide grâce au signal du traceur. Annabelle n'a pas bougé, ce qui est tout à la fois rassurant et inquiétant. Est-elle ligotée sur une chaise, en vie ? Ou bien son corps gît-il déjà au sol ? Je ne peux m'empêcher de prévoir le pire. Toujours anticiper les situations extrêmes dans le but de les contrôler. Maîtriser Greg si sa femme est déjà morte relèvera de l'exploit. Je suis froid et déterminé. Il n'y a pas de place pour les sentiments, dans cette affaire. J'aurai bien le temps de m'appesantir sur ce que je ressens lorsque la mission sera terminée.

Nous progressons rapidement. Les portes qui jalonnent notre parcours sont, par chance, ouvertes.

Des voix nous parviennent, ou plutôt des cris. Une dispute fait rage entre Annabelle et ses ravisseurs. Ils hurlent des insultes et des menaces. Elle réplique et rend mot pour mot. Elle semble avoir dépassé le stade de la terreur dans laquelle nous nous attendions à la trouver. Elle les provoque. Elle se défend bec et ongles, même si je peux sentir, dans son intonation, une pointe de désespoir qui ne me plaît pas.

— Espèce de garce ! Je vais t'apprendre à vivre, moi. Ta démonstration de

force arrive à son terme. Tu vas comprendre qui commande, ici !

S'ensuit un hurlement de douleur d'Annabelle. Greg et moi nous regardons brièvement. Le message est clair : on fonce ! Et c'est ce que nous faisons, dans un même élan, un instant brisé par une porte, fermée cette fois. Sans la moindre hésitation, Greg dégaine le fusil d'assaut, fait feu et la porte s'écrase au sol dans un fracas assourdissant.

— Putain, c'est quoi ça ? crie une voix proche de nous.

On repassera pour la discrétion. Que la fête commence !

Je m'appelle Franck Merlin. Tandis que nous courons vers Annabelle, nos armes au poing, je songe un instant que nos vies pourraient bien s'achever aujourd'hui. Et puis je balaie cette idée d'un revers de main. Il n'y a pas de place pour le doute dans cette opération !

Chapitre 62

Règlement de compte

Mardi 1^{er} juin

Lorsque nous faisons irruption dans la zone où ils retiennent Annabelle, Courcelle se jette immédiatement au sol et tire dans notre direction tandis que nous nous protégeons derrière un gros container alors que Franck fait feu sur lui.

Au milieu de la pièce, Vincent Delvaque se tient, debout, tenant Annabelle contre lui. Elle est partiellement dévêtue, son chemisier déchiré pendant de chaque côté de ses coudes. Ses mains sont immobilisées dans son dos et je peux apercevoir une tache sombre, sur le côté de son thorax, d'un rouge virant déjà légèrement au violet. Ils l'ont frappée, si j'en crois l'étendue de l'hématome qui se prépare. Ils ont frappé mon amour.

Elle ne pleure pas. En silence, elle regarde dans ma direction. Elle a peur. Pas pour elle, mais pour moi. Elle a peur que je sois tué ; elle se fiche bien de ce qui peut lui arriver à elle.

— Greg ! Couvre-moi. Je vais essayer de l'attirer vers les frigos, là-bas, au fond.

Je détourne à regret mon regard et fais feu en direction de Snake, tandis que Franck part vers la gauche, dans l'espoir de contourner Delvaque et d'attirer après lui son comparse. Rapidement, celui-ci retourne ses tirs sur mon ami qui court se mettre à l'abri près des chambres froides.

Je focalise de nouveau mon attention sur elle et sur le pourri qui l'utilise comme bouclier. Je sais pertinemment qu'il est en position de force. Je ne peux pas tirer sur lui sans risquer de la blesser. Il a un otage, moi un revolver automatique et un fusil d'assaut. Je n'ai aucune chance de l'éliminer de là où je suis.

— Relâche-la, Delvaque. Ta lâcheté est-elle si démesurée que tu aies besoin de te protéger derrière une femme ? Laisse-la partir et réglons ça entre hommes. Ou bien n'es-tu capable de n'être un mâle que face à des petites filles sans défense ?

— Tu peux me flatter autant que tu voudras, Delcourt, je ne la lâcherai pas. Tu crois vraiment que je vais laisser partir ce joli petit lot ? Je sais à quel point elle est bonne. Tu le sais, toi aussi, n'est-ce pas ? Ce qui te met en rage, c'est que je l'ai eue avant toi. C'est ta virilité qui est remise en question, pas la mienne. Jamais tu ne la baiseras comme moi je l'ai baisée, jamais elle ne te donnera ce qu'elle nous a donnés, à tous les quatre. Est-ce que tu sais que nous l'avons pénétrée tous les quatre en même temps ? Nos quatre queues enfouies dans tous ses orifices et elle qui hurlait de bonheur. Elle t'a raconté à quel point elle a aimé ça ?

Tandis qu'il m'assène les faits dans toute leur cruauté, alors qu'il tente de me faire perdre le contrôle, il pointe un revolver sur sa tempe, tandis que son autre main explore ses seins, à travers le soutien-gorge de dentelle rouge. Cette vision me rend fou. Il la touche, il la caresse, il la salit à chaque seconde un peu plus. Dès cet instant, je sais qu'il ne ressortira pas d'ici vivant. Peu m'importe que nous le capturions, que nous le désarmions. En posant ses mains sur elle, il a perdu le droit de survivre à cet assaut.

Annabelle se débat et tente d'échapper à ces mains qui la révulsent, mais Vince la saisit par la gorge et lui assène un violent coup de genou dans le bas du dos. Elle tente d'étouffer le cri que lui arrache la douleur violente qui irradie sans doute déjà le long de son rachis. Incapable de davantage me contrôler, je jaillis de derrière le container et me positionne face à lui, le tenant en joue.

— Tu crois vraiment pouvoir me mettre au tapis, Delcourt ? Tu crois vraiment que la balle de ton revolver me tuera avant que je n'aie eu le temps de presser la détente et de faire exploser la jolie petite tête que voilà ? dit-il en léchant la joue d'Annabelle, sans me lâcher du regard.

Je frémis. Le dégoût que m'inspire cette langue immonde parcourant le visage de ma femme n'a d'égale que la main qui reprend son exploration, caressant son ventre et glissant légèrement sous la ceinture du jean taille basse.

— Putain ! Ne la touche pas ! hurlé-je.

— Bien sûr que je vais la toucher. Et, lorsque je t'aurai buté, je vais faire bien plus que la toucher. Je vais la goûter, je vais la baiser, et elle en redemandera si fort que je recommencerai, encore et encore.

C'est une guerre des nerfs. Je dois la remporter. Si je meurs, elle n'a plus la moindre chance.

Je jette un bref coup d'œil vers Franck. Il est désormais au sol, se battant avec Courcelle qui semble avoir le dessus. La porte de la chambre froide est ouverte et ils s'empoignent sur le seuil. Il suffirait que Franck l'y enferme et nous serions deux contre un. Cet espoir me fait prendre une décision digne d'un coup de poker. Tapis. Je ramasse ou je me crashe.

Je m'avance alors et pose mon arme au sol. Je lève les mains et recule de deux pas.

— On dirait que tu deviens raisonnable, Delcourt. Peut-être auras-tu le droit de nous regarder violer ta femme, avant que je ne te tue. Pousse le revolver vers moi ! crie-t-il.

Du bout du pied, je m'exécute. L'arme glisse jusqu'aux pieds d'Annabelle qui me regarde, horrifiée.

« *Ne fais pas ça, Greg. Il va te tuer !* », murmure-t-elle en silence.

Franck et Courcelle ont roulé à l'intérieur de la chambre froide dont la porte s'est violemment refermée. Je n'ai plus aucun visuel sur mon ami, et plus guère d'espoir de le voir voler à notre secours.

— Agenouille-toi, connard, crie soudain Delvaque. Je veux te voir me supplier de la laisser en vie. Supplie-moi !

Je tombe à genoux et le supplie, comme il le demande. Gagner du temps. Espérer que Franck sortira vainqueur de son combat avec Snake...

— Je te supplie de la relâcher. Je ferai tout ce que tu voudras. J'ai beaucoup d'argent, un jet privé. Je peux mettre tout cela à vos pieds, vous permettre de partir aussi loin que vous le voudrez et de vous faire une place au soleil. Réfléchis-y.

Vincent saisit de nouveau Annabelle par le cou et la jette violemment derrière lui. Je la vois s'envoler comme une plume et atterrir la tête la première contre le béton. Elle s'affaisse lentement le long du mur, inconsciente.

— Annabelle !

— Elle est dans les vapes pour le moment, dit-il en la regardant. C'est entre toi et moi, maintenant. J'ai dans l'idée que tu n'assisteras finalement pas au

bouquet final.

Il s'approche de moi, me toisant de toute sa hauteur, et dirige son arme vers mon crâne.

— C'est terminé pour toi, Delcourt. Rideau. Fini. Nada. Ta misérable vie s'achève ici.

Au ralenti, je vois son doigt glisser sur la détente et ses tendons se crispent au moment où il va faire feu. Un bruit assourdissant résonne dans mon crâne, le son rebondissant sur chaque surface métallique du local. Je vais mourir ici. Putain... Annabelle...

Le corps de Delvaque s'affaisse lentement jusqu'à ce que son regard interloqué croise le mien. Sans comprendre, je lève lentement la tête jusqu'à apercevoir une silhouette, debout, en position de tir, mon pistolet entre les mains.

Je m'appelle Greg. Annabelle vient de sauver ma vie, alors même que je venais sauver la sienne.

Chapitre 63

La fin du cauchemar

Mardi 1^{er} juin

— Elle est dans les vapes pour le moment. C'est entre toi et moi, maintenant. J'ai dans l'idée que tu n'assisteras finalement pas au bouquet final.

La voix de Zéro résonne dans mon esprit embrouillé, tandis qu'une douleur violente broie mon crâne. J'ouvre péniblement les yeux et peine à adapter ma vision qui nage dans un flou artistique. Au loin, je distingue une haute silhouette pointant son bras dans la direction d'une autre plus petite. Greg !!!

Secouant la tête, je réalise soudain que mes mains sont libres. Une menotte s'est ouverte et pendouille le long de mon poignet gauche. Je presse mes tempes, tentant de reprendre le contrôle de mes sens. J'assiste, impuissante, à l'humiliation de mon amour, à genoux, tête baissée, tandis que Zéro brandit une arme au-dessus de sa tête. Du regard, je cherche Franck, mais ne le vois pas. Je suis la seule à pouvoir empêcher le pire, et j'ignore comment.

Un instant, j'envisage de me jeter sur Zéro, espérant que cette brusque incursion permettra à Greg de reprendre le contrôle. Mais le pistolet est pointé sur son front. Le coup peut partir n'importe quand. Je ne peux pas risquer sa vie sur un coup de poker.

Je balaie la salle du regard à la recherche d'une aide quelconque, d'un objet qui me permettrait d'assommer ce porc. Et c'est là que je vois l'arme de Greg, celle qu'il a fait glisser jusqu'à nous lorsque, dans un réflexe totalement fou, il s'est rendu à Vince. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Croyait-il

vraiment que son sacrifice changerait le cours de mon destin ? Ou bien a-t-il juste décidé de le vivre avec moi ? Je sais désormais qu'il m'aime assez pour choisir de mourir avec moi, et je réalise que je n'aurais pas fait d'autre choix que le sien. Vivre avec Greg ou bien mourir avec lui. C'est sans doute égoïste de vouloir l'emmener avec moi, mais je n'imagine pas ma vie sans lui, comme, je le sais, il n'envisage pas la sienne sans moi. Il m'aura fallu des semaines pour accepter l'idée que l'on puisse m'aimer pour ce que je suis, avec mon lourd bagage, avec mes peurs, mes failles et mes réflexes de survie à la limite de la paranoïa.

— C'est terminé pour toi, Delcourt. Rideau. Fini. Nada. Ta misérable vie s'achève ici.

Ces mots qui sonnent le glas de sa vie, de la mienne, me ramènent à la réalité. Péiblement, sans un bruit, je tente de me relever, mais la pièce tangué comme si nous étions en haute mer, au milieu d'une tempête dantesque. Alors, je rampe à quatre pattes jusqu'au pistolet, à quelques mètres de moi. J'ignore tout du fonctionnement d'une telle arme. Je me dis que Greg n'a sans doute pas enclenché le cran de sûreté avant de la pousser vers Delvaque.

Je la saisis et me relève enfin. J'écarte légèrement les jambes, histoire de me donner un semblant de stabilité et tends mes deux bras, le droit tenant l'arme, le gauche soutenant la main droite, pour tenter de réfréner les tremblements qui s'emparent soudain de moi. J'ai la nausée, ma vision est encore trouble par moment. Il n'est pas impossible que je souffre d'un traumatisme crânien. Si tel est le cas, je pourrais bien perdre connaissance rapidement. Je n'ai plus beaucoup de temps. Il me faut agir.

Comme j'ai parfois pu le faire à la fête foraine, lorsque j'étais adolescente, avec mon père, je vise le crâne de Vincent, bloque ma respiration et appuie sur la détente. Le recul de l'arme me pousse en arrière, tandis que le bruit assourdissant résonne à travers la structure métallique du bâtiment.

Un instant, le temps semble se figer. Plus rien ne bouge. Ni moi, ni Delvaque, ni Greg. J'en viens à me demander si j'ai raté ma cible, s'il va abattre mon amour devant mes yeux. Le désespoir monte soudain en moi. Je me remets en position de tir.

Et puis, lentement, le corps de Zéro s'affaisse sur lui-même jusqu'à se retrouver à genoux, face à Greg que j'aperçois enfin. Leurs regards se croisent probablement, un bref instant, puis le loup tombe sur le côté, dans un bruit sourd.

Toujours en position, le doigt crispé sur la détente, je plonge enfin mon regard dans celui de Greg, qui vient de relever la tête vers moi. La flamme qui

y brûle me consume instantanément. Je baisse lentement les bras et laisse tomber le pistolet. Mon regard se porte de nouveau sur l'homme allongé sur le sol, ses cheveux poisseux du sang qui s'échappe de l'arrière de sa tête.

Je viens de tirer sur Zéro, le monstre qui me viola le premier, celui qui m'arracha littéralement mon innocence, celui qui me fit basculer dans le plus atroce cauchemar de mon existence, abandonnant dans mon ventre son empreinte indélébile. La vie de Vincent Delvaque, probablement responsable de la mort d'une trentaine d'adolescentes innocentes, perversi jusqu'à la moelle, avide de sexe, de douleur, de sang, chef d'une meute qui a sévi pendant plus de dix ans, s'éteint sous mes yeux.

Sans que je l'aie vu se relever, ni entendu s'approcher, Greg surgit face à moi.

— Je... je l'ai... tué ?

Il me prend précautionneusement dans ses bras, comme s'il avait peur que je tombe en poussière sous ses yeux, positionne une main à l'arrière de ma tête, qu'il presse gentiment contre son torse, tandis qu'il enserre ma taille de l'autre bras. Il pose sa tête au sommet de mon crâne et me parle doucement.

— Tout est terminé, mon amour. Il ne te fera plus jamais le moindre mal.

Tandis que des sirènes retentissent au loin, des bruits sourds nous parviennent du fond de la pièce.

— Bon sang ! Franck !

Greg s'empare du revolver tombé sur le sol et se précipite vers les chambres frigorifiques.

— Va te protéger derrière ce container et n'en bouge pas. Je reviens immédiatement.

— Mais, Greg... tu

— Obéis-moi, Annabelle ! Juste une fois, pour l'amour du Ciel...

J'obtempère tandis qu'il ouvre violemment la porte, pointant le revolver vers l'intérieur du frigo.

— Toux doux, garçon ! Tu ne vas tout de même pas descendre ton meilleur ami !

Un moment interdit, Greg serre soudain son unique ami dans ses bras. Cette accolade virile, néanmoins empreinte d'une réelle affection me fait sourire. Est-elle le signe que notre cauchemar est terminé ? Qu'est-il advenu de Bruno Courcelle ?

— Tout va bien pour vous deux ? s'inquiète Franck, en jetant un regard vers moi.

— Nous allons bien. C'en est fini de Delvaque. Et toi ?

Sans un mot, Franck rentre dans le frigo et en ressort traînant le corps de Bruno Courcelle, saucissonné dans plusieurs couches de film plastique de type alimentaire.

— J'ai appelé les flics, Greg. J'étais enfermé. Tu étais en mauvaise position. Je ne pouvais pas rester sans réagir.

— Tu as eu raison. Cette histoire doit finir, soupire Greg. Annabelle a tué Zéro, alors qu'il était sur le point de m'abattre, elle m'a sauvé la vie...

— Quelle version allons-nous leur donner ?

— La vérité, Franck, juste la vérité...

Je me nomme Annabelle. Pour protéger l'homme que j'aime, j'ai tué la bête immonde qui le menaçait. Et je n'en ressens pas le moindre remords. D'ailleurs, je ne ressens plus rien...

Chapitre 64

Garde à vue

Mardi 1^{er} juin

Annabelle a été conduite aux Urgences où elle a passé un scanner et des radios qui n'ont révélés ni fracture, ni hémorragie. Je n'ai pas été autorisé à la suivre. Elle est partie seule, dans une ambulance, tandis que deux voitures de police nous emmenaient, séparément, dans les locaux de l'O.C.R.V.P. que Franck a eu la bonne et néanmoins dangereuse idée de contacter. Bonne, car ils connaissent parfaitement l'affaire et que nous n'aurons pas à répéter dix fois notre histoire avant qu'ils finissent par nous prendre au sérieux. Dangereuse, car nous accusons un membre de leur unité d'être l'un des tueurs qu'ils recherchent depuis huit ans.

Je sais pertinemment que, lorsqu'ils auront comparé les ADN en leur possession avec celui de Courcelle, le doute ne sera plus permis, mais, en attendant, nous sommes en garde à vue, interrogés de manière incessante depuis plus de quatre heures.

Par la petite vitre de la salle d'interrogatoire, j'ai pu voir passer Annabelle, il y a quelques minutes. Elle était menottée, étroitement encadrée par deux policiers. Elle était affreusement pâle et ses yeux dans le vague trahissaient un enfermement sur elle-même que je ne connais que trop bien. Ses lèvres entrouvertes et tremblantes, son regard fixe et voilé, la rigidité de son corps, tout porte à croire que l'horreur de la situation l'a rattrapée. Je l'avais trouvée tellement brave, là-bas. Trop brave. Trop calme. J'aurais dû anticiper sa chute.

Je porte de violents coups à la porte, ce qui me vaut la visite agacée d'un policier en uniforme.

— Envoyez-moi un inspecteur, dis-je. J'ai des informations capitales à livrer !

Je n'ai rien de plus à lui dire que ces quatre dernières heures, mais je dois faire en sorte qu'Annabelle soit traitée correctement et que son état psychologique soit pris en compte. Rapidement, l'inspecteur qui m'a déjà interrogé à maintes reprises me rejoint.

— M. Delcourt, vous avez quelque chose à ajouter, si j'ai bien compris...

— À dire vrai, rien qui concerne ce qui s'est passé aujourd'hui, mais j'ai besoin que vous m'écoutez très attentivement, juste quelques minutes. C'est de la plus haute importance.

L'homme soupire et s'assoit en face de moi.

— Je vous écoute.

— Annabelle Maury est arrivée, il y a quelques minutes. Je n'ai pas à vous apprendre votre métier. Je suis sûr que vous le faites au mieux, mais quoi que vous en pensiez à l'heure actuelle, vous allez vite découvrir que j'ai dit vrai et que votre collègue, Bruno Courcelle, l'a violée, torturée et laissée pour morte, il y a cinq ans de cela. Pour elle, la cellule dont vous dépendez, celle qui aurait dû mettre fin à son cauchemar, n'est rien d'autre que l'antre du démon. Annabelle est psychologiquement fragile, croyez-moi. Aucun être humain doué de raison ne voudrait vivre le martyre qu'elle a vécu, ces cinq dernières années. Ni vous ni moi ne pourrons jamais comprendre ni ce qu'a été son calvaire, ni ce qu'ont été toutes ces années sous la menace constante de ces malades.

— Monsieur Delcourt...

— Je ne vous demande qu'une chose. Protégez-la. Faites ce que vous auriez dû faire pendant toutes ces années. Elle a payé cher, très cher, sa rencontre avec ces types. Ne lui faites pas subir plus qu'elle n'est capable de supporter. Je l'ai vue passer à l'instant. J'ai reconnu ce regard. Elle est en état de choc. Ce qu'elle ressent, ce qu'elle voit, ses souvenirs lointains ou plus proches sont en train de la faire régresser. Elle s'enferme dans une sorte de cocon...

— Comme une autiste ?

— D'une certaine façon... Elle glisse lentement dans un monde où elle va se réfugier pour se protéger et où vous ne pourrez plus l'atteindre.

— Que me suggérez-vous ?

— Laissez-moi rester à ses côtés. Je pense être la seule personne qui soit

capable de la retenir parmi nous. Vous pouvez appeler son psychiatre, le D^r Schmitt. Il vous confirmera que ces absences prolongées, provoquées par un choc psychologique intense, se sont déjà produites et qu'elles peuvent durer des jours voire davantage. Je ne crois pas que perdre le contact avec Annabelle Maury, qui se trouve être la seule et unique victime en vie, soit dans votre intérêt. Elle se souvient de tout, Inspecteur, elle n'a jamais rien oublié.

— Mais...

— Les menaces proférées il y a cinq ans par ses tortionnaires l'ont dissuadée de parler à qui que ce soit de ce qu'elle a subi. Elle a préféré inventer cette histoire d'amnésie, afin de se protéger et de préserver sa famille. Annabelle Maury est votre seul et unique témoin dans cette affaire mais, à l'heure où nous parlons, elle sombre.

L'homme est resté assis un long moment à me fixer du regard, cherchant le piège, pesant le pour et le contre.

— Bien, Monsieur Delcourt. Mais soyons tout à fait clairs ! Si je me rends compte que vous tentez d'orienter ses déclarations, si je vous surprends à la pousser à taire certaines informations, je vous ferai immédiatement sortir et reprendrai l'interrogatoire à ma manière. C'est compris ?

Pendant les deux heures qui suivent, je tiens Annabelle contre moi. Par des baisers innocents, par des mots tendres et rassurants, par le contact de mes mains sur sa peau, je suis parvenu à la maintenir à la limite de la réalité.

Au fur et à mesure de l'entretien, que l'inspecteur mène finalement avec beaucoup de délicatesse, Annabelle retrouve un peu d'aplomb et réussit à raconter sa version des faits. Elle a formellement identifié Bruno Courcelle, évoquant même un tatouage tribal à la base de son pénis que seule une personne ayant eu des relations intimes avec lui peut avoir remarqué. Lorsqu'il a suggéré une confrontation avec Courcelle, je m'y suis fermement opposé. L'inspecteur m'a demandé de sortir, puisque j'étais incapable de tenir ma promesse. Annabelle a hurlé, s'accrochant à moi comme à une bouée de sauvetage.

— Ne me laisse pas avec lui, je t'en supplie, Greg, ne me laisse pas !

Alors, je n'ai pas bougé. L'inspecteur a soupiré et a décroché son téléphone.

— Amenez-le-moi, a-t-il juste ordonné.

Courcelle est arrivé quelques minutes plus tard. Il ne portait pas de menottes. Il était libre de ses mouvements, juste accompagné d'un policier qui le poussait devant lui, une main sur l'épaule.

Annabelle s'est recroquevillée contre moi en répétant, comme une litanie :

« *Ne me laisse pas, ne me laisse pas* ».

À dire vrai, Snake nous a largement facilité les choses. Lorsqu'il a vu mon amour, il s'est tout bonnement jeté sur elle. Je l'ai serrée contre moi, l'enveloppant de mes bras, protégeant tout ce que je pouvais protéger, tandis que ses deux collègues l'écartaient de nous.

— Je vais te tuer, sale pute, je vais te tuer ! Tu crois que tu t'en es sortie, mais je te tuerai de mes mains. Vince aurait dû le faire, ce jour-là, c'est lui qui avait raison. Les poufiasses mortes ne bavassent pas !

Je m'appelle Greg Delcourt. En regardant ce fou menacer ma femme, j'en viens à douter d'avoir fait le bon choix. Le tuer aurait été la meilleure option... Mais nous y aurions vraisemblablement perdu notre âme.

Chapitre 65

Libres...

Mercredi 2 juin

Nous avons été remis en liberté au terme de huit heures de garde à vue, après l'intervention de mon avocat et le retrait de nos passeports. Ils savent qu'avec les moyens qui sont les miens, je pourrais nous faire disparaître sans le moindre problème. Pourtant, ils nous laissent en liberté. Je crois que nous pouvons en conclure qu'ils accordent du crédit à notre version.

Dans le taxi qui nous ramenait chez nous, je la tenais au chaud, au creux de mes bras. J'avais recouvert ses épaules de mon blouson, mais elle grelottait. Je lui parlais doucement, ne cessant d'entretenir le contact entre nous, tentant de la garder à l'abri de la dérive. Je n'ose imaginer ce qui tournait en boucle dans son esprit. Elle avait toutes les raisons du monde de sombrer. Séquestrée par Snake et Zéro, malmenée, terrorisée, elle avait finalement dû tuer pour me protéger. C'était pourtant mon rôle. Alors que ma vie défilait devant mes yeux, tandis que je pleurais le bonheur que nous ne vivrions jamais, elle a fait feu. J'ignorais qu'elle savait tirer. J'ignorais même qu'elle en était capable.

Elle a tué un homme et, même si je ne peux que me réjouir de la mort de cette raclure, je m'inquiète de savoir ce que seront les conséquences, le retentissement sur son psychisme. La confrontation avec Snake a achevé de la désagréger. Même si je savais que les propos qu'il a tenus servaient grandement nos intérêts et avaient, sans doute, précipité notre libération, je redoutais les dégâts qu'ils avaient causé en elle.

Au milieu de ses tremblements, je l'ai sentie se détendre doucement. Une fois de plus, elle s'est enfermée dans le sommeil, pour tenter de se reconstruire. J'ai peur qu'elle ne puisse jamais accepter son geste. Peur que ce nouveau revers soit celui de trop.

Le taxi nous a déposés devant la villa. Délicatement, je l'ai sortie de la voiture et l'ai portée jusqu'à notre chambre. Lentement, j'ai ôté ses vêtements et lui ai enfilé un de mes tee-shirts, avant de la déposer dans notre lit, remontant la couette sur elle et déposant un baiser sur sa tempe. Elle a soupiré.

Elle dort maintenant depuis plus de seize heures, et je suis au désespoir. J'envisage d'appeler le Docteur Schmitt et de la conduire dans sa clinique. Au point où j'en suis, privé de sommeil depuis près de trente heures, rongé par l'angoisse et le remords, déroulant, encore et encore, le film de la journée d'hier, je suis prêt à tout pour qu'elle me revienne.

J'aurais dû la protéger, j'aurais dû l'éloigner, faire en sorte qu'elle ne soit pas éclaboussée par tout ça. Je m'en veux terriblement, je suis en colère contre moi, contre EUX, contre les flics qui lui ont imposé cette confrontation, contre Franck qui les a appelés, nous empêchant de mettre fin à la vie de Courcelle. Je suis conscient d'être injuste, voire même ridicule, mais j'ai absolument besoin de croire que je ne suis pas le seul responsable de ce merdier.

Je la veux heureuse, épanouie, amoureuse. Je veux qu'elle soit mon épouse, mon amante, ma meilleure amie, mon âme sœur, la mère de mes enfants. Je veux qu'elle soit mon tout, ma raison de me lever le matin, ma raison d'avancer, d'exister. Je la veux, plus que tout. Et j'ai la sensation qu'elle s'éloigne un peu plus, à chaque heure. J'en deviens fou de douleur...

— J'ai tellement besoin de toi, mon ange. Bon sang, qui aurait pu imaginer que tu ferais de moi l'homme fou d'amour que je suis devenu ? Je ne donnais pas cher de ma peau, de mon avenir, lorsque tu m'es tombée dans les bras. Et pourtant, aujourd'hui, je suis ce type qui donnerait sa vie pour toi, qui offrirait tout ce qu'il a, au centime près, pour que tu ouvres les yeux et que tu me souries. J'ai besoin de ta chaleur, de ta lumière, de cette sensation que j'ai, lorsque tu me regardes, d'être le gars le plus heureux et le plus chanceux de l'Univers. Je t'en supplie, mon amour, reviens-moi.

Je pose doucement ma tête sur sa poitrine, respirant son odeur, me laissant bercer par les battements de son cœur, par sa lente respiration. Et puis, soudain, mes larmes affluent et je les laisse couler, sans la moindre retenue. Je ne me

souviens pas avoir pleuré quelqu'un dans ma vie. Elle est la femme des premières fois. Mon premier amour, mon premier bonheur, mes premières larmes, la première avec qui j'ai réellement fait l'amour. Elle est la seule, l'unique... Et je suis en train de la perdre... Mes larmes redoublent. Je sanglote à présent comme un gamin sans chercher à endiguer mon incommensurable chagrin.

Je crois que je me suis assoupi. C'est sa main dans mes cheveux qui m'a sorti de mon sommeil. Ses doigts caressant mon cuir chevelu, se glissant dans mes mèches folles. Je n'ose pas bouger. La sensation est tellement divine que j'ai peur qu'elle disparaisse.

— Greg... tu dors ? demande-t-elle d'une voix douce, digne des plus redoutables sirènes.

Je me résous à relever la tête parce que mon rêve parle, me parle. Elle me regarde et me sourit. Et puis, voyant les larmes qui sèchent sur mon visage, elle fronce légèrement les sourcils.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle d'un air soucieux.

Je balaie l'humidité salée d'un revers de la main et lui souris à mon tour.

— Rien, mon ange, tout va bien. Je... j'étais tellement inquiet... tu ne te réveillais pas...

— J'ai dormi longtemps ?

— Beaucoup trop longtemps...

Je m'allonge face à elle et elle me prend dans ses bras. Je la saisis par la taille et la serre plus fort contre moi.

— Comment te sens-tu, ma puce ?

— Bien... Je crois que je vais bien...

Elle me regarde soudain d'un air grave, et l'inquiétude m'envahit sur-le-champ.

— Est-ce que tout est terminé ? Tu crois que nous sommes en sécurité, maintenant ?

— Tout va bien, mon ange. C'est terminé. Tu ne crains plus rien.

— Et Snake ?

— Courcelle est en prison. Les analyses ADN demandées en urgence hier ont confirmé qu'il était bien l'un de tes agresseurs. Franck a remis à la police la totalité de nos fichiers, nos découvertes, nos déductions, les portraits-robots, les analyses. Tout. Il ne leur reste plus qu'à mettre tout ça bout à bout. Ça va prendre du temps, et nous serons amenés à être réinterrogés, mais je peux t'affirmer que toute cette affaire est derrière nous.

— Ça ne sera jamais tout à fait derrière moi... Je ne crois pas pouvoir un jour oublier... Il faut que tu le saches.

— J'en ai conscience. Cette histoire fait partie de toi. Mais je te promets que, peu à peu, elle s'estompera. Tu y penseras de moins en moins souvent, tes cauchemars se feront plus rares. Nous allons les refouler, à grand coups de bonheur, d'amour, de souvenirs heureux. Je vais tout mettre en œuvre pour remplir ta mémoire de moments inoubliables. Des moments à nous. Rien qu'à nous.

Elle se blottit davantage contre moi et nous restons ainsi, ne formant plus qu'une seule et même entité. Nous. Elle n'est plus elle et je ne suis plus moi. Nous sommes « Nous ».

Je m'appelle Greg Delcourt, mon avenir et mon bonheur entre mes bras, je songe que nous sommes enfin libres. Libres de nous aimer sans peur. Libres de vivre, tout simplement...

Chapitre 66

Plénitude

Lundi 7 juin

Il est vingt heures lorsque Greg me jette littéralement au milieu de notre lit. Nous venons de passer une journée parfaite, pleine de rires, de baisers, de câlins. Notre terrain de jeu : la piscine et sa terrasse. Nous avons barboté pendant des heures, nous aspergeant l'un l'autre, partageant des moments de jeux et des moments de plaisir. Nous avons aussi paressé sur les transats, nous enduisant l'un l'autre de crème solaire et faisant le plein de vitamine D, au soleil du Midi, sirotant des cocktails aux couleurs d'arc-en-ciel.

Nous avons fait l'amour. Beaucoup. Énormément. Ces cinq derniers jours, j'ai progressivement repris mes marques. Je me sens enfin libre de vivre, libre d'aimer. Une soif d'apprendre, de ressentir, qui frôle l'addiction m'a envahie. Greg me guide dans ma découverte des arts de l'amour et du sexe. Nous expérimentons, cataloguons ce qui me plaît ou me déplaît, revenons encore et encore sur le moindre doute, élargissant chaque jour la palette de sensations et de découvertes.

— Emmène-moi dans notre bulle, lui demandé-je. Je veux aller dans notre bulle...

Je n'aime rien plus que ces moments hors du temps, où plus rien n'existe que nous, lui et moi, à ne faire qu'un, son corps et le mien fusionnés, à l'abri du monde extérieur.

Alors, s'allongeant partiellement sur moi, il cueille mes lèvres dans un

baiser délicat et néanmoins possessif. Sa langue investit ma bouche et caresse la mienne. De délicieux frissons m'envahissent à ce simple contact, tandis que mes mains s'accrochent à son cou.

Il dénoue le paréo dont j'ai été vêtue toute la journée et détache les liens de mon maillot de bain plus que minimaliste. Sa main parcourt mon corps lentement, tantôt avec la pulpe de ses doigts, tantôt avec le plat de la main, provoquant de délicieuses sensations qui m'enivrent. Il glisse le long de mon ventre puis remonte jusqu'à mes seins, titillant ma peau du bout de ses ongles. Je frissonne. Je suis nue au milieu de l'édredon, offerte à son regard qui pétille d'envie.

— Tu es tellement belle, mon ange. Ton corps est un appel à la volupté, au désir, au plaisir...

Ses lèvres glissent le long de mon cou et viennent embrasser le creux entre mes seins. D'une main, il en cueille un et le fait courir contre sa paume avant d'en lécher l'extrémité avec douceur. Il roule soudain sur le dos, m'emportant avec lui et m'entoure de ses bras, tandis que ses lèvres dévorent les miennes et que nos langues se caressent avec application. Ses mains, parcourant mes flancs, mon dos puis mes fesses, me rendent folles et je ne peux m'empêcher de gémir.

— J'adore t'entendre exprimer ton plaisir, mon amour. Tu es tellement réceptive...

Nous roulons de nouveau et il dépose une pluie de baisers, de mes lèvres à mon ventre bouillant. Son pouce s'aventure en terre conquise et glisse sur mon clitoris gonflé, tandis que sa bouche prend possession de mon intimité. Le rythme lent de sa langue, quasi hypnotique, fait gonfler en moi un plaisir implacable, fondant sur moi sans que je puisse le combattre. Et puis à quoi bon le combattre ? Mes mains saisissent la couverture et s'y accrochent, alors que la danse conjointe de son pouce et de ses lèvres me mène lentement vers un orgasme qui me submerge.

— Oh, Greg ! Greg ! C'est tellement...

— Bon ? demande-t-il, un air mutin sur les lèvres.

— Oui... bon... bien meilleur que bon...

— Alors imagine ce que sera la suite...

Doucement, il écarte mes cuisses, entre lesquelles il s'installe, en griffant doucement l'intérieur du bout des ongles. Puis, plongeant son regard dans le mien, il s'enfonce lentement en moi, tandis que sa longueur, son épaisseur, m'emplissent de la plus délicieuse des manières.

Son corps recouvre le mien, lorsqu'il m'entoure de ses bras et nous fait basculer sur le côté. L'un face à l'autre, nous bougeons de concert, son bassin contre le mien, qui ne peut s'empêcher de l'imiter. Ses mouvements sont amples et doux et nos chairs qui glissent l'une contre l'autre, à un rythme régulier, envoûtant, nous procurent un plaisir grandissant.

Je gémiss à chaque fois qu'il s'enfonce en moi, toujours un peu plus loin, ma bouche entrouverte dans un cri que je pressens, ma tête roulant de gauche et de droite sur l'oreiller. Il lèche mes seins, capture ma lèvre inférieure qu'il étire doucement avant de la sucer, puis de la libérer. Les sensations se multiplient, faisant crépiter ma peau, gonflant mon clitoris tellement sensible, au rythme des va-et-vient de plus en plus rapides de Greg.

— Mon amour... C'est tellement... Tu me fais tellement de bien.

Je crie lorsque la première vague me frappe de plein fouet, resserrant le fourreau qui enserre son sexe qui me comble au-delà de l'admissible. Une seconde vague survient, plus forte, plus violente, qui me submerge, m'annihile, me pulvérise.

— Greg !

Cette fois, je hurle son nom, tandis que ses muscles se tendent, au moment où il rend les armes à son tour, en murmurant le mien.

Nous reprenons lentement notre souffle, picorant nos lèvres respectives, nous respirant l'un l'autre tandis que des sourires bienheureux éclairent nos visages rayonnants.

— Je me sens tellement bien, lui dis-je soudain. Je me sens tellement... libre ! Il y a un poids sur ma poitrine qui a disparu, si tu savais comme c'est bon ! J'ai l'impression de vraiment respirer, pour la première fois.

Il sourit, me fait rouler sur le dos et murmure à mon oreille :

— Si c'est pour la bonne cause, alors recommençons, mon ange. Tes joues sont roses et c'est si réjouissant d'y voir enfin de la couleur. Voyons si nous pourrions t'oxygéner encore davantage.

Il s'enfonce légèrement en moi et je découvre avec étonnement qu'il est déjà prêt à jouer une seconde mi-temps.

— Encore ?

— Oui, encore...

Il me possède, m'investit jusqu'à s'enfouir tout au fond de moi, quand une douleur sourde m'arrache un cri. Il s'immobilise.

— Je t'ai fait mal ? demande-t-il, inquiet.

— Non, ce n'est pas toi, c'est... plus profond... comme si... comme avant,

quand je...

Il se retire délicatement, fronce les sourcils d'un air circonspect, puis sourit tendrement.

— Mon ange, nous avons un... léger problème technique. Rien de grave... je dirais plutôt qu'il s'agit d'une bonne nouvelle... même si elle bouleverse un peu nos plans immédiats.

Sans comprendre, je me relève sur les coudes et regarde là où nos corps étaient reliés, il y a une minute à peine. En voyant le sang qui recouvre l'extrémité du dragon et qui coule maintenant légèrement sur ma cuisse, j'ai une bouffée de panique.

— Est-ce que c'est ce que je pense ? Crois-tu que...

— Je ne suis pas expert dans ces choses, ma puce. C'est à toi de me le dire. Ressens-tu des crampes ? Comment cela se passait-il pour toi, lorsque tu étais adolescente ?

— Oui, c'était... ce genre de douleur... mais... qu'est-ce qu'on va faire ?

Il rit, amusé par ma déconvenue.

— Dans un premier temps, nous allons prendre une douche, puis trouver le nécessaire pour... endiguer les choses, et ensuite...

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous devons réfléchir à un moyen de contraception... ou bien... peut-être pas...

Son regard, brûlant, intense, me coupe le souffle. Est-il réellement en train de suggérer ce que je crois ?

Je m'appelle Annabelle. Tandis que Greg me soulève et m'emporte vers la salle de bain, je prends la pleine mesure du fait que le cauchemar est derrière nous, que notre ciel s'annonce enfin dégagé et que nous sommes autorisés à bâtir notre propre vie et peut-être même notre propre famille.

À suivre...

Postface

Quelle étrange aventure que celle de l'écriture d'une histoire qui trotte dans la tête et qui, au fil des jours, des chapitres, devient un roman...

Pendant des années, je me suis persuadée que les histoires que je cultivais dans un coin de mon imaginaire, à mes moments perdus, à la lisière entre le rêve et la réalité, n'avaient pour toute valeur que celle que mon esprit d'éternelle adolescente voulait bien leur accorder.

Qu'est-ce qui fait qu'un jour, on se lance, alors même que la veille, cette option n'existait pas ? Qu'est-ce qui pousse une personne, bien installée dans sa routine, à se jeter soudain dans le vide, au risque de se crasher lamentablement sur le bitume ?

Quelle est cette force imperceptible qui m'a poussée en avant, alors que j'ai freiné des quatres fers pendant des décennies. Est-ce une question de courage ? De vaincre l'ennui ? S'agit-il d'un besoin de sensations fortes dans une vie qui en est cruellement privée ?

On aura beau chercher, l'explication sera différente selon les individus. Tout comme la mère de famille accomplie qui se décide soudain à prendre des leçons de pilotage, l'écrivain en devenir ressent, à un moment M de sa vie, le besoin de voler, voire de s'envoyer en l'air.

S'enivrer de la liberté qui vous grise lorsque les mots glissent de votre esprit jusqu'au bout de votre plume.

Imprimer à l'avion la poussée, la vitesse, le cap et l'altitude, un œil sur l'altimètre et l'autre sur l'horizon artificiel, la tête en feu et l'esprit soudain soulagé du poids des contingences terrestres.

Toutes ces sensations ne sont-elles pas finalement liées ? Écrire, piloter, rêver tout simplement, respirer différemment, sentir à nouveau son cœur battre, comme à l'aube du premier émoi amoureux et se sentir enfin à nouveau en vie.

J'écris pour me sentir vivante, mais aussi pour m'affranchir de mon rôle de fille, de mère, de sœur. Je ne le fais pas pour que l'on me regarde, mais peut-être pour que l'on m'envisage différemment. J'écris pour exister à mes propres yeux

J'écris aussi parce que créer des personnages, les découvrir au fur et à mesure

qu'on leur donne forme, leur offrir substance, sentiments, rêves, conscience, c'est un pouvoir qui n'appartient à personne. Celui de donner la vie à un monde différent, d'en créer les couleurs, les saveurs au gré de ses propres envies, de tout effacer, de tout recommencer, à l'infini.

Écrire, c'est toucher les étoiles, les repeindre en bleu, faire se lever le soleil à l'ouest, juste parce qu'on l'a décidé.

Écrire, c'est s'approcher, dans l'imaginaire, de l'acte d'amour inconditionnel du Créateur.

Écrire, c'est rendre possible ce qui ne l'est pas. Voilà les raisons profondes pour lesquelles je prends la plume...

Je vous embrasse.

Bridget

Prochainement

Diary Of Rebirth

Tome 3 : Résister

Quatre mois se sont écoulés depuis les événements qui ont mis fin au règne des loups.

Greg et Annabelle goûtent enfin à un bonheur gagné de haute lutte.

Mais le destin se joue bien souvent de ceux qui en défient les forces.

Une vengeance impitoyable, une perte cruelle, une déception immense viendront bouleverser l'ordre des choses.

Et si le pire restait à venir ?